

2m11, 2839.11

Université de Montréal

Les Amérindiens en filigrane : sources et
rédaction des hypertextes de Gabriel Sagard

par

Ronald Palardy

Département d'études françaises

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en études françaises

Juin 2000

© Ronald Palardy, 2000



11.03.2005

PQ
35
U54
2000
V.034

11.03.2005

11.03.2005

11.03.2005

11.03.2005

11.03.2005



11.03.2005

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les Amérindiens en filigrane : sources et
rédaction des hypertextes de Gabriel Sagard

Présenté par :

Ronald Palardy

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur : Jean-Philippe Beaulieu
Directeur de recherche : Guy Laflèche
Lecteur : Antoine Soare

Mémoire accepté le :

SOMMAIRE

L'image du « sauvage » vertueux est une figure récurrente dans les récits de voyage en Amérique aux XVI^e et XVII^e siècles. Ce mémoire approfondit cette description avantageuse de l'« autre », connue sous le nom de « Mythe du bon sauvage », dans l'œuvre de Gabriel Sagard avec la perspective de la génétique textuelle. Pour ce faire nous avons retenu les chapitres à vocation ethnographique du *Grand Voyage du pays des Hurons* et de leur réécriture dans *l'Histoire du Canada*. La rédaction de ces chapitres fait appel à un abondant matériel avant-textuel qu'il nous a fallu mettre au jour et confronter au cours de recherches préalables. Notre analyse se présente en deux volets. Dans un premier temps nous avons étudié l'ensemble des deux ouvrages, leur organisation et réorganisation, dans le but de faire ressortir les caractéristiques générales de la description de l'« autre » chez Sagard. Par la suite nous avons étudié l'utilisation des sources sur un petit nombre de chapitres, dont nous donnons ici l'exemple du chapitre traitant de l'« Exercice ordinaire des hommes et des femmes » (chapitre 7 de la première partie du *Grand Voyage du pays des Hurons*).

L'étude des caractéristiques générales des Amérindiens nous a permis d'élaborer un schéma de l'organisation des deux ouvrages en plus de révéler des éléments récurrents dans les chapitres ethnographiques de Sagard. Nous avons approfondi cette analyse en décrivant l'utilisation des noms propres de personnes et de lieux, soit amérindiens, soit européens, pour en comparer les occurrences. Par l'analyse systématique nous avons caractérisé l'utilisation des sources sur un chapitre du *Grand Voyage du pays des Hurons* et dans sa réécriture, *l'Histoire du Canada*. À l'aide d'un tableau synoptique nous avons pu étudier, phrase après phrase, comment la réécriture transformait la description de l'Amérindien.

En somme, il nous est apparu que *le Grand Voyage du pays des Hurons* est beaucoup mieux organisé que sa critique ne le croyait, tandis que l'image du « bon sauvage » n'apporte rien que ses sources n'aient déjà développé. En revanche, la réécriture des descriptions de l'Amérindien dans *l'Histoire du Canada* comprend une nouveauté par rapport aux hypotextes. L'« autre » n'est plus simplement comparativement bon par rapport au « nous », mais il devient un modèle à suivre pour les contemporains de Sagard. C'est cette transformation du « bon sauvage » en « merveilleux sauvage » que nous avons tenté de décrire dans ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	iii
TABLE DES MATIÈRES	v
LISTE DES SIGLES	vii
REMERCIEMENTS	viii
1 INTRODUCTION	1
1.1 Gabriel Sagard	1
1.2 L'œuvre de Sagard	3
1.3 Les études littéraires	5
1.4 La problématique	6
1.5 La critique génétique et les études de sources	7
1.6 Les sources	9
1.7 Le mythe du bon sauvage	12
2 ANALYSE MACROSCOPIQUE	14
2.1 Généralités	14
2.2 Organisation et réorganisation	14
2.2.1 Organisation	14
2.2.2 Réorganisation	17
2.2.3 Effets sur le bon sauvage	19
2.3 Utilisation des noms propres	20
2.3.1 Introduction	20
2.3.2 Les noms propres de personnes	21
2.3.2.1 Nommer les gens	21
2.3.2.2 Les Amérindiens	21
2.3.2.3 Les contemporains européens	24
2.3.2.4 Les personnages historiques	26
2.3.3 Les noms propres de lieux	28
2.3.3.1 Baptiser les lieux et les populations	28
2.3.3.2 La Nouvelle-France et ailleurs	29
2.3.3.3 Chez les Hurons	31
2.3.4 Effet de l'utilisation des noms propres sur le bon sauvage	32
2.4 Conclusion	33
3 MICROANALYSE DU CHAPITRE 7 : « EXERCICE ORDINAIRE DES HOMMES ET DES FEMMES »	36
3.1 Généralités	36
3.2 Organisation des chapitres	38
3.2.1 Des chiffres et des lettres	39
3.2.2 La réécriture	39
3.3 Rédaction du <i>Grand Voyage</i>	40
3.3.1 L'introduction	40

3.3.2	Le jeu de hasard	42
3.3.3	L'art amérindien	44
3.3.4	Les activités matérielles	44
3.3.5	Les voyages	45
3.3.6	La chasse	47
3.3.7	Le canot d'écorce	49
3.3.8	Le travail des femmes	50
3.3.9	Synthèse sur <i>le Grand Voyage</i>	52
3.4	Rédaction de l' <i>Histoire du Canada</i>	55
3.4.1	L'introduction	56
3.4.2	Le jeu de hasard	58
3.4.3	L'art amérindien	61
3.4.4	Les activités matérielles	61
3.4.5	Les voyages	62
3.4.6	La chasse	63
3.4.7	Le déplacement chez les Montagnais	64
3.4.8	Le canot d'écorce	66
3.4.9	Le grand commerce et les exercices de bravoure	67
3.4.10	Le travail des femmes	69
3.4.11	Les quatre sermons	72
3.4.12	Synthèse sur l' <i>Histoire du Canada</i>	74
3.5	Le bon sauvage : bon ou meilleur ?	76
4	CONCLUSION	80
4.1	L'histoire d'une recherche	80
4.2	La génétique : sources et palimpsestes	82
4.2.1	Les deux étapes d'une critique génétique	82
4.2.2	La dislocation du chapitre type	83
4.3	Application de nos conclusions sur d'autres chapitres	87
4.4	La chronologie du bon sauvage	90
4.5	Les nouvelles pistes	92
	ANNEXES	93
1.	Tableaux	93
2.	Édition synoptique du <i>Grand Voyage</i> et de l' <i>Histoire du Canada</i>	95
	BIBLIOGRAPHIE	117

LISTE DES SIGLES

Pour alléger les notes, les sigles suivants sont utilisés pour les références :

- GV Gabriel Sagard, *le Grand Voyage du pays des Hurons situé en l'Amérique vers la Mer Douce, ès dernier confins de la nouvelle France, dite Canada.*
- HC Gabriel Sagard, *Histoire du Canada.*
- HNF Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France.*
- RJ R. G. Thwaites, éd., *the Jesuit Relations and Allied Documents, travels and explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791.*
- VC Samuel de Champlain, *Voyages de Champlain : Œuvres*, éd. C.-H. Laverdière.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier profondément tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce travail. Grand merci à Guy Lafèche qui m'a dirigé consciencieusement avec de nombreux encouragements. Il m'a également donné accès à des éditions informatisées du *Grand Voyage*, de l'*Histoire du Canada* et de la *Relation de 1634*. Merci à toute ma famille : Henriette, Huberte, Claire, Ginette, Hélène et Alexandre qui m'ont supporté et encouragé. Ils ont aussi corrigé, révisé et annoté le texte pour en soigner la présentation. Un merci tout spécial à Annie, compagne de mes jours, qui a veillé à retirer de ma vue de nombreuses distractions. Merci finalement à Rachel pour sa correction, ainsi qu'à Laurence, Tommy et tous les autres amateurs de la Nouvelle-France avec qui j'ai pu partager ma passion.

1. INTRODUCTION

1.1 Gabriel Sagard

On ne connaît de la vie de Gabriel Sagard ni le lieu ni la date de sa naissance ni celle de sa mort¹. Il ne reste comme témoignage de son passage en Nouvelle-France que les écrits qui lui sont attribués et quelques commentaires de Champlain. Sur sa vie en France, nous avons encore moins d'information : quelques notes témoignant de son passage chez les récollets, dont des documents juridiques d'un procès que ceux-ci lui intentent entre 1636 et 1638, alors qu'il s'est réfugié chez les cordeliers. Théodore Sagard, frère Gabriel en religion, est un frère convers récollet, c'est-à-dire un clerc qui n'a pas fait de longues études théologiques, dans une congrégation de souche franciscaine, plus rigoriste que les franciscains eux-mêmes. Pour ses contemporains, y compris les modestes récollets, voilà un bien modeste personnage.

En dehors de ses propres écrits, l'histoire a donc retenu bien peu de choses de la vie du frère Sagard. Quoi qu'il en soit, il n'était certainement pas destiné à publier les annales de son voyage en Nouvelle-France. Arrivé à Québec en juin 1623, il poursuit son périple missionnaire jusqu'en Huronie, à trois cents lieues de Québec, avec deux prêtres de sa congrégation, les pères Nicolas Viel et Joseph Le Caron. Une année plus tard, il revenait à Québec pour y chercher le ravitaillement nécessaire à la survie de la mission. À ce moment, Gabriel Sagard est convoqué par lettre à Paris pour de nouvelles fonctions. Il quitte la Nouvelle-France à l'automne 1624. Quelques années plus tard, en 1629, les récollets doivent quitter la colonie avec la prise de Québec par la flotte anglaise des Kirke. Toutefois, la colonie est remise à la France et, en 1632, la métropole prépare un nouveau départ. À l'heure de l'embarquement, les récollets sont évincés de leurs missions au profit des jésuites. C'est dans ce contexte, nous y reviendrons, qu'a été écrit et publié *le Grand Voyage du*

1. Les biographies les plus complètes de Sagard sont un article de Jean de la Croix Rioux, «Sagard, Gabriel», dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, dir. M. Trudel, vol. 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, p. 604-605; l'«Introduction» de Marcel Trudel dans son édition critique du *Grand Voyage* et «la Chronologie» dans l'édition critique du *Grand Voyage* par Réal Ouellet et Jack Warwick, p. 53-63. Pour l'essentiel, les biographes déduisent la vie de Sagard des informations

*pays des Hurons*². Après la mort de Nicolas Viel, qui s'est noyé dans un rapide de la rivière des Prairies nommé depuis le Saut au Récollet, et celle du père Le Caron lors d'une épidémie de peste où seront brûlés tous ses documents, Sagard reste seul comme témoin de la mission des récollets au pays des Hurons. Par ailleurs, il prétend rédiger de mémoire, ses notes personnelles ayant été perdues lors d'un accident de canot, le récit d'un voyage fait huit ans auparavant; mais comme il s'y ajoute un dictionnaire de la langue huronne, on peut facilement supposer que l'œuvre attribuée à Sagard repose sur de nombreux documents lentement mis au point par les missionnaires du Canada. La même année 1632, a paru un recueil des *Voyages* de Champlain dans lequel tous les passages faisant allusion à la présence des récollets en Nouvelle-France ont été supprimés³.

L'*Histoire du Canada*⁴ publiée en 1636 est d'une facture plus polémique et défend féroce-ment, dans certaines parties, les droits des récollets et leurs œuvres missionnaires en Nouvelle-France. L'ouvrage se compose de quatre livres dont la partie centrale, le second et le troisième livres, reprennent et développent *le Grand Voyage*, qui double de volume. À cela s'ajoutent la reproduction de la bulle papale autorisant la mission et la transcription de plusieurs autres lettres et documents attestant l'apostolat des récollets en Nouvelle-France. Bien que des paragraphes entiers du *Grand*

autobiographiques contenues dans le *Grand Voyage* et dans *l'Histoire du Canada*.

2. Gabriel Sagard, *le Grand Voyage du pays des Hurons, situé en l'Amérique vers la Mer douce dans les derniers confins de la Nouvelle-France, dite Canada*, Paris, Denys Moreau, 1632, 380 p., qui comprend un dictionnaire de la langue huronne doté de sa propre pagination. Nous nous référons à cet ouvrage sous le nom du *Grand Voyage* (ou GV dans les notes). Cette édition originale a été l'objet de sept rééditions dont quatre éditions critiques modernes. La première est une édition commentée en italien par Ugo Piscopo (Milan, Langanesi, 1972), qui met au jour les différentes sources du *Grand Voyage*. La seconde paraissait sous la direction de l'historien Marcel Trudel (Montréal, HMH, 1976); puis l'édition commentée sous la direction de Réal Ouellet et Jack Warwick (Montréal, Leméac, 1990); enfin, la plus récente est celle de Jack Warwick dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » (Montréal, PUM, 1998).
3. Voir à ce sujet la thèse exposée par Charles-Honoré Laverdière en tête de l'édition de 1632 dans *Œuvres de Champlain*, Montréal, Éditions du jour, 1973, p. 635-640.
4. Gabriel Sagard, *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs récollets y ont faits pour la conversion des infidèles*, Paris, Claude Sonnius, 1636. Nous nous référons à cette édition sous le nom de *l'Histoire du Canada* (ou HC dans les notes). L'ouvrage a été réédité sous la direction d'Edwin Tross (Paris, Librairie Tross, 1866).

Voyage soient retranscrits dans l'*Histoire du Canada*, le lecteur attentif ne peut manquer de remarquer le changement de ton et d'y voir de bien longues digressions.

La fin de la vie de Sagard se passe dans la controverse. En 1636, année de la publication de l'*Histoire du Canada*, il s'enfuit chez les cordeliers, une autre congrégation de souche franciscaine. La protection du cardinal Barberini fait échouer les démarches des récollets qui cherchent à le reprendre avec eux. En 1638 les derniers documents qui font mention de Sagard sont des menaces proférées par les récollets d'aller chercher l'auteur par la force et un appel au roi de France de la part des cordeliers pour le garder. Les biographes ignorent encore dans quelle congrégation Sagard a fini ses jours. Quoiqu'il en soit, les récollets pendant ce temps, ont été évincés de Nouvelle-France en 1635 et n'y retourneront qu'en 1670, reprenant difficilement possession de leur couvent de Québec.

1.2 L'œuvre de Sagard

Si Gabriel Sagard est peu connu, il faut ajouter que son œuvre évolue à l'ombre du prestige de Champlain et de la masse des écrits des jésuites, de sorte qu'il a été longtemps méconnu sinon boudé par l'histoire et l'ethnographie. Traditionnellement les critiques accordent au *Grand Voyage* et à l'*Histoire du Canada* une saveur polémique intégrant ces ouvrages dans le long combat que livraient les récollets après que les jésuites les eurent évincés des missions de la Nouvelle-France. C'est vrai pour l'ouvrage de 1636 mais pas nécessairement pour l'ouvrage de 1632.

En 1629 l'amiral Kirke, avec une flottille anglaise, s'emparait de Québec et l'occupation durera trois ans. À ce moment les récollets, auxquels s'étaient joints trois pères jésuites⁵, avaient le monopole des missions en Nouvelle-France. Pendant cette occupation anglaise, tous les missionnaires et les quelques habitants sont renvoyés en Europe. À la suite du traité de Saint-

5. Selon Bruce G. Trigger, *les Indiens, la fourrure et les Blancs*, trad. Georges Khal, Montréal, Boréal (compact), 1992, p. 282, dès 1625, le vice-roi de la Nouvelle-France fait venir trois jésuites pour aider les récollets.

Germain-en-Laye, la colonie, comprenant surtout les postes de Québec et de Port-Royal, est remise à la France en échange de la solde du douaire de la reine Henriette, sœur de Louis XIII⁶. En janvier 1632, le cardinal de Richelieu fait passer un contrat avec Guillaume de Caen, armateur huguenot, l'obligeant en échange des revenus de traite annuels à transporter 40 colons et trois capucins⁷ lors de son prochain voyage. Pendant ce temps, les jésuites intriguaient pour se voir accorder les missions aux dépens des capucins. Par le biais de Jean de Lauzon, en mars de cette même année, Richelieu autorisait les pères jésuites Lejeune, de Noue et Durat à prendre possession du couvent et de la chapelle des récollets à Québec. Évincés et dépossédés, ces derniers sont allés se plaindre à Lauzon qui leur promet un embarquement pour l'année suivante. Ce n'est qu'en 1634 que les récollets seront réinvités en Nouvelle-France, mais avertis trop tard, ils ne pourront s'embarquer. Ils en appelèrent au pape Urbain VIII par l'entremise du cardinal de Barberini qui leur accorda de pouvoir s'embarquer pour la colonie, mais malgré l'approbation de Richelieu, Lauzon s'opposait toujours à leur départ.

C'est donc au moment de l'éviction des récollets des missions en Nouvelle-France que *le Grand Voyage* a été publié. Écrit dans un style naïf selon l'auteur lui-même et par la plupart de ses critiques modernes, il pourrait s'agir en partie d'une œuvre de propagande, dans la mesure où, à l'occasion de son récit de voyage, l'auteur présente l'implication des récollets dans les missions de la colonie. Tel n'est pas le cas avec *l'Histoire du Canada* qui est d'une facture explicitement polémique. Elle a été rédigée au moment où les récollets avaient perdu tout espoir de se réapproprier facilement leur mission en Nouvelle-France. Les premier et quatrième livres, et les annexes, qui forment la partie historique, en font une œuvre de combat. Dans ce contexte, on peut même dire que la réédition du *Grand Voyage* qui s'y trouve redouble avec son étendue sa fonction de propagande : elle atteste

6. Gustave Lanctot, *Histoire du Canada, des origines au Régime royal*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1967, p. 193-194. On peut également lire l'exposé des faits raconté du point de vue des jésuites au XVII^e siècle dans l'article de Lucien Campeau, « L'évêché de Québec (1674) », *Cahiers d'histoire de la Société historique de Québec*, no 26, p. 17-22.

7. Gustave Lanctot, *op. cit.*, p. 198.

d'une vaste et précise connaissance des Hurons des Grands Lacs aussi bien que des Montagnais et des Canadiens du Saint-Laurent. Cela dit, on se doute que l'ensemble de ces connaissances ne peut plus provenir uniquement de Sagard.

1.3 Les études littéraires

Des deux ouvrages de Sagard, *le Grand Voyage* est de loin le plus connu, le plus réédité et le mieux étudié du point de vue littéraire. *L'Histoire du Canada* n'a pas connu de réédition récente. Depuis 30 ans il y a un intérêt dans le domaine des lettres pour les récits de voyage. Sagard, qui a longtemps été boudé par l'histoire et l'anthropologie, revient à l'honneur grâce aux articles de Jack Warwick⁸ qui vante la spontanéité et la naïveté du récollet. Il y avait une place libre entre Montaigne et Rousseau, dans la chronologie du mythe du bon sauvage, et Warwick a permis à Sagard d'occuper cette place. Traditionnellement, les critiques ont étudié l'œuvre en mettant fortement l'accent sur son contexte historique et polémique ou en la comparant aux écrits d'autres voyageurs. C'est ainsi que Chantal Théry⁹ compare Sagard à Paul Lejeune et que Jack Warwick¹⁰ le compare à Champlain. D'autres auteurs ont mis en évidence l'aspect narratif du récit de voyage qui fait cohabiter simplement la narration et la description.

Peu d'études ont cherché à comparer *le Grand Voyage* à *l'Histoire du Canada* dans la perspective de la génétique textuelle ou de l'étude du mythe du bon sauvage. Warwick, dans l'un de ses articles (1972), a sommairement abordé la question de la génétique textuelle en comparant *le Grand Voyage*

-
8. Jack Warwick est avec réal Ouellet l'un des premiers spécialistes de Sagard. On lui doit entre autre : « Humanisme chrétien et bons sauvages », dans *XVII^e siècle*, no 97, 1972 p. 25-49; les notices bibliographiques dans Maurice Lemire dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, 1978, seconde édition, Montréal, Fides, 1980, et « Sous le signe de la faim : reportage et langage de l'alimentation dans l'œuvre de Gabriel Sagard » dans C. Cloutier-Wojciechowska et R. Robidoux dir., *Solitude rompue*, Édition de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 405-414.
 9. Chantal Théry, «Un jésuite et un récollet parmi les femmes : Paul Le Jeune et Gabriel Sagard chez les Sauvages du Canada», dans *les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrant, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrant, 1987, p. 105-113.
 10. Jack Warwick, « Humanisme chrétien et bons sauvages », *op. cit.* note 8, p. 25-49.

aux *Voyages* de Champlain. Parmi les critiques modernes, Ugo Piscopo¹¹ dans son édition du *Grand Voyage* établit les sources de l'ouvrage et fait parfois référence à l'*Histoire du Canada*. Sa recherche systématique des sources le conduit toutefois à faire ressortir le manque d'originalité de l'œuvre de Sagard. Il y a pourtant une grande différence entre la recherche des sources et la critique génétique moderne. On est loin d'avoir identifié toutes les sources de l'œuvre de Sagard et encore plus d'avoir étudié leur utilisation dans *le Grand Voyage* et leur réutilisation dans l'*Histoire du Canada*.

1.4 La problématique

À partir du champ littéraire de l'intertextualité, notre étude vise à décrire la genèse textuelle des deux ouvrages de Gabriel Sagard à travers leurs éléments ethnographiques. Cette analyse de l'utilisation du matériel avant-textuel se fera en deux phases distinctes. Dans un premier temps il s'agira d'étudier l'ensemble des chapitres voués à la description de l'« autre » en décrivant l'organisation des œuvres, en évaluant les rapports entre narration et description et en élaborant un chapitre ethnographique type du *Grand Voyage*. Par la suite, nous étudierons systématiquement les changements textuels à travers un chapitre précis. Nous proposons donc de mener cette étude en deux étapes correspondant à deux échelles différentes que l'on pourrait nommer macroanalyse, lorsque l'on étudie les changements textuels dans leur ensemble, et microanalyse, lorsque l'on s'intéresse aux transformations en comparant les phrases entre elles.

Compte tenu de la présence de l'« autre » dans les textes qui nous intéressent, la variable du « bon sauvage » devient indispensable. Certains critiques modernes mettent Sagard au premier plan dans l'élaboration du mythe du « bon sauvage ». Dans le cadre de ce travail, il s'agira de caractériser les effets textuels du *Grand Voyage* et de sa réécriture dans l'*Histoire du Canada* sur l'Amérindien, pour classer l'« autre » de Sagard dans le continuum qui va de Montaigne à l'anthropologie moderne.

11 Ugo Piscopo, *op. cit.* n. 2.

1.5 La critique génétique et les études de sources

La génétique textuelle a pour sujet l'histoire de la fabrication d'un texte, de sa conception jusqu'à sa publication. Normalement, cette publication cristallise l'écrit ou la parole, et l'œuvre est étudiée comme le produit fini de cette cristallisation. La matière première de cette étude génétique est l'ensemble des brouillons, manuscrits et copies annotées par l'auteur précédant l'édition. Avec ce matériel avant-textuel apparaît une autre dimension d'un document, celle qui place la publication dans un continuum temporel. Ainsi le texte est étudié sous l'angle d'une transformation qui situe la cristallisation dans la diachronie, comme la fin, le terme ou la conclusion (souvent temporaire) d'un processus. L'étude de sources est une étape traditionnellement antérieure à l'étude de la genèse textuelle. C'est un travail qui consiste à recueillir les sources utilisées par un auteur. Il s'agit habituellement de recenser simplement le matériel avant-textuel utilisé par l'auteur, l'utilisation (inspiration, citation, transformation, voire déformation) des sources étant ensuite l'objet de la critique de genèse, de la génétique textuelle.

Cette méthode a surtout été appliquée à des auteurs du XIX^e et XX^e siècles pour lesquels nous retrouvons un abondant matériel avant-textuel. Dans le cas de l'auteur qui nous intéresse, il n'existe pas de document manuscrit, mais on ne doit pas restreindre les études de la genèse textuelle à l'étude de fonds d'archives; l'objectif de l'étude génétique est de retracer l'historique de la fabrication d'un texte. Almuth Grésillon¹² et Gisèle Mathieu-Castellani¹³ ont ouvert la porte à une critique génétique lorsque l'on ne retrouve pas de brouillon, ce qui est habituellement le cas de la littérature du XVII^e siècle. Pour mener cette analyse, il suffit d'avoir accès à différentes étapes de la genèse. Dans le cas qui nous intéresse, nous possédons au moins deux étapes textuelles : *le Grand Voyage* et sa réécriture dans *l'Histoire du Canada*. De plus Ugo Piscopo a fait ressortir de façon éclatante comment Sagard suivait ses sources, Lescarbot en particulier, lors de la rédaction du *Grand Voyage*. Et on se doute

12. Almuth Grésillon, « Une critique génétique sans brouillon. », *Études françaises*, vol. 28, no 1, automne 1992, p. 29-48.

13. Gisele Mathieu-Castellani, « La semence du texte, portrait de l'artiste jardinier », *Paragraphe*, no 9, 1993,

bien, autre étape de la genèse, que Sagard n'a pas manqué d'utiliser d'autres sources lors de la réécriture du *Grand Voyage* dans l'*Histoire du Canada*.

Nous pouvons donc définir quatre étapes dans le cheminement de l'auteur qui, ne l'oublions pas, ne se proposait nullement lors de son passage en Amérique de publier les annales de son voyage dans la mission huronne. Sagard est simplement venu passer l'hiver 1623-1624 en Amérique, avec certaines connaissances livresques des habitudes amérindiennes. En 1632, il lit (ou relit) ses « manuels » afin d'écrire *le Grand Voyage* puis il rédige l'*Histoire du Canada* qui sera publié en 1636. Nous avons trois artefacts textuels importants des quatre étapes de ce travail : les sources de Sagard, *le Grand Voyage* et l'*Histoire du Canada*.

Il y a peu de critiques qui se sont intéressés à l'utilisation du matériel avant-textuel d'une provenance autre que l'auteur, car ce procédé est lié au plagiat, ce qui paraît dénigrer d'avance la qualité du texte étudié. Dans *Palimpsestes*¹⁴, Gérard Genette nous propose une grille d'analyse définissant les rapports entre les textes. Et plus précisément deux textes ou groupes de textes : les *hypotextes* qu'utilise un *hypertexte*. C'est l'« hypertextualité » (p. 12-13) ou la littérature au second degré. Cette grille comporte une terminologie de transformations quantitatives dont il nous faut rappeler quelques concepts. L'*augmentation* désigne l'ensemble des opérations qui étendent un texte (p. 321) alors que la *réduction* fait référence à l'ensemble des opérations qui consistent à l'abrèger (p. 321). L'*augmentation* se réalise par trois procédés : l'*extension* qui est l'*augmentation* par ajouts textuels (p. 364), l'*expansion*, c'est-à-dire une dilatation stylistique (p. 372) et l'*amplification* qui cumule les deux procédés (p. 375). De la même façon la *réduction* se produit de trois façons : l'*excision* qui est la *réduction* par suppression de portion textuelle (p. 323), la *concision*, par une réécriture plus concise tout en conservant les éléments thématiques (p. 332), et la *condensation*, par

p. 115-128.

14. Gérard Genette, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Édition du Seuil, 1982.

un mélange des deux procédés (p. 341). Dans cette relation entre deux textes, le texte antérieur est nommé *hypotexte* (p. 13) et le texte issu de la réécriture, *hypertexte* (p. 13).

1.6 Les sources

Non seulement les écrits ethnographiques de Gabriel Sagard s'inscrivent-ils dans une certaine tradition de la description de l'« autre » mais également dans une forme de rédaction qui leur est particulière. Ainsi, une importante partie du texte est élaborée à partir de nombreuses sources sans compter les citations et les allusions diverses dont l'origine n'est pas précisée. Par contre parmi cet abondant matériel avant-textuel plusieurs sources peuvent être identifiées¹⁵. Parmi ces sources facilement décelables, nous retrouvons Marc Lescarbot, Samuel de Champlain et Paul Lejeune. Des traces de Jacques Cartier, André Thévet ou Jean de Léry peuvent être détectées, mais dans ces cas, il s'agit avant tout de sources indirectes, c'est-à-dire que ces portions textuelles se trouvent dans des fragments empruntés à Lescarbot.

Marc Lescarbot est né en Picardie vers 1570; il a débuté une carrière d'avocat dans la région de Laon avant de s'établir à Paris en 1599¹⁶. En parallèle avec sa carrière, il s'intéresse aux lettres en traduisant des traités historiques, religieux ainsi que médicaux et il rédige quelques poèmes. Un de ses clients, Jean de Poutrincourt associé de De Monts, lui propose un voyage en Acadie que l'avocat s'empresse d'accepter. En 1606 il s'embarque pour Port Royal et il reviendra en France à la suite de la révocation du privilège de De Monts l'été 1607. Il s'est fait surtout remarquer pour son *Histoire de la Nouvelle-France*¹⁷, qui parut en 1609 et qui allait connaître par la suite de nombreuses rééditions. Dans cet ouvrage, l'avocat Lescarbot fait d'abord un travail d'historien en décrivant les

15. L'édition d'Ugo Piscopo puis celle établie par Ouellet et Warwick contiennent de nombreuses notes qui font ressortir les sources utilisées par Sagard.

16. Les détails de la vie de Lescarbot se trouvent dans un article de René Baudry, «Lescarbot, Marc», dans George W. Brown dir., *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, *op. cit.*, p. 480-482.

17. L'œuvre de Lescarbot est décrite dans un article de Gilles Girard, «*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot», dans Maurice Lemire dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, Montréal, Fides, 1978, p. 325-330.

expéditions françaises en Floride de Ribault et de Laudonnière, au Brésil par Léry et Villegagnon puis les découvertes et l'exploration de la côte nord-américaine et du golfe Saint-Laurent par Verrazano, Cartier et Roberval. Ensuite, l'auteur raconte d'une façon plus vivante les aventures de ses contemporains De Monts, Poutrincourt et Champlain en Nouvelle-France. La dernière partie de son *Histoire de la Nouvelle-France* est consacrée à une ethnographie des Amérindiens. Il a rencontré des Souriquois en Acadie et certainement d'autres Nord-Américains, mais c'est surtout à partir de données livresques qu'il rédige ses descriptions ethnographiques. Il nous parle tout autant des Brésiliens, des Floridiens et des Mexicains que des Souriquois qu'il aurait pu avoir connus. L'auteur lettré et grand utilisateur sinon connaisseur des textes bibliques compare les « Sauvages » aux anciens peuples de l'Antiquité. Ce faisant, il devient le digne successeur de Montaigne et le précurseur de Rousseau, dans la propagation du mythe du « bon sauvage » qui voit l'homme naître vertueux et se corrompre au contact de la civilisation.

Samuel de Champlain est un auteur prolifique. Né à Brouage en Saintonge vers 1570, il est mort à Québec à Noël 1635¹⁸. Entre 1603 et 1635 il a fait douze séjours en Nouvelle-France, comme observateur à ses débuts puis comme géographe, jusqu'à devenir fondateur puis commandant de l'habitation de Québec et, finalement, commandant de la Nouvelle-France. Son œuvre abondante¹⁹, apparaît assez tôt dans la carrière de l'explorateur, avec *Des Sauvages*, en 1603, le premier récit de ses voyages en Nouvelle-France. Dès 1608, comme lieutenant de De Monts, il fondait une habitation

18. Les détails de la vie de Champlain sont tirés de l'article de Marcel Trudel, «Champlain, Samuel de» dans Georges W. Brown dir., *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967, p. 192-204.

19. «L'Œuvre» de Champlain comporte généralement six ouvrages dont voici les titres abrégés : *Des sauvages ou Voyages de Samuel Champlain*, Paris, Claude de Monstr'oeuil, 1603; *les Voyages du Sieur de Champlain Xaintongeois*, Paris, Jean Bergon, 1613; *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle-France*, Paris, Claude Collet, 1619; «Voyages faits en la Nouvelle-France ou Canada», dans le *Mercure français*, tome 5, 1619; *les Voyages du Sieur de Champlain*, Paris, Claude Collet, 1620; *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle-France*, Paris, Claude Collet, 1627; *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dicte Canada*, Paris, Louis Sevestre, 1632; «Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France ou Canada», dans le *Mercure français*, vol. 19, Paris, 1636. Ces textes ont connu de nombreuses rééditions dont celle que nous utiliserons, *Œuvres de Champlain*, éd. C.-H. Laverdière, Québec, Desbarats, 1870, rééditée à Montréal, Éditions du jour, 1973, 3 vol.

à la pointe de Québec; en 1612, il devient commandant de cette habitation sous la responsabilité du Comte de Soissons, le Lieutenant Général de Nouvelle-France. Cette nomination augmente le prestige du fondateur de Québec en même temps que paraît une relation de ses voyages qui raconte son expédition de 1612 jusqu'à l'île aux Allumettes sur l'Outaouais. En juillet 1615, il allait en Huronie où il est abondamment fêté. Il concluait, sans connaître la portée de ses actes, des alliances avec les chefs hurons, reconnaissant Atironta comme le partenaire commercial et le principal allié huron des Français²⁰. À partir de 1618, il se fait colonisateur plutôt qu'explorateur, ce qui ne convient pas aux commerçants qui le laisseront en France lors de l'expédition de l'été. Il profite de ce repos forcé pour rédiger une nouvelle relation de ses *Voyages*. De 1620 à la fin de sa vie, Champlain se consacre à l'administration de la petite colonie qui sera prise en main directement par Richelieu en 1627.

Omniprésents dans l'historiographie de la Nouvelle-France, les écrits des jésuites ne laissent que quelques traces dans les deux ouvrages de Sagard. La série annuelle des *Relations des jésuites* provient d'une longue tradition de l'ordre qui veut que les missionnaires écrivent annuellement à leur supérieur un rapport décrivant leurs activités. De nature privée et confidentielle au XVI^e siècle, ces lettres devenaient un outil de propagande lorsqu'elles étaient rendues publiques. En Nouvelle-France, c'est le père Paul Lejeune en 1632, qui sera le premier auteur des *Relations* à être publié dans cette série annuelle. Sa première *Relation* et surtout celle de 1634 seront des modèles qui fixeront le genre. Gabriel Sagard, qui remettait le manuscrit du *Grand Voyage* durant l'été 1632, n'a pu se servir d'une *Relation* publiée au mois de novembre de la même année. Par contre en 1636, il avait à sa disposition une série de textes de la Compagnie de Jésus qui lui seront d'une grande utilité pour la rédaction de l'*Histoire du Canada*.

20. Bruce Trigger, *op. cit.* note 5, p. 251-252.

Pour étudier l'intertextualité chez Gabriel Sagard il faut se souvenir que son *Grand voyage* s'inscrit dans une tradition proto-ethnographique de voyage et de description de l'« autre ». Jean de Léry, Jacques Cartier, André Thévet puis Samuel de Champlain et Marc Lescarbot s'étaient signalés dans ce genre de littérature. De plus, Sagard témoigne d'une certaine connaissance des textes bibliques et des auteurs classiques, gréco-latins (les Anciens de l'Antiquité, comme il les désigne). C'est donc en s'inscrivant dans cette tradition, à l'aide de ses propres souvenirs de voyage et de ses hypotextes, qu'il rédige ses ouvrages.

1.7 Le mythe du bon sauvage

Pourquoi s'intéresser particulièrement à la variable du bon sauvage? Sagard, contrairement à beaucoup de ses prédécesseurs, a vécu parmi les Hurons, son « objet d'étude », et il leur doit beaucoup. En revanche, entre 1632 et 1636, l'auteur n'est pas revenu en Nouvelle-France et il n'a pas vécu de nouvelles expériences avec les Amérindiens : son information ne devrait donc pas avoir changé. Or, on remarque justement que le sauvage de l'*Histoire du Canada* n'a parfois rien à voir avec celui du *Grand Voyage*. On est forcé de se demander si l'*Histoire du Canada* est bien de Sagard ou si la perception de l'auteur vis-à-vis de l'« autre » n'a pas changé en quatre années. Quoiqu'il en soit, l'importance de Sagard dans les études liées à la perception de l'Amérindien est telle qu'une nouvelle analyse comparative s'impose.

En plus de nous donner un modèle de la description de l'« autre » à travers l'histoire des idées dans la littérature française, Tzvetan Todorov²¹ élabore une taxinomie de la perception de l'« autre » selon la polarité universaliste/relativiste. Cette typologie, bien que sommaire, nous sera utile pour classer les écrits de Sagard de ce point de vue. La variable « autre » devient pour nous essentielle dans l'évaluation du processus de réécriture. Par ailleurs, il s'agira de voir comment l'altérité est

21. Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

décrite et *redécrite*. Car il est clair que les différences observées témoignent soit d'un changement de perception de l'auteur, soit d'une réorientation du projet d'écriture, entre *le Grand Voyage* et *l'Histoire du Canada*.

2. ANALYSE MACROSCOPIQUE

2.1 Généralités

Notre analyse macroscopique consiste à étudier l'œuvre de Sagard dans son ensemble, sans entrer spécifiquement dans une analyse précise de la réécriture, comme nous le ferons ensuite en utilisant un chapitre en guise d'exemple. C'est donc l'organisation de la structure des ouvrages que nous comparerons, ce qui nous amènera par ailleurs à élaborer un chapitre type du *Grand Voyage*. Une des caractéristiques organisationnelles du *Grand Voyage* est l'importance de la narration. Nous étudierons donc l'écriture et la réécriture en deux étapes. La première portera sur l'organisation des deux ouvrages et la seconde sur l'utilisation des noms propres. La structure d'une relation de voyage fait cohabiter narration et description. Sur ce point, nous allons voir que *le Grand Voyage* est mieux organisé et plus structuré que ne le disent les critiques, ce qui n'est pas aussi clair dans le cas de *l'Histoire du Canada*. Nous commencerons donc par étudier les éléments qui structurent la narration des deux textes, comme les personnages et les lieux, tels qu'ils apparaissent dans l'œuvre de Gabriel Sagard. L'aspect des deux ouvrages qui nous intéresse plus particulièrement, pour caractériser le bon sauvage, est la proto-ethnographie qui se retrouve dans le livre 1 du *Grand Voyage* et dans le livre 2 de *l'Histoire du Canada*.

2.2 Organisation et réorganisation

2.2.1 Organisation

Les critiques sont généralement d'avis que *le Grand Voyage* est un ouvrage assez mal organisé²². D'ailleurs, il faut dire que Sagard lui-même dans son épître au lecteur prépare le terrain à cette opinion en mettant l'accent sur la « naïveté » de son style :

22. Les critiques du *Grand Voyage*, depuis Jack Warwick (1972), *op. cit.* note 8, p. 29-30, accordent à Sagard un délai très court pour la rédaction de cet ouvrage, ce qui aurait une incidence sur son manque d'organisation. Cette idée est reprise par Warwick lui-même dans la notice « Grand Voyage... » du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 297, puis avec Réal Ouellet dans leur édition du *Grand Voyage* parue chez Leméac en 1990, p. 16-17. Anne De Vaucher Gravili se sert également de cette thèse dans son article « de la langue et de la société des Hurons d'après Gabriel Sagard », *la Découverte de nouveau monde*, édition de Cecilia Rizza, Fasano, Schena editore, 1993, p. 60.

Quelqu'un me pourra dire que ie deuois me seruir du stile du temps, ou d'une bonne plume, pour polir & enrichir mes mémoires, et leur donner iour au trauers de toutes les difficultez que les esprits enuieux (aujourd'hui trop frequens) me pourroient obiecter : et en effet, i'en ay eu la pensee, non pour m'attribuer le merite et la science d'autrui; mais pour contenter les plus curieux et difficiles dans les entretiens du temps. Au contraire, i'ay esté conseillé de suyure plustot la naïfueté et simplicité de mon stile ordinaire, (lequel agreera tousiours dauantage aux personnes vertueuses et de merite) que de m'amuser à la recherche d'un discours poly et fardé, qui auroit voilé ma face, et obscurcy la candeur et sincerité de mon Histoire, qui ne doit auoir rien de vain ny de superflu²³.

L'auteur prétend donc favoriser la vérité plutôt que le style et écrire en « toute naïveté », expression qui prend ici le sens de *véridique*, dans un style sans fard. Il n'est pas le premier voyageur à se décrire ainsi. Jean de Léry, dans son *Histoire d'un voyage en terre de Brésil*²⁴, ne se contente pas de démentir Thevet durant toute une préface, il ajoute :

mon intention et mon sujet sera en ceste histoire, de seulement declarer ce que j'ay pratiqué, veu, ouy et observé tant sur mer, allant et retournant, que parmi les sauvages Ameriquans, entre lesquels j'ai fréquenté et demeuré environ un an²⁵.

Champlain dans son épître dédiée à Charles de Montmorency écrivait :

Bien que plusieurs ayent escript quelque chose du pays de Canada, ie n'ay voulu pourtant m'arrester à leur dire, et ay expressement esté sur les lieux pour pouuoir rendre fidele tesmoignage de la verité, laquelle vous verrez (s'il vous plait) au petit discours que ie vous adresse...²⁶

Bien que Léry et Champlain insistent sur l'aspect témoignage de leur écrit alors que Sagard parle de son style, c'est un lieu commun des récits de voyage aux XVI^e et XVII^e siècles que de proclamer représenter naïvement la réalité, c'est-à-dire avec fidélité, sans « fard ». En fait il y a beaucoup de traces de fard, d'organisation et de sélection de portion textuelle provenant directement de ses prédécesseurs, dans *le Grand Voyage*, autant que dans *l'Histoire du Canada*. De plus, Ugo Piscopo a dévoilé l'abondance des sources de Sagard. Peut-on encore parler de fidélité des descriptions de

23. Gabriel Sagard, *le Grand Voyage*, *op. cit.*, p. xv et xvi.

24. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Livre de poche, 1994.

25. *Ibid.*, p. 105-106.

26. Samuel de Champlain, *Des Sauvages*, Paris, Claude Monstr'oeil, 1603, p. iv, *op. cit.*, voir note 19.

la vie en Huronie, alors que l'essentiel est puisé d'un auteur, Lescarbot, qui n'a vu de l'Amérique qu'une portion de l'Acadie?

Le Grand Voyage, composé de deux parties, comporte quatre volets : narration du départ vers la Nouvelle-France et description des Hurons dans la partie 1, description de la nature et narration du retour en France dans la partie 2. Cette organisation peut sembler normale, mais en réalité il n'y a pas, dans les écrits de la Nouvelle-France, d'organisation aussi systématique à une seule exception près : le livre troisième de l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Lescarbot, qui est une ethnographie organisée autour d'une chronologie des phases de l'activité humaine allant de la naissance à la mort. Sagard avait devant lui l'ouvrage de Lescarbot et c'est à dessein qu'il n'a pas suivi ce modèle préférant une logique narrative. En effet, au chapitre 5 du livre 1 du *Grand Voyage*, le narrateur arrive en Huronie et il décrit sa façon de vivre là-bas. Dans le chapitre suivant il décrit les lieux et, à partir de ce moment, la narration fait place à une description de la façon de vivre des Hurons. Les chapitres à vocations descriptives, ethnographiques puis relevant de l'histoire naturelle, s'insèrent entre deux narrations : le voyage aller et le voyage de retour. Après la description du pays, l'auteur décrit le travail des hommes et des femmes, le travail agricole, les festivités, les loisirs, le mariage, les soins donnés aux enfants et d'autres sujets qui défilent, aléatoirement semble-t-il, jusqu'aux cérémonies mortuaires. À partir de ce chapitre 5, le livre 1 du *Grand voyage* devient une proto-ethnographie vouée à décrire la Huronie tout en laissant une place à la narration. D'une narration descriptive, l'auteur passe à une description narrative.

La présence du narrateur, perceptible par de nombreux « je » ou « nous », ainsi que de différents acteurs comme les pères Joseph et Nicolas, et d'autres Français anonymes, contribue à créer un effet narratif qui semble diriger la description. D'ailleurs plusieurs fois le titre d'un chapitre est en deux volets, un volet descriptif et un volet narratif. Le chapitre 15, « Humeur des Sauvages, et comment ils ont recours aux devins pour recouvrer les choses desrobées » puis le chapitre 18, « De

la croyance et foy des Sauvages, du Createur, et comment ils auoient recours à nos prieres en leurs necessités », en sont de bons exemples. Dans ces deux cas, le titre annonce une portion descriptive suivie d'une portion narrative alors que dans les faits, des portions de narration surviennent régulièrement dans le texte, habituellement à la fin des chapitres (chapitres 13, 14, 15, 16, 17 et 18). Le chapitre 13 traitant « De l'exercice des jeunes garçons et jeunes filles » se termine avec une anecdote à propos d'un truchement qui a vu une fille au nez coupé; le chapitre 14 traitant « De la forme, couleur et stature des sauvages, et comme ils ne portent point de barbe » se termine avec l'anecdote d'un truchement qui se fait dire qu'il serait plus intelligent s'il n'avait pas de barbe; le chapitre 15, traitant « De l'humeur des sauvages », s'achève avec l'histoire d'un père récollet se mourant de faim aidé par un Micmac en Acadie; le chapitre 16, « Des cheveux et ornements du corps », se conclut avec une histoire où le narrateur se fait demander des sandales par les Hurons; le chapitre 17, « De leur conseil et guerres », se termine par le règlement à l'amiable du conflit où un Huron voulait assommer le père Joseph; et enfin, le chapitre 18, sur la foi des Amérindiens, se termine avec une courte narration qui fait parler un Huron. C'est donc une habitude de mettre une courte narration en fin de chapitre pour illustrer par un exemple la description qui précède. Ces narrations contribuent à prolonger la trame narrative des quatre premiers chapitres du livre 1.

2.2.2 Réorganisation

L'*Histoire du Canada* est composée de quatre livres en plus des annexes, mais seuls les livres 2 et 3 se servent de l'hypotexte. La composition des deux livres reflète la même organisation en deux volets voyage aller/ethnographie puis histoire naturelle/voyage de retour. Pour le premier volet, les 22 chapitres du *Grand voyage* se dédoublent en 46 chapitres dans un processus de transformation par extension textuelle. L'ordre d'apparition des chapitres est le même sauf pour le chapitre décrivant les cheveux et ornements du corps qui apparaît après l'exposé sur la forme et la stature plutôt qu'après la description de l'humeur des Hurons. Il y a extension lorsque l'augmentation textuelle se fait par ajout massif plutôt que par dilatation stylistique. Deux types

d'extension se retrouvent dans l'œuvre qui nous intéresse. L'extension la plus fréquente se produit lorsque la matière d'un chapitre du *Grand Voyage* se transforme en deux ou trois chapitres à la suite de nombreux ajouts²⁷ comme si le chapitre se dilatait. L'autre type d'extension se produit lorsque l'auteur insère un chapitre qui est totalement étranger à ce que l'on retrouve dans l'hypotexte²⁸. Comparons ces deux types d'extension qui diffèrent par la taille et l'homogénéité des ajouts massifs.

Lors de la réécriture, Sagard se sert surtout d'un processus d'extension par ajout massif avec comme but et effet d'augmenter le texte; rarement d'en retrancher des parties. À ce titre il utilise deux types d'extensions, l'extension intra sujet et l'extension hors sujet. L'extension intra sujet se fait lorsque l'auteur augmente le contenu d'un chapitre en étendant le sujet, soit dans le même chapitre, soit en séparant le sujet en divers chapitres. Le chapitre 7 du *Grand Voyage* par exemple, « Exercice ordinaire des hommes et des femmes », se transforme en deux chapitres lors de la réécriture : le chapitre 12, « Des exercices ordinaires des Hurons,... », et le chapitre 13, « Des femmes, et en quoi s'occupent ordinairement les Huronnes ». Dans ce type d'extension intra sujet, il y a trois sortes d'ajouts : l'introduction du chapitre est fortement augmentée de considérations moralisatrices et historiques, le contenu descriptif se voit étoffé d'informations sur d'autres populations autochtones que les Hurons, puis la conclusion est précisée, augmentée d'autres anecdotes et souvent, comme pour l'introduction, on lui ajoute des éléments moralisateurs. De longues digressions visent à valoriser les sociétés païennes dans le but d'atténuer les différences entre les Amérindiens et les cultures qui ont avoisiné l'histoire européenne.

27. C'est le cas pour le chapitre 2 du GV qui devient les chapitres 2, 3 et 4 dans l'HC; le chapitre 4 y devient les chapitres 6 et 7; le chapitre 5 y devient les chapitres 8, 9 et 10; le chapitre 7 y devient les chapitres 12 et 13; le chapitre 12 y devient les chapitres 18 et 19; le chapitre 15 y devient les chapitres 24 et 25; le chapitre 17 y devient les chapitres 26, 27 et 28; le chapitre 18 y devient les chapitres 30 et 33; le chapitre 20 y devient les chapitres 41 et 42. Dans le second livre du GV, seul le chapitre 5 devient les chapitres 5, 7, 8, 9, 10 et 11 du livre 3 de HC.

28. C'est le cas bien sûr de tout le livre premier, du livre quatrième et des annexes. Dans le second livre il s'agit des chapitres 21, 29, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 43, 44, ainsi que du chapitre 1 du livre troisième.

Des ajouts hors sujets apparaissent aussi dans l'*Histoire du Canada* précisément lorsqu'il est question de la foi amérindienne²⁹. Il s'agit de longs récits témoignant de la possibilité de baptiser les Amérindiens. Lors de ces récits³⁰, l'Amérindien devient le sujet de l'action, un héros en quelque sorte. Dans deux chapitres³¹, l'auteur raconte l'histoire de deux « Canadiennes qui mangèrent leur mari ». Par contre, deux autres chapitres n'ajoutent rien à notre connaissance des Amérindiens et cherchent plutôt à mettre en valeur le travail missionnaire des frères prêcheurs et des frères mineurs³².

La force narrative de l'*Histoire du Canada* paraît plus diluée que celle de son hypotexte en raison de nombreux ajouts à saveur moralisatrice, insérés dans les chapitres. Par contre des chapitres essentiellement narratifs sont ajoutés dans le livre 2, particulièrement bien situés, à la suite du chapitre 30 traitant de la religion chez les Autochtones³³. Il s'agit d'une série d'anecdotes témoignant de la bonne volonté des Amérindiens convertis. Le lieu de l'action n'est plus uniquement la Huronie, mais l'ensemble de la Nouvelle-France, des Indes Occidentales et Orientales et le Huron est remplacé par le « Sauvage » en général qu'il soit algonquin, huron ou montagnais.

2.2.3 Effets sur le bon Sauvage

La proto-ethnographie, c'est-à-dire la description de la vie des Hurons, du *Grand voyage* prend la place de la narration, à partir du chapitre 5 du livre 1. Pourtant, la présence de fragments narratifs, surtout en fin de chapitre, donne une illusion de narration au sein même d'éléments essentiellement descriptifs. Si les Hurons sont le sujet principal de la description, ils ne sont souvent que l'objet de la narration. Le sujet est habituellement un Français qu'on trouve dans une anecdote

29. Les chapitres 30 et 33 du livre 2 de HC, sont la réécriture du chapitre 18 du livre 1 du GV : « De la croyance & foy des Sauuages, du Createur, et comme ils auoient recours a nos prieres en leurs necessitez ».

30. Les chapitres 34, 35, 36, 37 ont comme héros de la narration un ou plusieurs Amérindiens alors que les chapitres 38 et 39 ont des héros européens.

31. Il s'agit des chapitres 43 et 44 de HC.

32. Il s'agit des chapitres 38 et 39.

33. Ce sont, au livre 2, les chapitres 32, 34, 35, 36, 37, 38 et 39.

qui le met accessoirement en rapport avec un Amérindien, dont l'appartenance ethnique n'est pas précisée, mais que le lecteur présume être un Huron, ce qui n'est pas toujours le cas. Dans l'*Histoire du Canada*, les fragments narratifs sont allongés et bien souvent précisés. Cette détermination permet à l'auteur de sortir du cadre de la Huronie pour raconter des événements provenant de l'ensemble des « Indes ». En plus de dilater les fragments narratifs présents dans l'hypotexte, l'auteur trouve de nouvelles anecdotes qui donnent plus de place à l'Amérindien. Toutefois, bien qu'il soit plus fréquemment sujet de l'action, l'augmentation du discours moralisateur ou justificateur dilue et amoindrit la présence de l'« autre ». Pour justifier les supposées « erreurs des Amérindiens », l'auteur associe les païens anciens et modernes. Ce procédé, repris de Lescarbot, demeure modeste dans l'hypotexte mais il est utilisé à outrance dans l'*Histoire du Canada*.

2.3 Utilisation des noms propres

2.3.1 Introduction

Comme toute relation de voyage, *le Grand Voyage* fait cohabiter une description des lieux et des sociétés que l'auteur a rencontrés avec une narration. L'aspect narratif oblige l'auteur à utiliser trois éléments que sont les personnages sujets, le temps ainsi que les lieux. Une analyse systématique de l'utilisation des noms propres dans le texte nous permettra de caractériser la réécriture dans l'œuvre de Sagard. En comparant les chapitres correspondants du voyage vers la Huronie et ceux de la proto-ethnographie³⁴ du *Grand Voyage* et de l'*Histoire du Canada*, il faut remarquer une augmentation significative de l'utilisation des noms propres dans l'ouvrage de 1636. Ce phénomène d'utilisation, de réutilisation et de multiplication des noms propres sera étudié en deux volets, les noms propres de personnes et les noms propres de lieux.

34. Il s'agit pour *le Grand Voyage* du livre premier dans son ensemble et pour l'*Histoire du Canada* de la majeure partie du livre 2 à l'exception des chapitres 29 et 34 à 39, qui n'ont pas d'équivalent dans *le Grand Voyage*.

2.3.2 Les noms propres de personnes

2.3.2.1 Nommer les gens

Nommer des individus dans la relation de voyage de Sagard a plusieurs fonctions : augmenter la crédibilité de l'auteur en mentionnant les personnages illustres qu'il a côtoyés et mettre en valeur l'importance du travail individuel des récollets en Nouvelle-France. De plus, l'utilisation du nom propre pour désigner un individu n'est pas sans effet sur le « bon sauvage », car il permet à l'auteur de s'approprier cet Amérindien, mais en même temps cela permet à un « Sauvage », à son tour, de côtoyer directement, sur un pied d'égalité, des acteurs contemporains et des personnages illustres. Nous avons séparé en trois groupes les personnes identifiées par un nom propre : les Amérindiens, les acteurs européens contemporains de Sagard et les personnages illustres ou historiques. Sur les 53 occurrences de noms propres de personnes du *Grand Voyage*, 15 désignent des Amérindiens, 22 sont les noms d'Européens contemporains de l'auteur et 16 des personnages illustres, alors que parmi les 424 occurrences de l'ouvrage de 1636, 79 désignent des Amérindiens, 123 des Européens contemporains venus en Nouvelle-France (5 n'étant pas venus) et 217 des personnages illustres.

2.3.2.2 Les Amérindiens

Il faut attendre longtemps dans *le Grand voyage* pour voir désigner un Amérindien par son nom dans sa propre langue³⁵. Ce n'est qu'une fois en Huronie que le narrateur nomme « son Sauvage » avec lequel il a pourtant voyagé pendant quelques chapitres. Les Amérindiens n'ont donc pas de noms propres avant qu'on ne soit dans leur propre pays. Il y a, dans le premier livre du *Grand Voyage*, 11 Amérindiens nommés en 16 occurrences. La plupart des individus ne sont nommés qu'une seule fois, sauf Auoindaon, grand capitaine de la Nation des Ours, qui revient cinq fois et Ongyata, veuf d'une épouse baptisée que l'on retrouve à deux reprises dans le texte. Dans

35. Si à la page 48, le Montagnais la Foriere est nommé par son équivalent Français, ce n'est qu'à la page 92, au chapitre 5, qu'Oonchiarey est appelé par son nom.

l'*Histoire du Canada* il n'y a pas moins de 77 occurrences de noms propres pour 26 personnes, dont quelques-unes ont plusieurs noms : chacun de ces Amérindiens est donc en moyenne nommé près de 3 fois. Il faut remarquer qu'aucun nom de femme n'apparaît dans notre échantillonnage. Par ailleurs, les individus nommés sont rarement des sujets : les Amérindiens sont habituellement utilisés comme complément. Décrivons d'abord cette augmentation de noms propres de personnages amérindiens puis nous discuterons de la langue dans laquelle les individus sont nommés.

Il faut expliquer l'importante prolifération de noms d'Amérindiens dans l'ouvrage de 1636 par le fait que *le Grand Voyage* est peu précis et avare de noms propres quels qu'ils soient. Dans l'*Histoire du Canada*, plusieurs aventures nouvelles apparaissent mettant en vedette de nouveaux personnages dans de nouvelles situations. De plus des personnages anonymes en 1632 sont soudainement nommés : « comme il arriua de nostre temps à vn Sauvage, enuers la seconde fille du Grand Capitaine de... »³⁶ devient « comme il arriua de nostre temps à vn ieune homme de la bourgade de saint Nicolas ou Touenchain, congedié par la seconde fille du grand Capitaine Auoindaon,... »³⁷; « ie fus m'en plaindre au Grand Capitaine... »³⁸ devient « ... & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards... ». Non seulement l'*Histoire du Canada* précise-t-elle les noms, mais elle en ajoute sans jamais en retrancher. Il y a donc une propension systématique à nommer les Amérindiens dans l'*Histoire du Canada* qui était absente dans l'hypotexte. Or, en plus de nommer les autochtones, il s'agit, si possible, de les nommer dans leur propre langue. Ainsi, « ...du Canadien que nous surnommons le Cadet... »³⁹ devient « ...le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet... »⁴⁰.

36. GV, p. 162.

37. HC, p. 317.

38. GV, p. 221.

39. GV, p. 240.

40. HC, p. 541.

Il y a un passage important du chapitre 12 de la première partie du *Grand Voyage* (il deviendra le chapitre 18 du livre 2 de l'*Histoire du Canada*) qui traite des noms des Amérindiens. Dans ces chapitres, bien que l'on retrouve plusieurs noms, il ne s'agit pas pour Sagard de désigner des individus, mais d'énumérer une suite de noms en donnant leur équivalence ou traduction française. De cette énumération du *Grand Voyage*, nous apprenons que « Ycosse » désigne le vent, « Ongyata » la gorge, « Tochingo » une grue, « Sondaqua » un aigle, « Scouta » la tête, « Tonra » le ventre et « Tarhy » un arbre. Pour l'*Histoire du Canada* l'énumération de noms propres en huron est moins étendue, mais elle se complète par les noms composés. Ainsi « Onniannetani » signifie en huron « je suis empêché », tandis que « Tarhy » est un arbre, « Mahican » désigne en Montagnais le loup, « Atic » le cerf, « Ouche » le canot, « Choumin » le raisin, « Arie » le crapaud et « Petitchiounan » signifie « la mer monte ». Cette prolifération de noms propres n'entre pas dans nos statistiques puisque ces noms ne font pas référence à des personnes.

Certains Amérindiens sont appelés de plusieurs façons. C'est habituellement le cas pour les personnes baptisées comme Naneogenachit qui deviendra Louys ou Patetchouenon qui se prénomme Pierre Antoine. D'autres individus, sans avoir été baptisés, se font donner des noms français : il s'agit du Canadien Choumin qu'on appelle le Cadet et un nommé La Foriere dont on ne connaît pas le nom d'origine. Le fait de franciser les noms des Amérindiens, qu'ils soient baptisés ou non, est une façon de se les approprier.

Dans l'*Histoire du Canada*, plusieurs Amérindiens deviennent sujets d'une narration importante. Parfois, il s'agit de personnes ayant été baptisées et par conséquent elles reçoivent un nom francisé. C'est le cas du Louys, un jeune Montagnais autrefois nommé Neogauachit qui subit dramatiquement les assauts du diable avant et après son baptême. Il y a également un Algonquin nommé Trigatin qui vivra de nombreuses aventures avant d'être baptisé. L'évangélisation des Amérindiens semble être une aventure très difficile pour Sagard, car chaque conversion est un rude

combat qui se solde par une éclatante victoire contre le diable. Ces épisodes mettent en scène des Amérindiens qui sont nommés après qu'eux ou leurs proches sont sortis victorieux du combat contre le diable. Bref, ce n'est pas n'importe quel « Sauvage » qui peut être nommé : il lui faut devenir un héros pour le mériter.

2.3.2.3 Les contemporains européens

Il faut séparer en deux groupes les Européens qui sont nommés dans les deux ouvrages. Il y a d'abord les individus présents en Nouvelle-France et ceux qui n'y sont pas venus. Tous les noms cités dans le texte du *Grand Voyage* correspondent à des personnes présentes en Nouvelle-France, alors que cinq personnes nommées dans l'*Histoire du Canada* n'ont pas eu à traverser l'Atlantique pour avoir cet honneur. Ces cinq individus, bien que contemporains de l'auteur, sont des personnages illustres que nous retrouverons à la section suivante. Neuf Européens sont nommés dans *le Grand Voyage* en 23 occurrences. Chaque nom revient donc en moyenne plus de deux fois, mais en réalité seuls les trois récollets présents en Huronie sont nommés plus d'une fois. L'*Histoire du Canada* nettement plus prolifique nomme 36 personnes en 127 occurrences soit en moyenne 3,5 fois chacune. Le nom du père Joseph apparaît quant à lui pas moins de 35 fois : ce personnage est évidemment un grand héros dans l'ouvrage de 1636.

Cela dit, bien que le père Joseph Le Caron soit le héros de l'*Histoire du Canada*, le nom de l'auteur-narrateur est leur seul nom propre européen à avoir été traduit en langue huronne. Comme les Amérindiens ne peuvent prononcer les lettres « B », « V » et « R », au lieu de Gabriel ils prononcent « Auiel ». Une façon efficace pour un narrateur de voir son nom apparaître dans son texte est de le faire prononcer par l'un des personnages de son récit, ce qui se produit deux fois dans *le Grand Voyage* et quatre fois dans l'*Histoire du Canada*. Le père Joseph est parfois nommé « frère Joseph », dans une tentative de l'auteur de niveler ou atténuer quelque peu la distance hiérarchique qu'il doit entretenir avec son Supérieur envers qui il a eu semble-t-il de très bonnes

relations. Ce «... nostre Frere Ioseph... »⁴¹ du *Grand Voyage* est gardé intact lors de la réécriture, ce qui atteste qu'il ne s'agit pas d'une erreur. Cela se produit lorsque le père Nicolas et le frère Gabriel cherchent une façon de quitter leurs hôtes pour aller voir le père Joseph. Il faut noter que Nicolas Viel est toujours nommé « le père Nicolas ».

Très souvent l'*Histoire du Canada* désigne des personnages anonymes dans l'hypotexte. La plupart du temps ces nouveaux noms apparaissent comme sujet d'anecdote ou de petite histoire. Mais quelquefois, le nom « d'un François » est précisé : « ...quelqu'un perdit et sa femme et ses enfans au jeu contre un François... »⁴² devient « ...un Canadien perdit (après toutes ses hardes) & sa femme & ses enfans contre le sieur Du Pont Graué... »⁴³. C'est le cas également du Sieur de Caen et de Champlain qui étaient désignés par des périphrases lorsqu'ils assistaient à une cérémonie : « Le Général de la flotte assisté des autres Capitaines de navire... »⁴⁴ devient « ...le sieur Guillaume de Caen general de la flotte, assisté du sieur de Champlain, & des Capitaines de Navires... »⁴⁵. Il est intéressant de voir que Champlain, qu'aucun rôle précis ne désigne dans cette cérémonie, n'étant ni général, ni capitaine de navire, était invisible dans *le Grand Voyage*. Son apparition paraît presque miraculeuse dans l'*Histoire du Canada*. De la même manière, un nommé Grenole⁴⁶, le truchement Étienne Brulé⁴⁷, le père Nicolas⁴⁸, puis le père Joseph⁴⁹ font leur apparition dans l'*Histoire du Canada*. Mais il n'y a pas que des ajouts, le nom du père Nicolas est retranché d'un segment du *Grand Voyage* pour faire place à un « nous » moins précis dans l'*Histoire du Canada* : « Ainsi ie partis avec le bon Pere Nicolas, et fusmes trouuer le Pere ioseph... »⁵⁰ devient

41. GV, p. 93 et HC, p. 217.

42. GV, p. 123.

43. HC, p. 256.

44. GV, p. 107-108.

45. HC, p. 236.

46. GV, p. 178 et HC, p. 352.

47. GV, p. 232 et HC, p. 496.

48. GV, p. 262 et HC, p. 648.

49. GV, p. 247 et HC, p. 533.

50. GV, p. 93.

« ...nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioseph. »⁵¹. Sagard ne semble pas tenir rancune à Champlain ou aux jésuites qui les avaient pourtant négligés, lui et les récollets, dans leurs écrits : Champlain est nommé neuf fois dans l'*Histoire du Canada*, et plusieurs pères jésuites sont également nommés.

2.3.2.4 Les personnages historiques

L'augmentation la plus imposante de l'incidence des noms propres de personnes se situe dans la catégorie des personnages historiques et bibliques. Dans *le Grand Voyage*, on a seize occurrences d'autant de personnages. Ce nombre de *personnages* augmente considérablement, passant à pas moins de 217 occurrences pour 144 noms propres dans l'*Histoire du Canada*. Cette augmentation change significativement le projet d'écriture de Sagard puisqu'aucun de ces personnages n'est venu au Canada, et qu'un seul, Motezuma, est originaire des Amériques. La plupart des noms cités sont des personnages de l'histoire de l'Antiquité ou de la Bible. Une des utilisations de noms de personnages historiques les plus caractéristiques dans l'œuvre de Sagard demeure le témoignage par des citations d'auteurs de l'Antiquité. Sagard ne cite pas les auteurs anciens ou modernes, comme le fait Lescarbot par exemple : il les fait témoigner.

Un nombre important de noms de personnages historiques désigne des auteurs anciens ou modernes. Déjà dans *le Grand Voyage*, Sagard cite certains auteurs, Solon, Platon, César, Tacite, Aristote, Aulus Gellus, Pline, Salomon, Theomus roi de Sparte et Cicéron parmi les Anciens. La citation ne fait jamais référence à un texte autre que religieux. En fait, la citation est de « style indirect » : c'est quelqu'un qui dit ou qui a écrit quelque chose et le narrataire rapporte approximativement ses paroles. À ce titre, le mécanisme ressemble plus à un témoignage qu'à une citation au sens moderne du terme. Cette tentative de se servir des « Anciens » pour témoigner de

51. HC, p. 217.

L'humanité des « Sauvages » américains est un procédé déjà connu et puissamment utilisé par Marc Lescarbot dont la partie ethnographique de son œuvre a comme sous-titre :

« Livre Troisième. Contenant les mœurs, et façon de vivre des Indiens Occidentaux de la Nouvelle-France, comparées à celles des anciens peuples de pardeça : Et particulièrement de ceux qui sont en même parallèle et degré »⁵².

Comparer entre eux les païens anciens et contemporains n'est donc pas une nouveauté. À défaut de liens temporels pour unir les païens anciens et modernes, Lescarbot choisit un dénominateur commun qui est de l'ordre de la géographie : leur « même parallèle et degré ».

Dans *le Grand Voyage*, Sagard utilise la renommée d'un auteur ancien pour louer une qualité qu'il perçoit chez les Hurons, à l'exception de l'introduction du chapitre 11, mettant en scène un Solon qui écrit une loi obligeant les citoyens à déclarer annuellement leur fonction civile. C'est ainsi que Platon vante l'abstinence d'alcool et Homère la vaillance, que César loue la continence chez les Allemands et Tacite l'allaitement maternel chez les Allemandes, qu'Aristote prêche la sobriété, Aulus Gellus atteste que les Anciens ne portaient pas la barbe, Pline loue la sagesse des vieillards, Theompus parle de la direction et Cicéron dit que tous les peuples ont des dieux. C'est habituellement en guise d'introduction à un chapitre que l'auteur fait intervenir un auteur ancien : Solon au chapitre 7, Platon au chapitre 9, César au chapitre 11, Pline au chapitre 17 et Cicéron au chapitre 18. Si au chapitre 15 nous considérons comme « Ancien » le Sage pour qui « ...la voye du fol est touiours droicte deuant ses yeux... »⁵³, presque une fois sur deux, les débuts de chapitre de la proto-ethnographie du *Grand Voyage* comportent un témoignage des Anciens. La plupart du temps la source principale de Sagard pour ces témoignages est Lescarbot.

52. Lescarbot, *op. cit.*, dans la table des matières non paginée du début du livre.

53. GV, p. 184.

Systématiquement, les « citations » du *Grand Voyage* se retrouvent dans l'*Histoire du Canada*, mais en plus l'auteur va rajouter beaucoup de nouveaux auteurs : Hérodote, Aristide, Sertorius, Socrate, Plutarque, Marc Aurèle, Salomon, Diogène, saint Paul, Suétone Tranquille, Aristide, Lampride, saint Augustin, Grégoire VII, Isidore, Elian, Antoine Pigasera, Paule loue, Albert le Grand, Nicéphore, Théodoret, Strabon, Mégasthènes, Lycurgue, Salomon, Helie Spartain, Taulere, Lactence Firmian, Varron, Scipion l'Africain, saint Jacques, Sénèque, Anastase, Troque, Lactance et Ptolomée. L'ensemble des citations de l'*Histoire du Canada* couvre un éventail important de fonctions : justifier les attributs (qualités ou défauts) des Amérindiens, décrire l'injustice ou les aberrations de l'Europe, témoigner contre les vices des Amérindiens, décrire les qualités des religieux, justifier l'inusité et débattre d'un point confus d'histoire. L'abondance des témoignages des Anciens et la variété des rôles joués par ceux-ci dans l'*Histoire du Canada* a un effet déconcertant et contribue à diluer la fonction narrative dévolue par l'auteur du *Grand Voyage* à la « citation » : la mise en évidence de l'humanité et des qualités des Hurons en tête de chapitre. Globalement, le fait de nommer des personnes joue un rôle différent dans chacun des deux ouvrages étudiés. Dans *le Grand Voyage*, il y a relativement peu d'occurrences de noms, ce qui laisse une bonne place aux Amérindiens qui sont paradoxalement plus effacés dans l'*Histoire du Canada*.

2.3.3 Les noms propres de lieux

2.3.3.1 Baptiser les lieux et les populations

Baptiser les lieux c'est se les approprier. Cette action est très importante dans un travail qui est à la fois missionnaire et colonisateur⁵⁴. Sagard, qui redécouvre pour lui-même la Nouvelle-France en 1623, n'est pas le premier voyageur français à parcourir le pays qu'il décrit. Bien des lieux sont déjà nommés, ce qui lui enlève de la latitude quant au libre choix des désignations⁵⁵. Par

54. En Nouvelle-France, l'opération a commencé avec la relation de Cartier qui cartographie et donc baptise les lieux du Saint-Laurent.

55. Une étude de l'itinéraire de Sagard se retrouve dans le mémoire de maîtrise de Rachel Ferland, *le Voyage de Québec à Qieuindahian : étude littéraire du « Grand Voyage » de Gabriel Sagard*, mémoire de maîtrise, Études françaises, Université de Montréal, 1999, vii-157 p. Cette étude de génétique textuelle

contre, il peut choisir entre différentes appellations utilisées par les Autochtones ou les Européens. Il est difficile de séparer les noms propres de lieux des noms propres désignant les groupements humains. Sagard dans ses deux ouvrages ne semble pas faire de différence entre les deux types d'appellation : il emploie pareillement le terme *huron* pour désigner le lieu (« ...aller aux Hurons ») et pour désigner un groupe humain, un peuple (« ...la langue des Hurons »). Nous décrivons les stratégies utilisées par l'auteur lorsqu'il désigne des lieux géographiques hors de la Huronie, en Huronie, puis l'effet que cette désignation a sur le mythe du bon sauvage.

Sagard est conscient de la relativité de toute appellation nominale de lieux. Dans *le Grand Voyage* lorsqu'il nomme la première fois la petite rivière qui passe près du couvent récollet de Québec, il écrit : « ...une petite riuière que nous appellons de Saint Charles... »⁵⁶ et, dans *l'Histoire du Canada*, « ... vne petite riuiere, que nous appellons de S. Charles, & les Montagnais Cabirecoubat... »⁵⁷. Le nom d'un lieu n'est donc pas une propriété du lieu, mais provient d'une désignation extérieure. En contact avec des populations parlant plusieurs langues, l'auteur sait déjà relativiser. Tout au long des deux ouvrages, il témoigne d'un certain respect pour l'appellation autochtone des lieux.

2.3.3.2 La Nouvelle-France et ailleurs

Comme nous avons distingué les noms propres de personne entre Européens et Amérindiens, nous allons comparer l'utilisation des noms de lieux entre les endroits en Nouvelle-France et les autres lieux. Pour ce faire, il faut identifier la Nouvelle-France à toutes les terres d'Amérique ayant été colonisées temporairement ou de façon permanente par la France. Un lieu n'est pas uniquement une entité géographique, mais il est toujours imprégné d'histoire ou de valeur politique, ce qui complique notre analyse. Certaines appellations différentes peuvent en fait

s'est intéressée aux sections narratives de l'œuvre de Sagard : les voyages.

56. GV, p. 55.

57. HC, p. 162.

représenter la même entité avec une nuance pas toujours facilement perceptible. Les différences que Sagard fait par exemple entre Nouvelle-France, Canada, Indes occidentales et Indes canadiennes ne sont pas toujours claires.

Certains lieux de la Nouvelle-France ont un nom amérindien alors que d'autres sont nommés en français. Cette distinction ne veut pas dire grand-chose puisque des échanges linguistiques existaient. Des mots d'origine amérindienne comme Canada, Kebec et Saguenay font déjà au XVII^e siècle référence à des entités géographiques désignées par les Européens. Mais souvent, le même lieu a plusieurs appellations selon les langues, et l'auteur doit faire un choix parmi ces noms.

Il y a une grande augmentation de lieux hors de la Nouvelle-France dans la réécriture. En fait, beaucoup de lieux nouveaux apparaissent dans l'*Histoire du Canada* en même temps que les personnages historiques. Pour faire témoigner un acteur illustre, non seulement il faut le nommer, mais l'auteur doit dire d'où il vient ou en quel endroit son aventure a eu lieu. Par exemple, « le philosophe Aristide en une oraison qu'il fist des excellances de Rome dit : que les Princes de Perses... »⁵⁸. Le procédé qui existe déjà dans l'hypotexte est simplement augmenté de par l'importance des témoignages dans l'*Histoire du Canada*. Certaines digressions de la réécriture, comme la discussion sur l'existence des Pygmées, font également apparaître beaucoup de noms propres, tant de lieux que de personnes. Ces ajouts textuels témoignent du changement d'échelle du projet d'écriture entre les deux ouvrages. Si *le Grand Voyage* raconte et décrit un voyage en Huronie, l'*Histoire du Canada* a de plus grandes ambitions. Le lecteur en apprend plus sur l'histoire de l'ancien monde que de celle de l'Amérique. Du moins, les additions révèlent plus d'informations sur l'ancien monde que sur le nouveau.

2.3.3.3 Chez les Hurons

Un des changements les plus probants de l'*Histoire du Canada* en matière d'utilisation des noms propres de lieux est la désignation française des trois villages hurons où ont séjourné les trois missionnaires récollets. Dans l'ouvrage de 1632, Sagard utilisait uniquement les appellations autochtones pour chacun des trois villages : Quieuindahian, Quieunonascaran et Toenchain. En 1636 par contre, plusieurs noms français sont donnés à chacun de ces villages.

La multiplication des noms de villages dans l'*Histoire du Canada* a comme résultat de confondre et de désorienter le lecteur qui ne comprend pas toujours ce à quoi font référence les lieux nommés. Dans *le Grand Voyage*, on lit « à mesme temps que ie fus apperceu de nostre ville de Quieuindahian, autrement nommée Téqueunonkiayé, lieu assez bien fortifié à leur mode... »⁵⁹; ce qui devient « ...le chemin de *Tequeunonkiaye*, autrement nommé *Quieuindahian*, par quelques François la Rochelle, & par nous, la ville de saint Gabriel, pour estre la premiere ville du pays dans laquelle ie soit entré... »⁶⁰ dans l'*Histoire du Canada*. Les deux ouvrages cumulent quatre appellations pour le même village. La désignation des deux autres villages est moins compliquée : Toenchain devient Saint Nicolas, Toenchain ou « Saint Nicolas, autrement de Toenchain »⁶¹ et Quieunonascaran s'appelle Saint Ioseph, Quieunonascaran ou le « village du Pere Ioseph »⁶². Il ne semble pas y avoir de règles à l'utilisation de noms pour désigner les villages dans l'*Histoire du Canada*, sinon que pour les deux premières apparitions de Toenchain⁶³, ce nom apparaît seul alors qu'il est accompagné de son équivalent de Saint Nicolas⁶⁴ à trois reprises par la suite. Lors des deux premières utilisations du nom sans son équivalent, rien n'indique que l'auteur fasse un lien entre Toenchain (ou Touenchain) et Saint Nicolas.

58 HC, p. 290.

59. GV, p. 83.

60. HC, p. 208.

61. HC, p. 411 et 446.

62. HC, p. 217.

63. HC, p. 223 et 246.

64. HC, p. 411, 446 et 459.

2.3.4 Effets de l'utilisation des noms propres sur le bon sauvage

Il y a une équation entre l'utilisation des noms propres de personnes et les désignations géographiques des lieux dans *le Grand Voyage* comme pour *l'Histoire du Canada*. L'auteur tarde à désigner des Amérindiens et, dans *le Grand Voyage*, ce n'est qu'une fois arrivé en Huronie qu'il les nomme. Lorsqu'il fait témoigner les Anciens, le lieu est partie intégrante du témoignage, bien plus que le temps d'ailleurs. Il est paradoxal que pour une œuvre historique comme *l'Histoire du Canada*, les lieux prennent plus de place que le temps. L'Amérindien à ce titre est traité comme le non-amérindien, son importance est reliée à sa situation géographique.

Il faut toutefois préciser que l'Amérindien, même s'il n'est pas toujours nommé, est plus présent dans *le Grand Voyage* que dans *l'Histoire du Canada* où il est écrasé par le nombre imposant des Anciens qui témoignent. D'ailleurs, il y a dans l'hypertexte bien peu d'ajouts relatifs à la vie des Amérindiens comparativement aux autres additions. Mais il y a malgré tout une volonté de nommer les Amérindiens (et les Européens) dans la réécriture qui était absente de son hypotexte. Une des explications de ce phénomène est que les aventures décrites ne se déroulent pas toujours en Huronie. L'histoire du Canadien qui perd sa femme et ses enfants au jeu contre le Sieur du Pont Gravé reste aussi peu développée dans *le Grand Voyage*, puisque *l'Histoire du Canada* n'y ajoute que le nom du Français; sans compter que l'auteur n'a probablement pas été témoin de l'anecdote. La réécriture avec ses prétentions de décrire l'ensemble des Amérindiens, et non plus seulement les Hurons, permet à Sagard de préciser les anecdotes qui se sont déroulées en dehors de la Huronie mais que l'hypotexte attribuait au Hurons.

C'est par choix que l'auteur du *Grand Voyage* a utilisé l'appellation huronne des noms de village ce qui a plusieurs effets textuels. Cette stratégie augmente l'exotisme, éloigne les Hurons de la « civilisation » européenne mais également donne aux Amérindiens une autonomie et une importance propre en les comparant avec les païens de toutes les époques. Dans *l'Histoire du*

Canada, le fait de baptiser les villages avec les noms des récollets qui y ont vécu temporairement permet une réappropriation de la Huronie par les récollets qui ont été dépossédés de leurs missions en Nouvelle-France. Toutefois, il faut avouer que ces nombreuses appellations alourdissent le texte et en compliquent la compréhension, en plus de faire perdre l'autonomie nominale des Amérindiens. Cet état témoigne aussi de la complexité des rapports entre les nombreux Français présents en Huronie, qui ne sont pas capables de s'entendre sur les noms des villages hurons. Par contre, puisque souvent les villages sont nommés dans les deux langues, il y a une relativisation de l'importance de nommer les choses.

2.4 Conclusion

Depuis le début de ce chapitre nous avons tenté de démontrer que *le Grand Voyage* est mieux organisé qu'on ne le croit généralement. Les critiques ont été entraînés dans cette voie par l'auteur lui-même qui se prétend « naïf ». Cette organisation de la description se fait à l'aide d'une narration bien présente au début et à la fin de l'ouvrage mais également à la fin des chapitres. Nous pouvons donc décrire un chapitre type de la proto-ethnographie du *Grand Voyage*. Ce chapitre débiterait par le témoignage d'un Ancien sur un élément de la vie quotidienne de son pays, se poursuivrait dans une description du même élément chez les Hurons, puis se terminerait par un exemple, une anecdote qu'un des récollets a pu vivre chez les Hurons, illustrant ce trait de caractère. Parmi les aventures, quelques personnages amérindiens seraient présents mais jamais sujets du discours qui est exclusivement réservé à des Français. Sagard ne cite pas, il fait témoigner. À ce titre, il n'y a pas moyen de distinguer entre César ou saint Augustin qui écrivent et Scipion ou Salomon dont les paroles sont rapportées dans le texte d'un tiers auteur. Comme groupe humain, les Hurons sont le sujet du livre. Mais le Huron, comme individu, n'apparaît pas comme sujet; ce n'est pas un acteur; à vrai dire, il devient, comme les Anciens, un simple témoin du discours de Sagard.

La réécriture avec ses nombreux ajouts est beaucoup plus complexe que *le Grand Voyage*. Certes, le schéma de base est conservé; par contre, l'auteur ajoute des exemples et des contre-exemples en abondance pour justifier moralement un certain droit à la différence et surtout pour se justifier. On l'a vu, dans l'ouvrage de 1636, s'il est plus souvent nommé, l'Amérindien est plus effacé parmi tous les témoins anciens et modernes qui se sont ajoutés. Et, répétons-le, le nombre des personnages évoqués est tellement élevé dans *l'Histoire du Canada* que les Amérindiens y sont relativement moins présents. Tout au plus, surtout lorsqu'il est baptisé, l'Amérindien devient quelquefois le héros d'une aventure. Sinon, il est partie négligeable de la narration où il devrait pourtant jouer le premier rôle, comme ce fut le cas dans la réalité.

L'organisation de *l'Histoire du Canada* témoigne d'un texte hétérogène et présentant une vue d'ensemble moins rigide. Si parfois les vertus d'humilité des frères mineurs sont – indirectement – mises en relief, le discours est éminemment plus complexe et témoigne du grand changement du projet d'écriture. Les critiques traditionnels de Sagard, qui se basent sur les circonstances de l'écriture et principalement de la réécriture, voient dans les deux ouvrages une œuvre polémique vouée à promouvoir le travail missionnaire des récollets contre l'usurpateur jésuite. Pourtant, on l'a vu, il n'y a pas de traces textuelles explicites dans l'hypotexte qui induisent à considérer *le Grand Voyage* comme une œuvre de combat improvisée. Bien au contraire, l'organisation de l'ouvrage témoigne d'un travail soigné qui a pris un certain temps à prendre forme. Plus encore, on voit maintenant que les chapitres à vocation ethnographique de la réécriture, dans lesquels Sagard nomme les jésuites et Champlain, témoignent du peu de rancune qu'il leur réserve et ne manifestent aucune animosité à leur égard.

Deux conclusions préliminaires s'imposent. D'une part la polémique ne joue pas dans l'ensemble de l'œuvre de Sagard le rôle qu'on lui a toujours supposé, puisqu'elle ne s'accroît pas, c'est le moins qu'on puisse dire, lors de la réécriture. D'autre part, et c'est un paradoxe, les Amérindiens

(particulièrement les Hurons) voient leur rôle de figuration s'accroître dans une œuvre qui pourtant porte sur eux et la réécriture développe considérablement, comme s'ils devenaient de plus en plus activement les personnages secondaires, des anecdotes où les Français ont pu observer leurs mœurs et leurs coutumes.

3. MICROANALYSE DU CHAPITRE 7 : « EXERCICE ORDINAIRE DES HOMMES ET DES FEMMES »

3.1 Généralités

Dans le cadre de notre recherche, nous avons étudié l'écriture et la réécriture de trois chapitres à vocation ethnographique du *Grand Voyage* : les chapitres 7, 11 et 22. Ces chapitres ont tous leur intérêt particulier, bien qu'ils présentent les mêmes traits de genèse, d'utilisation des sources et de réécriture. Le chapitre 11 traitant du mariage et du « concubinage »⁶⁵ est relativement court et éloquent sur le statut des Huronnes, mais il a déjà été étudié d'un point de vue littéraire⁶⁶. Le chapitre 22 traite des rites funèbres des Hurons⁶⁷ dont fait parti la *Grand'fête* des morts. Cette cérémonie décennale ne peut avoir été vue que par quelques voyageurs, ce qui diminue d'autant la possibilité d'être assurée d'un traitement personnel du sujet par Gabriel Sagard, qui ne se présente nullement comme témoin oculaire de l'événement. Enfin, c'est pour des raisons d'efficacité que cette partie de notre mémoire ne traitera que d'un des chapitres étudiés, le chapitre 7, décrivant le travail des hommes et des femmes⁶⁸. Ce chapitre, représentatif de l'ouvrage, a l'avantage de regrouper l'ensemble des caractéristiques textuelles utiles à notre argumentation sans pourtant avoir une concentration d'emprunts aussi importante que d'autres portions des écrits de Sagard. Il nous permettra donc d'aller plus vite à l'essentiel. En plus la réécriture de ce chapitre dans l'*Histoire du Canada* fait apparaître une source inconnue provenant des relations des jésuites. Voilà ce qui explique le choix de ce chapitre pour illustrer les conclusions de notre recherche.

65. Dans le GV ce chapitre s'intitule « De leur mariage et concubinage », p. 159-168, et dans HC, « De leur mariage et concubinage, et de la différence qu'ils y apportent », p. 314-323.

66. Chantal Théry, « Un jésuite et un récollet parmi les femmes : Paul Le Jeune et Gabriel Sagard chez les Sauvages du Canada », dans *les Jésuites parmi les hommes au XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrant, Association des Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrant, 1987, p. 105-113.

67. Dans GV ce court chapitre s'intitule « De la grand'feste des Morts », p. 290-295. Dans HC il se nomme « De la grand'feste des morts, et comme tous les os des deffuncts sont mis ensemble dans vne grande fosse avec leurs plus beaux emmeublemens, et des richesses que les parens et amis donnent pour leur seruir en l'autre vie », p. 718-721.

68. Dans GV ce chapitre s'intitule « Exercice ordinaire des hommes et des femmes », p. 122-132. Dans HC il fait place à deux chapitres du livre 2 : le chapitre 12, « Des exercices ordinaires des Hurons, et des pauvres mendians et vagabons, et comme les Canadiens cabanent et courent les bois », et le chapitre 13, « Des femmes, et en quoy s'occupent ordinairement les Huronnes », p. 252-278.

L'analyse de l'écriture et de la réécriture se déroule en deux temps. Dans un premier temps, il s'agit de décrire de façon générale les chapitres étudiés⁶⁹, dont nous analyserons par la suite chacun des fragments textuels. Au lieu d'analyser l'*Histoire du Canada* comme le résultat d'un continuum impliquant les sources du *Grand Voyage* puis *le Grand Voyage* lui-même, l'analyse se fait de façon séparée. L'ouvrage de 1632 est un tout et se doit d'être étudié comme tel sans l'éclairage de l'ouvrage de 1636. Pour traduire cette approche, l'analyse des fragments de ce travail se déroule sur deux sections distinctes, la rédaction du *Grand Voyage* d'une part (section 3.3) et la rédaction de l'*Histoire du Canada* d'autre part (section 3.4). Nous utiliserons pour caractériser la réécriture la terminologie de Gérard Genette décrite dans notre introduction. Il nous faut ici distinguer sélection textuelle et excision. Lorsque Sagard utilise une source, il ne peut pas prendre tout le livre, il doit choisir un sujet qu'il adaptera. Il s'agit ici d'une sélection d'une portion d'un ouvrage. Lorsque, de ce sujet, il retranche des parties, nous parlerons d'excision. Car si dans toute sélection il y a une excision, encore faut-il pouvoir distinguer entre elle (la partie qu'il décide d'utiliser) et les excisions qu'on trouvera dans la réécriture proprement dite.

Un chapitre traitant de l'exercice des hommes ou encore des hommes et des femmes est en fait une introduction aux activités des Amérindiens que décriront les chapitres suivants. Sagard dans ses deux textes, tout comme Lescarbot, utilise ce chapitre à cette fin. Les sujets comme la pêche, la guerre, le chant et la danse puis les festins sont traités dans *le Grand Voyage* comme dans l'*Histoire du Canada* dans des chapitres particuliers. On devrait donc s'attendre à ne lire, dans les chapitres qui nous intéressent, que des considérations générales. Tel n'est cependant pas le cas.

69. Le lecteur est invité à suivre notre analyse sur l'édition synoptique qui se trouve en annexe. Le texte du *Grand Voyage* (GV) se retrouve sur la colonne de gauche et l'*Histoire du Canada* (HC), sur celle de droite. Les autres textes qui ont été utilisés par l'auteur sont regroupés dans des notes à la fin du document.

3.2 Organisation des chapitres

Le chapitre 7 du *Grand Voyage* se divise en huit parties thématiques et structurelles, soit l'introduction du chapitre, le jeu, l'art, les activités matérielles, le voyage, la chasse, la fabrication du canot et le travail des femmes (voir le tableau 3.1). Ces composantes sont inégalement réparties dans le texte et, à cause des ajouts, l'importance relative de ces portions change dans l'*Histoire du Canada*. Ce second texte suit d'assez près la structure initiale, mais tout en lui ajoutant trois nouveaux développements. Il s'agit d'abord du déplacement des Montagnais; ensuite, le grand commerce, sujet discuté partiellement dans la partie du chapitre consacrée aux voyages proprement dits, devient une partie imposante de l'*Histoire du Canada*; enfin, l'exercice attestant la bravoure d'un Amérindien, qui était absent du *Grand Voyage*, apparaît subitement dans l'*Histoire du Canada*. Et ce n'est pas tout : la portion décrivant le travail des femmes occupe un chapitre entier dans l'*Histoire du Canada*.

Le chapitre étudié du *Grand Voyage* est donc composé de huit parties ou sujets dont on peut estimer le moment de composition ou d'apparition dans le texte. En effet, à l'intérieur de ces parties, l'auteur utilise certains fragments de sources et l'ordre d'apparition de ces fragments suit de très près le chapitre 17 du livre 3 de Lescarbot⁷⁰. En fait essentiellement trois chapitres sont utilisés, les chapitres 17, 18⁷¹ et 21⁷² du livre 3 de Lescarbot, c'est-à-dire son ethnographie. Dans l'organisation même de ce chapitre du *Grand Voyage*, Lescarbot est très présent. Aux chapitres déjà mentionnés il faut peut-être ajouter une portion du livre 1 qui traite de la fabrication du canot, que Lescarbot copie directement de Champlain. De Champlain, Sagard utilise l'édition de 1619, sauf pour décrire le canot qui se retrouve également dans l'édition de 1613. Entre les deux éditions de Champlain et

70. Le chapitre 17 du livre 3 de Lescarbot s'intitule « Exercices des hommes », *Histoire de la Nouvelle-France*, 1609, p. 780-789.

71. Le chapitre 18 du livre 3 est intitulé « Des Exercices des femmes », *Histoire de la Nouvelle-France*, 1609, p. 789-794.

72. Le chapitre 21 du livre 3 est intitulé « De la chasse », *Histoire de la Nouvelle-France*, 1609, p. 808-821.

leur réécriture dans l'*Histoire de la Nouvelle-France*, il est impossible de dire où Sagard a pris ses sources pour décrire la fabrication du canot d'écorce.

3.2.1 Des chiffres et des lettres

Le tableau 3.2 nous donne quelques chiffres utiles pour comparer l'utilisation des sources dans les deux textes. L'unité arbitraire de base pour cette comparaison est la ligne entièrement ou partiellement utilisée, excluant les titres et les sous-titres. La ligne comme la page ne représentent pas des données facilement utilisables puisque l'*Histoire du Canada* a plus de caractères par ligne et de lignes par page; nous utilisons donc les proportions. Il faut remarquer que sur les 296 lignes du *Grand Voyage*, 288 sont reprises dans l'*Histoire du Canada*, ce qui en représente 97,3 %, soit l'immense majorité. Ces 288 lignes ne représentent pourtant que 34,04 % de l'*Histoire du Canada*.

Le tableau nous indique aussi la proportion du texte provenant de sources publiées. Dans le *Grand Voyage* 47,97 % du texte de Sagard est emprunté à des textes sources, ceux de Champlain et de Lescarbot. Pour l'*Histoire du Canada*, 37,7 % du texte proviennent de sources livresques soit le *Grand Voyage* et la relation⁷³ de 1634 de Lejeune. Bien entendu, ces chiffres ne tiennent pas compte d'une possibilité de sources manuscrites non publiées à l'origine de certains passages, surtout pour l'*Histoire du Canada*. Lors de la rédaction de cet ouvrage, l'auteur ne s'est pas servi à nouveau de ses sources antérieures; par contre, il a utilisé la relation de 1634 parue l'année précédant la publication de son ouvrage. Voyons maintenant comment sont utilisées les sources et leur influence sur l'évolution du « mythe du bon sauvage ».

3.2.2 La réécriture

Le procédé de réécriture du *Grand Voyage* et celui de l'*Histoire du Canada* se distinguent, même si dans les deux cas l'auteur utilise une source majeure et une source mineure. La source

73. Paul Lejeune, « Relation de 1634 », dans *The Jesuit relations and allied documents, travels and explorations of the jesuits missionaries in New France, 1610-1791*, edited by Reuben Gold Thwaites, Cleveland, Burrows Brothers Company, 1898, vol. 4-7.

majeure du *Grand Voyage* est Lescarbot qui, lorsqu'elle est utilisée, est suivie de très près, dans un processus cumulant la sélection textuelle, l'excision et l'extension et qui ne laisse visibles que certains fragments de l'hypotexte. Lors de l'écriture de l'*Histoire du Canada*, il n'y a plus d'excision car la quasi-totalité de l'hypotexte principal est utilisée. Cette différence est essentielle et rend plus difficile la comparaison des deux méthodes de réécriture. Dans un cas l'auteur doit faire une sélection, dans l'autre il ne fait que des ajouts. Ce qui ne l'empêche pas de corriger de toute façon ses hypotextes.

3.3 Rédaction du *Grand voyage*

Nous tentons de voir comment l'auteur a utilisé ses sources pour produire ce chapitre et quel en est l'effet sur le «bon sauvage». Les sources de Sagard concernant les Amérindiens correspondent à l'*Histoire de la Nouvelle-France*⁷⁴ de Lescarbot et aux *Voyages de Champlain*⁷⁵. Voyons partie par partie comment les sources sont utilisées en gardant en mémoire la structure du chapitre ethnographique type en trois étapes : témoignage des anciens, description ethnographique des Hurons et anecdote narrative.

3.3.1 L'introduction (122 : 1-16)

L'introduction du chapitre 7 du *Grand Voyage* comprend deux parties, soit une référence à l'Antiquité et un bref aperçu des occupations amérindiennes. Aucun lien dans ce paragraphe n'unit ces deux entités qui donnent pourtant l'impression d'une alliance des païens anciens et modernes,

74. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France contenant les navigations, découvertes, et habitations faites par les françois ès Indes Occidentales et Nouvelle-France souz l'avoëu et autorité de noz Roys Très-Chrestiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses depuis cent ans jusques à hui*, Paris, Jean Milot, 1609. L'ouvrage a été réédité en 1611 et en 1617. Bien qu'il soit possible que Sagard ait utilisé l'édition de 1611 ou celle de 1617 pour rédiger le *Grand Voyage*, pour certaines raisons nos références renvoient à la première édition. L'emploi par Sagard d'une édition précoce de cet ouvrage provient du fait que les récollets se sont intéressés tôt aux missions de la Nouvelle-France. Certains éléments textuels présents dans le chapitre 11 de la première partie et l'accessibilité de l'ouvrage nous ont aidé à faire un choix.

75. Samuel de Champlain, *Œuvres de Champlain*, Montréal, Éditions du Jour, 1973. Nos références renvoient à la pagination continue au bas des pages.

s'opposant à la société de l'auteur. D'entrée de jeu Sagard fait référence à deux personnages de l'Antiquité : Solon et Amasis. Ces deux figures du VI^e siècle avant Jésus-Christ, l'un Athénien, l'autre Égyptien, ont en commun d'exiger, sous peine de mort, que leurs compatriotes rendent compte annuellement de leurs occupations. Cette loi, imprégnée de sagesse ancienne, est une critique indirecte que l'auteur adresse à sa propre société qui semble accepter sinon favoriser la fainéantise. Les Anciens, dans ce fragment, sont utilisés comme exemples mais leur simple présence au côté des Amérindiens témoigne en faveur de ces derniers.

Après cette entrée en matière puisée dans le répertoire de l'Antiquité, Sagard utilise un fragment de Lescarbot qui sert aussi d'introduction à son chapitre intitulé «Exercices des hommes». La technique de réécriture utilisée cumule excision et amplification. Mais le nombre et la longueur des fragments utilisés n'en permettent pas une analyse rigoureuse. L'auteur du *Grand Voyage* sépare les activités autochtones en deux : l'occupation et « l'oisiveté », c'est-à-dire qu'il fait la distinction entre travail et loisir. Il énumère sept activités de travail contre six pour les loisirs. Le tableau 3.3 nous montre l'ordre dans lequel apparaissent les éléments de l'énumération des activités dans chacun des trois textes qui nous occupent. L'ordre dans lequel les activités sont énumérées n'est pas sans importance. Ainsi pour l'avocat Lescarbot, la guerre vient en tête de liste. La pêche, par contre, n'apparaît pas, mais pour l'auteur de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, il s'agit d'une sorte de chasse⁷⁶. Sagard lui distingue la chasse de la pêche et il sait d'expérience que le poisson, après le maïs, prend une grande place dans l'alimentation huronne. Le développement du chapitre suit l'ordre indiqué par l'introduction à part la portion sur le jeu qui a une apparente autonomie.

76. Lescarbot, *op. cit.*, p. 495. «Bref il [Bituani, un Amérindien] va à la chasse (du poisson) prend force saumon...». Lescarbot semble parfois confondre la chasse et la pêche. Par contre, il traite de ces deux sujets dans des chapitres distincts.

3.3.2 Le jeu de hasard (122 : 21 - 125 : 6)

Le jeu de hasard dans les sociétés où la propriété individuelle était inconnue a été mal interprété sinon tout à fait incompris des chroniqueurs européens. Sagard ne fait pas exception à cette règle et ses sources non plus ne sont pas très précises sur le sujet. L'avocat français avoue ne pas avoir porté attention à cette activité lorsqu'il est venu en Acadie⁷⁷, mais en fait, il n'a peut-être pas été témoin de ce divertissement amérindien. Champlain quant à lui décrit uniquement le défi que se lancent les villages. De Lescarbot *le Grand Voyage* ne retiendra qu'une partie de phrase dans un procédé d'excision et d'extension. Champlain n'est pas suivi textuellement d'aussi près que Lescarbot : il y a réécriture, mais la variation lexicale est très importante.

Sagard, dans *le Grand Voyage*, parle abondamment et dès le début du chapitre de cette activité (67 lignes), soit près du quart de tout le chapitre. Dans *le Grand Voyage*, les trois paragraphes sur le jeu forment un tout autonome, artificiellement ajouté à un chapitre dont ce sujet ne devait initialement pas faire partie. Ce fragment se divise en quatre parties en comptant l'introduction qui comprend l'anecdote d'un Français (il sera nommé du Pont Gravé dans *l'Histoire du Canada*) qui gagne une femme et des enfants au jeu; viennent ensuite une description du jeu masculin, un exposé sur le jeu féminin et un récit des défis entre les villages. Un seul petit fragment sur le sujet est puisé de Lescarbot. Il aurait été surprenant de voir Sagard reprendre intégralement la description d'un auteur qui avoue lui-même ne pas «avoir pris garde» à cet aspect de la vie amérindienne. Un fragment de quelques lignes est puisé chez Champlain : il s'agit de la description des défis entre les villages. Dans la relation de Champlain, cette description s'inscrit dans une analyse des activités hivernales; il parle en fait des «Tabagies» et des fêtes d'hiver, qu'il compare au mardi gras. L'auteur du *Grand Voyage* établit également un lien entre ces défis et les festins d'hiver. Le fragment sur le jeu se conclut par les défis que les Amérindiens se lancent entre les

77. Lescarbot, *op. cit.*, p. 788. Voir la note 3 de fin de l'édition synoptique.

villages. Ces défis, qui se terminent en festins, témoignent de la vertu chrétienne de partage que possèdent les « Sauvages ».

Pour les paris comme tels, Sagard semble décrire trois types de jeux. Il y a le jeu de pailles nommé *Aescara* joué par les hommes, il y a un jeu des boulettes ou jetons de couleurs, joué par les hommes et celui des jetons de couleurs joué par les femmes. Une maladresse survient dans la description du jeu de boulettes puisqu'il ne semble pas y avoir de différences notables, à part la taille et la couleur des boulettes, entre le jeu des hommes, qui les jettent par terre à partir d'une écuelle, et celui des femmes, qui les laissent tomber sur une peau. Pourquoi alors en faire deux descriptions distinctes ? Il y a sans doute une profonde différence dans ces deux jeux mais elle n'est pas décrite; on peut imaginer une différence par exemple dans l'ampleur des mises ou dans le décorum.

Au tout début de la description générale, une critique du jeu pratiqué de la façon européenne est déjà en germe :

L'exercice du jeu est tellement frequent & coustumier entr'eux, qu'ils y employent beaucoup de temps, & par fois tant les hommes que les femmes, iouënt tout ce qu'elles ont, & perdent aussi gayement & patiemment, quand la chance ne leur en dict point, que s'ils n'auoient rien perdu, & en ay veu s'en retourner en leur village tous nuds, & chantans, apres auoir tout laissé au nostre, & est arriué vne fois entre les autres, qu'un Canadien perdit & sa femme & ses enfans au jeu contre vn François, qui luy furent neantmoins rendus par apres volontairement (GV, p. 122-123).

Un des traits caractéristiques du jeu amérindien semble être la possibilité de perdre dans la joie. L'observateur européen est tellement surpris de rencontrer une telle attitude chez des joueurs, qu'il en résulte un éloge, alors qu'on s'attendrait plutôt à une certaine condamnation. S'ils sont joueurs, les Amérindiens sont bons perdants. Leur vice est ainsi atténué par une qualité inconnue des joueurs européens.

3.3.3 L'art amérindien (125 : 6-18)

Il s'agit ici d'une portion du chapitre qui ne contient pas de fragments tirés de Champlain ou de Lescarbot. On peut donc parler du style propre à Gabriel Sagard. Le ton, quoique condescendant, est favorable aux Amérindiens, puisque malgré leur manque d'outils ils aiment la beauté. Par contre, l'information reste générale, peu descriptive sur le plan technique. Cette partie est incluse dans un paragraphe qui traite des défis entre villages faisant suite aux festins.

3.3.4 Les activités matérielles (125 : 18 - 126 : 11)

La description de l'activité matérielle des hommes n'occupe qu'environ 7 % du chapitre du *Grand Voyage*. Dans cette partie, il est traité de la pêche et de la fabrication des arcs et des flèches, des massues, des pavois et des raquettes. Le fragment est un amalgame de descriptions sommaires tirées de Champlain et de Lescarbot où l'auteur du *Grand Voyage* n'ajoute que deux petites lignes sur la fixation de la pointe des flèches. De Champlain, Sagard emprunte quelques lignes qu'il utilise avec beaucoup de variations. Il suit de plus près Lescarbot dans un procédé cumulant la condensation et l'amplification. La sélection de l'information est importante. La description de l'arc est oubliée ainsi que l'appréciation de Lescarbot sur la qualité des flèches « dignes d'étonnements ». Si l'auteur du *Grand Voyage* n'hésite pas à utiliser ses sources pour les descriptions techniques, il ne reproduit pas toujours les jugements personnels des auteurs.

Les descriptions le moins techniques proviennent de ses sources sauf l'indication de la pointe de flèche collée avec une colle de poisson. Il est bon de remarquer que Sagard suit l'ordre énumératif mentionné dans son introduction, en débutant par la pêche, suivie de la chasse et de la guerre. Ce faisant, il suit l'ordre de Lescarbot, mais il ajoute la pêche oubliée par ce dernier, au tout début. Dans ce fragment l'auteur peint les Hurons comme un peuple industriel tout en suivant de fort près ses sources habituelles.

3.3.5 Les voyages (126 : 12 - 127 : 25)

En effet, il s'agit ici d'une portion assez longue du chapitre qui répète ce que le lecteur sait déjà pour avoir lu le chapitre 4 du *Grand Voyage*⁷⁸. Plus de la moitié de cette partie provient de Sagard lui-même! Le reste du texte est composé de fragments tirés de Lescarbot et de Champlain. La présence de ces deux hypotextes, d'une ampleur significative, nous permet de mener une analyse textuelle de la réécriture. De plus, la comparaison avec les hypotextes nous autorise à décrire une partie de l'idée que Sagard se faisait des « Sauvages ».

Un long fragment de plusieurs lignes (12 lignes du *Grand Voyage*) emprunté à Lescarbot permet en effet une analyse précise de la méthode de réécriture. Il y a sélection textuelle d'un fragment de l'*Histoire de la Nouvelle-France* qui subit certaines excisions. Le fragment est par la suite augmenté par une série d'ajouts sous la forme d'une amplification textuelle. Cette amplification cumule, nous l'avons dit, expansion et extension. L'expansion textuelle, sert à préciser la description lors d'ajouts brefs insérés dans la matrice initiale⁷⁹. L'extension est l'ajout de tout ce que l'on trouve à la suite du fragment emprunté à Lescarbot (qui comprend d'ailleurs lui-même un fragment emprunté à un autre auteur). Comme variation lexicale, « hôtellerie » est remplacé par « Cabanes ». Le reste du fragment de Lescarbot est donc suivi de très près. Toutefois, du fragment initial, une phrase complète est oubliée. Il s'agit du commentaire de Lescarbot qui témoigne des difficultés des Français à s'orienter en forêt. Cette phrase est de l'ordre de l'appréciation personnelle, tout comme la « fort agréable liqueur » qui coule des arbres que Sagard décide de conserver. *Le Grand Voyage* suit donc cette source d'assez près mais cherche à l'améliorer.

Quelques lignes plus bas, un passage de Champlain est visible dans le texte. Il y est expliqué sommairement les règles qui décident combien de personnes peuvent s'absenter pour la

78. GV, chapitre 4, p. 60-80.

79. Il y a plusieurs traces de cet expansion : « et les rivières », « dix », « et qu'ils n'ayent point d'eau », « les fouteaux ».

traite. La réécriture débute par une sélection textuelle suivie d'une légère augmentation. Sagard spécifie qu'il y a des villes en plus des villages décrits par Champlain. Les deux auteurs ont pourtant vu, à dix années d'intervalle, les mêmes agglomérations, mais le récollet voit des villes et villages où Champlain ne voyait que des villages. Si avant l'apparition du mot ville, l'hypotexte est suivi de près, par la suite, sans modification quantitative, il y a un profond remaniement lexical sans que ne soit altérée pourtant l'idée de restreindre le départ des guerriers pour la traite et de l'opprobre qui suit le non-respect de la règle.

Par la suite, Sagard enchaîne avec une observation provenant de son voyage : l'autorisation du grand capitaine Onorotandi, frère de Auoindaon. Il s'agit d'un long fragment qui ne provient ni de Champlain ni de Lescarbot. Le rédacteur de ce fragment pourrait bien être Joseph Le Caron plutôt que Gabriel Sagard. En effet, Quieunonascaran est le village d'adoption de Joseph Le Caron et Sagard a beaucoup plus de rapports avec Auoindaon qu'avec son frère. Il aurait dû débiter par celui-ci qui est non seulement chef de la Nation des Ours, « maître et supérieur des chemins menant à Kébec » (GV, p. 127), mais aussi chef du village de Quieunonascaran qui deviendra Saint-Gabriel dans l'*Histoire du Canada*. Ce fragment témoigne de la présence pour les Hurons de deux circuits de traite distincts, celui qui mène au Saguenay et celui menant à Québec.

Ce fragment nous a permis de distinguer plusieurs choses dans le procédé de réécriture de Sagard. L'auteur suit ses hypotextes avec une précision variable : Lescarbot, qui n'a sans doute jamais vu un Huron, est suivi de plus près que Champlain! Les observations sur les déplacements des Amérindiens sont puisées de Lescarbot au chapitre de la chasse⁸⁰. Sagard éclaircie encore le texte de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, puis il ajoute ses propres observations sur les Hurons. À cet égard, il est important de garder à l'esprit que Marc Lescarbot décrivait les nomades micmacs

80. Lescarbot, *op. cit.*, p. 810-812.

de l'Acadie et que Sagard, en transcrivant, applique ses descriptions aux sédentaires hurons des Grands Lacs. Le mot « Sauvage » n'a pas le même sens dans les deux textes. Le « Sauvage » par défaut du *Grand Voyage* demeure le Huron qui est présenté dans cette partie du texte comme un voyageur infatigable et étonnamment débrouillard, doté en plus d'une certaine disposition diplomatique. Les points communs entre les peuples sédentaires et les nomades semblent pour Sagard plus importants que les différences. Ce n'est pas ce que nous apprend l'anthropologie moderne, mais c'est ce que doit présumer l'Européen du XVII^e siècle.

3.3.6 La chasse (127 : 26 - 129 : 6)

Le bref fragment traitant de la chasse est essentiellement composé d'emprunts à Lescarbot avec un court passage pouvant provenir de Champlain. Sagard parle souvent de la chasse dans *le Grand Voyage* (chapitres 5, 17, de même que lorsqu'il décrit des animaux dans la seconde partie de l'ouvrage); le passage de Champlain se retrouve donc utilisé au moins deux fois. Il est étonnant que dans ce chapitre Sagard ne se serve pas directement de Champlain qui décrit pourtant longuement cette activité de subsistance. Le premier alinéa peut se lire comme un passage traitant du déplacement chez les nomades. Dans les faits, ce paragraphe est une transition entre les voyages et la chasse. L'hypotexte qui a la chasse comme sujet nous permet d'aborder la question à cet endroit de notre analyse.

L'information de Sagard sur la chasse provient surtout de Lescarbot qui utilise lui-même le texte de Champlain. La réécriture débute par une sélection textuelle suivie d'une excision et d'une augmentation par extension. L'auteur transcrit l'information en retranchant certains éléments, le fragment « car nous avons dit ci-dessous » et la précision que les chiens amérindiens ressemblent à des renards. Sagard a vu de très près les chiens hurons : il y a même goûté! Il peut donc aisément les différencier des renards ou de l'idée qu'il se fait de ceux-ci. Il y a ajout textuel lorsqu'après la chasse, les Amérindiens « festinent » sur place, addition qui est suivie du reste de la description. En

plus de ces changements quantitatifs, il y a des variations lexicales, grammaticales et syntaxiques mineures. Le terme micmac Aoutmoin est remplacé par le mot huron Oki désignant pour nous le chaman. « Lors qu'ils ont faim ils consultent l'Oracle, & apres ils s'en vont l'arc en main » remplace le fragment suivant de Lescarbot : « ilz s'en vont l'arc au poin, & le carquois sur le dos la part que leur Aoutmoin leur aura indiqué (car nous avons dit ci-dessus qu'ilz consultent l'Oracle lors qu'ils ont faim)... ». Il y a là une inversion, puis « l'arc au poin », expression souvent utilisée par Lescarbot, fait place à « l'arc en main ». Ce sont somme toute des variations mineures.

L'altération la plus importante consiste pour Sagard à effacer le fait que, dans cette partie du texte de Lescarbot, la description se situe en hiver et concerne une société nomade. Chez Sagard, toutes les allusions à la neige et aux raquettes disparaissent et sont remplacées par une mise à mort de la bête dans l'eau, qui provient sans doute de Champlain. Le récollet devrait pourtant savoir que la chasse hivernale décrite par Lescarbot n'a rien à voir avec la chasse en été expliquée par Champlain. Il est beaucoup plus facile pour un groupe restreint de chasseurs à l'arc de tuer un cervidé l'hiver. L'animal est alors empêtré dans la neige et il ne peut pas s'enfuir, devenant la victime toute désignée des chasseurs en raquettes. La chasse à cette proie rapide demande beaucoup plus d'organisation lorsqu'il n'y a pas de neige. C'est pourquoi les chasseurs doivent effrayer plusieurs bêtes et les pousser dans l'eau où elles sont massacrées. Cette chasse, qui exige plus de ressources et une organisation importante, est davantage utilisée chez les populations sédentaires ou les nomades des plaines. La description du *Grand Voyage* confond volontairement les deux types de chasse qui sont pourtant irréconciliables. L'hiver, l'utilisation de canot est plus que fantaisiste et, l'été, il serait surprenant qu'un cerf en bonne santé se laisse approcher à portée de flèche par un groupe de chasseurs...

3.3.7 Le canot d'écorce (129 : 7 - 130 : 4)

Le canot est un thème récurrent dans les écrits de la Nouvelle-France depuis Jacques Cartier. Comme Champlain, Sagard a dû voyager longuement dans de petits canots d'écorce et ceux-ci lui ont fait une meilleure impression sur le plan technique que sur celui de la sécurité. Malgré la fragilité de cette embarcation, les Hurons manipulent très habilement leurs canots d'écorce. Pour décrire ce moyen de transport, Sagard se sert de ses sources habituelles soit Champlain et Lescarbot, mais cette fois-ci, Lescarbot a repris Champlain de tellement près, qu'on ne peut pas dire lequel de ces deux auteurs Sagard utilise. La précision du cèdre blanc, qui sert à faire les «petits cercles», nous laisse croire qu'il avait sous les yeux le chapitre de Lescarbot traitant des « Exercices des hommes ». Toutefois, Sagard a choisi de ne pas utiliser la description proposée dans ce chapitre.

La procédure de réécriture est une sélection textuelle avec peu de réduction, suivie d'une extension et de variations syntaxiques. Les ajouts textuels de cette partie sont de l'ordre de l'ajout massif. Sagard précise au début la forme du canot en la comparant à une navette, puis il poursuit en disant qu'il y a plusieurs sortes de canots. Il rajoute des petites précisions en parlant du cèdre blanc puis de l'endroit où les embarcations sont portées. À la fin de cette partie, il insert une appréciation du canot et une comparaison entre le déplacement des Amérindiens et des Français, à l'avantage des premiers. Ces ajouts, mis à part la précision du cèdre blanc, proviennent d'observations d'un voyageur qui ne se contente pas d'utiliser des sources livresques, mais qui les précise par son expérience personnelle.

Sagard utilise habituellement deux sources dans ses chapitres à caractère ethnographique : une source principale et une source secondaire. Sa source principale, l'*Histoire de la Nouvelle-France*, est suivie de beaucoup plus près que les *Voyages* de Champlain. Le type de réécriture sur un long fragment avec une variation syntaxique importante, utilisé pour décrire le canot, s'approche plus du procédé lié à l'utilisation du texte de Champlain. En plus, la comparaison de l'orthographe

et de la ponctuation, habituellement peu probante, penche également du côté de Champlain⁸¹.
Devant l'alternative de deux textes, Sagard a donc choisi Champlain pour sa description du canot d'écorce.

3.3.8 Le travail des femmes (130 : 5 - 132 : 24)

Dans l'historiographie et l'ethnographie du XVII^e siècle, il y a habituellement un déséquilibre quantitatif entre la description du travail des hommes et celui des femmes. Il ne faut pas oublier que ce sont les hommes qui écrivent et qu'ils classent avec leur propre conceptualisation ce qu'ils définissent comme étant les domaines du travail, de l'activité, ou du loisir. Il n'y a pas dans *le Grand Voyage* de chapitre spécifique décrivant le travail des Amérindiennes, comme dans *l'Histoire de la Nouvelle-France* et comme dans *l'Histoire du Canada*, mais le sujet est traité dans le chapitre sur l'exercice des hommes et des femmes. Cette partie a pourtant une certaine autonomie car elle contient une introduction, un développement et une conclusion, comme si elle devait être un exposé complet qui, jugé trop succinct, aurait été intégré à un autre chapitre. Sur les 77 lignes de cette portion du texte, 55, soit 71,4 %, sont empruntées à Champlain et surtout à Lescarbot. De Sagard, il ne reste plus que l'introduction, quelques lignes consacrées aux loisirs et à la description de la poterie. Cette partie du texte sur le travail des femmes se divise en deux moitiés dont la première portion se termine avec cette description de la poterie.

Le procédé de réécriture de la première moitié est complexe lorsque les fragments de Lescarbot et de Champlain s'enchevêtrent. La caractéristique principale de la réécriture est la sélection textuelle des deux hypotextes suivie de quelques extensions. Il n'y a qu'un petit fragment puisé de *l'Histoire de la Nouvelle-France* dans cette partie. Ce fragment est séparé en deux par une extension qui comprend un fragment emprunté à Champlain. La sélection provenant de ce dernier

81. Sagard écrit « demy » comme Champlain plutôt que « demi » comme Lescarbot; il met une virgule après « vn pas »; il écrit « si on ne les scait bien... » plutôt que « si on ne scait bien... »; puis « escorce » plutôt que « écorces »; et il omet la virgule après « ...légers ».

se retrouve sur plusieurs pages car le fondateur de Québec ne concentre pas ses informations sur le travail des femmes. Trois courts fragments sont utilisés, soit pour décrire le travail en général, le travail des cordes et des filets puis la fabrication de la farine de maïs. Sagard, qui sait pourtant qu'il s'agit de la description des Huronnes, n'hésite pas à en préciser le contenu. L'introduction voit s'ajouter aux hypotextes un commentaire de Sagard qui vise à louer l'humilité des Amérindiennes. Un autre ajout important sert à inventorier les nombreuses activités de loisirs des Huronnes.

La seconde moitié suit de très près le texte de Lescarbot dans la réécriture d'un long fragment du chapitre « des exercices des femmes » avec excisions et peu d'extensions textuelles. Beaucoup d'informations sont retranchées dont certaines appréciations personnelles de Lescarbot⁸² ainsi que de l'information qui ne s'applique pas aux Huronnes⁸³. Les ajouts textuels de Sagard précisent l'information. C'est le cas lorsqu'il ajoute que se sont « les femmes des Cheueux Releuez mesmes... » (GV, p. 131) qui colorent les joncs pour fabriquer les nattes. D'autres informations sont rajoutées : la fabrication des manteaux et couvertures de peaux et les paniers d'écorce de bouleau.

L'utilisation des sources pour l'ensemble du travail des femmes ne se fait pas sans discernement puisque Sagard précise que les Huronnes, contrairement aux autres Amérindiennes, ne travaillent ni sur les canots ni sur les cabanes. Il fait mention de la poterie dont ni Champlain ni Lescarbot ne traitent. Pour ce qui est de l'utilisation des sources, encore une fois ce sont surtout les passages techniques qui sont empruntés. L'auteur du *Grand Voyage* préfère utiliser les descriptions d'un auteur qui décrit les « Sauvages » plutôt que Champlain qui s'intéresse aux Hurons en particulier, comme nous l'avons déjà constaté. En somme, Sagard ajoute de l'information au texte de Champlain, tandis qu'il en retranche du texte de Lescarbot.

82. Parmi ces appréciations excisées citons : « ...semblables à ceux de noz jardiniers, avec telle mesure,... » en parlant des nattes de joncs, « ...lesquelles sont fort belles selon la matière » en parlant des écuelles.

83. Les principales informations excisées renvoient aux pages 792-793 de l'*Histoire de la Nouvelle-France*. Cette information traite du travail de l'écorce pour fabriquer les maisons et les canots puis du labourage de la terre. Plus loin, un autre fragment oublié traite de la pudeur des veuves face au remariage précoce

En plus de décrire les longues heures de loisirs, Sagard attribue aux Huronnes certaines vertus chrétiennes. Elles ont l'humilité car elles «... se maintiennent dans leur condition et font paisiblement leur petits ouvrages et œuvres serviles » (GV, p. 130), elles sont travailleuses : « ...elles travaillent ordinairement plus que les hommes, encore qu'elles n'y soient point forcées ny contraintes » (GV, p. 130); et elles aiment leur mari : « ... encore aiment-elles communément leurs maris plus que ne font pas celles de deçà. » (GV, p. 132). Ces trois vertus que sont l'humilité, le travail et l'amour conjugal sont déjà présentes chez Lescarbot⁸⁴. Il faut remarquer toutefois que l'avocat loue la beauté et l'efficacité des œuvres des femmes plus que Sagard ne le fait dans *le Grand Voyage*.

3.3.9 Synthèse sur *le Grand Voyage*

L'analyse systématique de l'utilisation des sources d'un chapitre ethnographique nous a permis de caractériser la réécriture en plus de nous indiquer la fonction de l'« autre » dans *le Grand Voyage*. La technique généralement utilisée par Sagard lors de la rédaction du *Grand Voyage* combine plusieurs procédés de réécriture soit la sélection textuelle, l'excision et l'extension ou l'amplification. Sa méthode s'apparente au travail d'un écolier qui copierait, lors d'une recherche, différentes parties de phrases d'une encyclopédie en les insérant dans une matrice de sa composition. Habituellement les liens entre les sujets sont propres à Sagard mais les descriptions techniques sont empruntées pour la plupart. Les appréciations personnelles des hypotextes sont enlevées sauf dans la portion traitant du travail des femmes.

L'auteur se sert de ses deux hypotextes d'une façon différente. Dans l'œuvre de Lescarbot il fait une sélection textuelle qu'il suit de très près, avec peu d'excision, suivie d'une extension à

des Européennes.

84. Voir les notes 16, 18 et 27 à la fin de l'édition synoptique.

l'aide d'ajouts massifs. Dans l'œuvre de Champlain il fait une sélection dont il change le contenu, avec peu d'excision mais beaucoup d'amplification. Il est étonnant de voir notre récollet suivre de plus près Lescarbot que Champlain qui décrit réellement la Huronie. Dans les deux cas nous pouvons percevoir à travers les ajouts, la perception propre de l'auteur. Enfin, rappelons qu'il y a une possibilité qu'un fragment provienne de sources non publiées du père Joseph Le Caron.

Cette différence dans l'utilisation des hypotextes vient en partie de la nature même de ces sources. Sagard utilise beaucoup et facilement la portion de l'*Histoire de la Nouvelle-France* qui décrit systématiquement et de façon ordonnée la vie des Indiens d'Amérique. Les passages de Lescarbot traitant des Péruviens, des Floridiens et des Brésiliens sont occultés au profit des «Sauvages canadiens». L'œuvre de Lescarbot constitue une source privilégiée, puisque sa portion ethnographique est bien organisée comme nous l'avons démontré. Les passages tirés de Champlain sont moins diffus, plus concentrés sur les paragraphes où l'auteur décrit la Huronie. Mais Champlain qui raconte ses voyages au fil d'une trame narrative est souvent confus et avare de détails descriptifs.

Il y a deux sujets qui ont une parfaite autonomie au sein du chapitre, avec une introduction, un développement et une conclusion. Il s'agit des portions textuelles vouées à la description du jeu et du travail des femmes. Les différents éléments du chapitre surviennent dans l'ordre auquel ils ont été appelés lors de l'introduction sauf la portion sur le jeu. Nous voilà donc devant un chapitre homogène auquel se sont rajoutées deux parties autonomes : la portion sur le jeu et la portion sur le travail des femmes. Plus étoffées, ces deux portions textuelles auraient pu faire l'objet de chapitres autonomes. Ceci nous permet, encore une fois, de voir dans *le Grand Voyage* un texte bien organisé, ce qui tranche avec la supposée naïveté de l'auteur et avec le court délai de rédaction.

Voyons maintenant qui est le « sauvage » décrit par Sagard et quelle est sa fonction textuelle. Le « Sauvage » par défaut du *Grand Voyage* est supposé être le Huron même si les

descriptions sont puisées chez un auteur – Lescarbot – qui n'en a probablement jamais rencontré aucun. Les choix textuels de Sagard et son procédé de réécriture favorisent les fragments d'un auteur dont les descriptions bien classées sont faciles à utiliser, plutôt qu'un auteur qui a réellement décrit l'objet d'étude. Voilà ce qui témoigne d'une tendance vers la facilité et d'une perception homogène de l'« autre » en confondant nomade et sédentaire.

Il y a plus de ressemblances que de différences entre les « Sauvages », et cet « autre » s'unit avec les Anciens pour s'opposer au « nous ». Dès le début du chapitre du *Grand Voyage* sur les activités amérindiennes, nous retrouvons les païens, anciens et modernes, s'unissant pour critiquer par effet de miroir la société de l'auteur. Ce type de critique indirecte n'est pas une nouveauté dans les écrits de la Nouvelle-France, car Lescarbot en faisait déjà, avec ses nombreuses citations et ses allusions à l'Ancien Testament. Ce qui est surprenant c'est que ce procédé soit repris par un voyageur qui prétend raconter naïvement son voyage au pays des Hurons.

L'effet de la réécriture sur l'Amérindien est globalement positif. Pour se permettre un effet de miroir critiquant sa propre société, l'auteur prend bien garde de ne pas trop noircir l'acteur amérindien. Sagard, dans l'introduction du chapitre, se sert de la distinction travail/loisir, pour décrire les activités huronnes, avec presque autant d'items dans chaque catégorie. Les Amérindiens ont donc autant de travaux que de loisirs, ce qui les avantage vis-à-vis la société européenne du XVII^e siècle. Après l'introduction, cet éloge des Amérindiens se poursuivra dans ses jugements personnels : par le jeu, l'auteur les décrit comme de bons perdants; il leur reconnaît le sens du partage, particulièrement en hiver; avec l'art, ils sont présentés comme industriels et aimant la beauté; la partie sur les voyages montre qu'ils se soumettent de bonne grâce à leur chef; la vitesse des canots qui surpasse la poste française est une comparaison avantageuse pour les Amérindiens; les femmes ont beaucoup d'humilité et jouissent de nombreux loisirs. En conservant les jugements de l'auteur de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, Sagard loue les vertus féminines. Les femmes qu'il nous présente reconnaissent la beauté, leurs couleurs sont plus éclatantes et elles aiment plus leur

mari. Il va jusqu'à donner aux Huronnes les qualités morales chrétiennes que sont l'humilité, le labeur et l'amour qu'il ne retrouve plus chez ses compatriotes. Cette pluie d'éloges, propres à Sagard ou présents dans ses hypotextes, est implicitement ou explicitement comparative. On admettra que les portraits qui s'en dégagent, toutefois, noircissent moins l'Européen qu'ils ne donnent une imposante stature à l'Amérindien.

3.4 Rédaction de l'*Histoire du Canada*

Le chapitre ethnologique type, soit l'encadrement des descriptions anthropologiques par le témoignage de l'Antiquité d'une part et de l'anecdote narrative d'autre part, sera-t-il conservé avec la réécriture? Le Huron gardera-t-il la stature imposante qu'on lui trouve dans *le Grand Voyage*? Pour répondre à ces questions, commençons par examiner ce qu'il advient dans l'*Histoire du Canada* de notre chapitre du *Grand Voyage*.

On constate d'abord que, dans l'*Histoire du Canada*, le travail amérindien occupe deux chapitres distincts, l'un traitant du travail des hommes et l'autre de celui des femmes. La description du travail amérindien du *Grand Voyage* va s'allonger considérablement, presque tripler (passant de 298 à 841 lignes). Vers la fin du chapitre sur le travail des hommes, apparaissent trois sujets ignorés dans *le Grand Voyage*. Il s'agit des exposés traitant du déplacement des nomades montagnais, du « grand commerce », c'est-à-dire la traite, et de l'exercice de bravoure auquel participe un Français (soit au total une addition de 127 lignes). Comme entre 1632 et 1636, l'auteur n'est pas retourné en Nouvelle-France et que les descriptions ajoutées sont souvent techniques, l'auteur doit donc avoir utilisé d'autres sources d'information, qu'elles soient orales ou écrites. Une de ces sources est la relation de 1634 qui sert de cadre à la construction des cabanes temporaires des peuples nomades. L'intérêt de cet hypotexte inattendu est de confirmer que la technique consistant à suivre de très près ses sources est encore utilisée par l'auteur de l'*Histoire du Canada*.

La réécriture en deux chapitres des activités amérindiennes permet un type de discours inconnu dans *le Grand Voyage* : le sermon ou l'admonestation. Puisqu'il ne s'agit évidemment pas d'une homélie, nous définirons le sermon comme un discours moralisateur et édifiant à ambition conative. Pour en arriver à influencer le lecteur, l'auteur sort de la simple description des mœurs américaines. À quatre occasions nous retrouvons ce type de discours qui implique un nouveau rapport entre le destinataire et le destinataire. Il s'agit de portions des textes traitant du jeu, des exercices de bravoure ainsi que de deux fragments dans la partie sur les activités féminines.

3.4.1 L'introduction (252 - 256 : 5)

L'introduction inspirée des toutes premières lignes du chapitre correspondant du *Grand Voyage* subit une augmentation majeure (aux 17 lignes d'introduction de chapitre du *Grand Voyage*, correspondent 122 lignes dans l'*Histoire du Canada*). Il s'agit d'une augmentation par ajout massif soit une extension de sept paragraphes. La portion du *Grand Voyage* utilisée est suivie de très près dans l'*Histoire du Canada*. Il y a quelques variations lexicales et grammaticales mineures. Cette introduction se caractérise par la longueur des ajouts textuels.

Sagard développe considérablement l'idée d'une union entre les païens anciens ou modernes qui servent de point de comparaison avec sa propre société. Au passage sur la Grèce et l'Égypte antiques, qui recensaient les emplois de leurs citoyens, l'auteur rajoute des exemples de la Rome antique puis de la Chine pour critiquer l'oisiveté des Parisiens qu'il identifie à la criminalité. Par l'exemple des vaillants Romains, Sagard associe en outre le travail au bonheur alors que le chômage parisien entraîne le brigandage. En faisant intervenir les Chinois qui ne permettent la mendicité qu'à leurs religieux, l'auteur semble favorable à une sorte de monopole organisé de la mendicité. Les récollets, membres de la grande famille franciscaine, sont à l'époque des mendiants professionnels qui en profiteraient sûrement!

Les païens anciens et modernes s'unissent encore dans leurs vertus chrétiennes. Tandis que nos anciens sont travaillants, charitables en organisant des hôpitaux efficaces, chez nos « Sauvages », tous prennent soin des malades et ils « iouissent de beaucoup plus de repos qu'on ne iouÿt pas icy » (HC, p. 255). De plus c'est à la fin de ce passage qu'apparaissent les éléments qui formeront la thèse principale de la propagation du « mythe du bon sauvage » :

Ce n'est pas neantmoins en cela que consiste leur bon-heur, principalement, mais c'est en ce qu'ils n'ont aucune passion pour les biens & richesses de la terre, qu'ils possèdent comme ne les possédans point, ainsi que dit l'Apostre. N'ont aucun procès, noises ou débats, pour les deffendre, & ne sçauent que c'est de condamnation, de Iuges, de tailles, subsides, ny de prison, que pleust à Dieu qu'ils fussent conuertis, mais à mesme temps qu'ils seront faicts Chrestiens, ie crains bien fort qu'ils perdront leur simplicité & repos, non que la Loy de Dieu porte ceste nécessité, mais la corruption glissée entre les Chrestiens se communique facilement entre les barbares conuertis, qui fuccent avec la doctrine des Saints, le mauuais esprit de ceux qui les frequentent (HC, p. 255-256).

Cette addition développe une louange implicite du *Grand Voyage* : des Amérindiens qui ont plus de loisirs que les Français. Par contre, la louange est suivie d'une critique sur la réticence des hommes à faire le travail des femmes. Dans l'*Histoire du Canada*, c'est explicitement maintenant que le Sauvage est loué et la critique s'efface devant l'importance de l'éloge. La comparaison disparaît, il ne s'agit plus de faire paraître l'Amérindien vertueux comparativement à l'Européen, mais d'expliquer les raisons de cette vertu.

Dans ce passage est résumée l'idée du « bon sauvage », soit l'image de l'Amérindien heureux dans son état de nature qui risque d'être infecté par la dangereuse contamination de la culture européenne. Évidemment autocritique, ce passage débute par un plaidoyer contre les possessions terrestres et se termine par un paradoxe : comment convertir ces vertueux « Sauvages » sans les corrompre en les « civilisant » par les défauts des Européens ? L'auteur de ce fragment a déjà idéalisé les Amérindiens et les frères mineurs qui n'ont pas de possessions matérielles; ces derniers sont les seuls à pouvoir comprendre et, par conséquent, à pouvoir évangéliser les premiers. Il s'agit sans aucun doute d'une critique indirecte à l'égard des jésuites.

Dans l'énumération des activités amérindiennes nous trouvons une inversion entre *le Grand Voyage* et *l'Histoire du Canada*. Si dans le texte de 1632, la pêche est la première activité nommée, dans *l'Histoire du Canada*, la chasse revient en tête, comme cela se trouvait chez Marc Lescarbot à l'origine du fragment. Pour un auteur du XVII^e siècle, le Sauvage est d'abord un chasseur. Si dans *le Grand Voyage* nous voyons Sagard décrire la vie sédentaire en Huronie, dans *l'Histoire du Canada* nous trouvons un auteur européen qui décrit les «Sauvages», auxquels correspondent bien mieux dans l'imaginaire français les nomades algonquins.

3.4.2 Le jeu de hasard (256 : 6 - 258 : 27)

La portion textuelle sur les jeux de hasard des Amérindiens est légèrement augmentée (67 lignes sur le jeu dans *le Grand Voyage*, 86 dans *l'Histoire du Canada*). Le mécanisme de transformation est moins homogène, même s'il y a globalement une extension textuelle, qui se traduit par trois ajouts massifs; on reconnaît également une extension, une sorte de dilatation stylistique, ainsi qu'une réduction par excision. La réduction la plus significative est la disparition de l'information suivante, qui était d'ailleurs recopiée de Lescarbot : «... & par fois tant les hommes que les femmes, iouënt tout ce qu'elles ont» (GV, p. 122). L'ouvrage de 1636 assouplit ainsi les remarques critiques sur le jeu, qui pourraient passer pour un vice de la société amérindienne.

Certains ajouts sont caractéristiques : «... qui leur reste des autres occupations plus sérieuses, ausquelles ils s'addonnent assez peu souuent, & que la necessité ne les y contraigne. Ils sont fort beaux ioueürs... » (HC, p. 256); cette addition est encore une allusion témoignant du surplus de loisirs des Amérindiens, ce qui tranche avec l'idée du « Barbare » qui doit peiner sans répit pour survivre. La paresse des Amérindiens, qui deviendra plus tard un lieu commun des chroniqueurs, n'apparaît ici que timidement. Cette considération est suivie de la transformation d'un vice (la passion du jeu) en qualité, simplement en appuyant sur le fait que s'ils perdent, « ils ne s'en faschent pas ». Dans le même paragraphe, l'anecdote du « Sauvage qui perd sa famille au jeu contre un

français » est précisée et se transforme en un véritable petit récit. La transformation textuelle se produit par amplification : un peu d'expansion suivie d'une assez longue extension. Le Français en question est nommé⁸⁵ et l'auteur, en ajoutant ces précisions, devient un spectateur implicite de l'événement :

...& est vne fois arriué qu'un Canadien perdit (après toutes ses hardes) & sa femme & ses enfans contre le sieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit après volontairement, & de fort bonne volonté, car il n'eust pas voulu se charger d'un tel attirail, qui luy eut apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il estoit en luy de les retenir sans que le Sauvage l'eut pû trouver mauvais (HC, p. 256).

Le beau geste d'un Français du *Grand Voyage* est banalisé dans l'*Histoire du Canada*. Les précisions et ajouts ont ici plusieurs fonctions. Ils permettent en nommant un personnage d'authentifier ce petit récit en présentant un de ses acteurs. Ils témoignent de la passion des Amérindiens pour le jeu, de leur honnêteté et de leur détachement pour les « possessions » terrestres (c'est le moins que l'on puisse dire!). De plus, moralement il y a là un message pour les joueurs qui gagnent des biens qu'ils ne peuvent utiliser. Cependant, ces précisions témoignent de l'absence complète de compréhension des Européens face au jeu amérindien qui vise à faire circuler les biens plutôt qu'à les accumuler.

Dans l'ouvrage de 1636, l'auteur reprend la distinction entre le jeu des femmes et le jeu des hommes en conservant les mêmes imprécisions qu'en 1632. L'auteur n'y ajoute aucune information technique. Par contre, à la suite de ce fragment une appréciation morale est exprimée. Les Amérindiens sont joueurs, mais ils sont bons joueurs :

85. François Du Pont Gravé, ou le Pont, ou Gravé ou toute autre combinaison des deux noms, et son fils Robert sont des marchands liés à Champlain. Ils étaient très actifs au début de la colonisation tant en Acadie qu'à Québec. François a fait le voyage à Québec en 1624, où Sagard aurait pu le voir, et il est sans doute revenu en France avec lui. Si l'auteur a réellement été témoin de l'anecdote, ce dont il est permis de douter, elle se serait produite en 1624 soit à Québec, soit à Gaspé, avant le retour du récollet en France. Robert, décédé en 1621, est reconnu pour ses frasques. Il pourrait également être le Du Pont Gravé dont il est question ici, s'il n'était pas mort au moment où Sagard aurait pu voir l'anecdote! Sur le père et le fils, voir respectivement les articles de Marcel Trudel et de George MacBeath dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, dir. G.W. Brown et M. Trudel, vol. 1, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, p. 355-357.

...encor que cela ne sert que d'un amusement, plus tolerable que les choleres de nos ioïeurs de cartes & de dez, qui s'emportent à leurs premieres passions (HC, p. 257).

Le jeu, par un effet de miroir, sert encore une fois à l'auteur de l'*Histoire du Canada* pour critiquer la société française et la sermonner.

La suite du fragment est de l'ordre du sermon :

O bon Iesus, il n'y a pas iusqu'à vn tas de mauuais garçons, qui ne cessent de blasphemer au ieu, comme si offencer vn Dieu nous deuoit faire profiter ou plustost perir dans ses disgraces. Ah mal-heureux! Qui as pris l'habitude de iurer, tout les vices doiuent estre abhorrez, mais celuy du blaspheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puisse causer quelque delectation & non iamais le blaspheme, & par consequent moins excusable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation (HC, p. 257).

L'auteur s'emporte tout à coup contre les joueurs français qui blasphèment en jouant. Non seulement le texte par comparaison avantage l'Amérindien, mais il devient prétexte à tenter d'influencer le comportement de ses concitoyens. C'est avec colère et désespoir que Sagard s'adresse au lecteur et la comparaison de l'Amérindien, qui est, lui, un « bon joueur », ne fait qu'exacerber cette colère. Le « bon sauvage » par effet de miroir culpabilisant est censé influencer le lecteur, mais ici il agit directement sur l'auteur qui s'insurge à la lecture de son propre hypotexte.

Le passage traitant du jeu amérindien se termine tout comme dans *le Grand Voyage* par des paris que se lancent les villages. En 1636, l'énumération des « villes et villages » disparaît : il ne reste plus que les villages amérindiens, ce qui traduit une certaine dévaluation de la culture amérindienne par rapport à l'hypotexte. Par contre l'auteur ajoute une proposition à la phrase sur les festins : « ... & se resioüissent ensemblement pour passer plus doucement la rigueur de la saison » (HC, p. 258). Cet ajout accentue la vertu chrétienne du partage particulièrement lors de la période difficile qu'est l'hiver canadien.

3.4.3 L'art amérindien (258 : 28 - 259 : 5)

Dans l'*Histoire du Canada*, le passage sur l'art comporte très peu de variantes, et ces altérations mineures sont surtout liées à la ponctuation. Si la décoration du pétunoir est oubliée ici, elle sera reprise avec détails plus loin. L'auteur insère l'art dans un paragraphe autonome portant la manchette «Ayment la peinture» (HC, p. 258). Associer la peinture amérindienne à un désir esthétique, sinon à de l'art, cela est si peu fréquent au XVII^e siècle que Gabriel Sagard témoigne d'une évidente considération envers les Amérindiens.

3.4.4 Les activités matérielles (259 : 6 - 260 : 11)

Contrairement au passage précédent, le texte initial du *Grand Voyage* subit, outre des améliorations mineures, deux altérations majeures, soit l'ajout massif d'un passage sur de la pêche hivernale et une réorganisation de l'ordre dans la fabrication des outils (le tout ajoutant 19 lignes par rapport au *Grand Voyage*). Le long paragraphe sur la pêche est ajouté à la suite du fragment tiré de Champlain. L'information ne provient ni de Champlain, qui pourtant décrit lui aussi la pêche sous la glace, ni de Lescarbot. Si Sagard n'utilise pas une source inconnue, il travaille de mémoire ou il se sert des écrits de Champlain d'une façon inattendue. Cette nouvelle réécriture se caractérise par le fait qu'elle ne suit plus l'hypotexte d'aussi près que d'habitude. Bien que le fragment puisse s'inspirer de Champlain, on ne retrouve que peu de traces de ce dernier, pourtant bien plus précis dans sa description de la pêche sous la glace. On peut en conclure que l'auteur de l'*Histoire du Canada* n'a pas devant les yeux les sources utilisées lors de la rédaction du *Grand Voyage*, mais qu'il travaille de mémoire avec les imprécisions qui le caractérisent.

L'autre altération survient au paragraphe suivant où l'auteur de l'*Histoire du Canada* suit de moins près le texte du *Grand Voyage*. C'est l'expansion de Gérard Genette ou la dilatation

stylistique⁸⁶. Au cours de cette opération, le rédacteur ajoute certaines informations et permute les éléments. Les informations rajoutées, insertion de la pointe de flèche, « nerfs d'animaux » pour les arcs et raquettes, les massues « assez bien faites », les pavois « de cèdre » et « d'autres plus petits faits de cuir bouilly » (HC, p. 260), proviennent d'une observation rigoureuse à laquelle Sagard ne nous a pas habitués. Des bribes d'informations fragmentaires pourraient provenir de Champlain, soit de l'édition de 1619 soit celle de 1632, ou, plus simplement, Sagard précise de mémoire, les éléments matériels décrits dans *le Grand Voyage*. De toute façon, cette expansion est encore une technique de réécriture différente de celles auxquelles l'auteur nous avait habitués.

3.4.5 Les voyages (260 : 12 - 261 : 10)

Dans l'*Histoire du Canada* la portion sur les voyages fait l'objet d'un profond remaniement lorsque l'auteur y intègre la chasse et le déplacement chez les Amérindiens nomades. Il s'ensuit une rupture dans la continuité des fragments puisqu'une dizaine de lignes du *Grand Voyage* apparaîtront plus loin dans l'*Histoire du Canada*. Pour la partie qui est comparable au *Grand Voyage*, l'auteur ajoute une considération sur le commerce, avec quelques variations grammaticales mineures. Il faut noter que la nomenclature des villages change dans l'*Histoire du Canada*. Au lieu d'utiliser l'appellation huronne de Quieunonascaran, Sagard utilise sa propre appellation de « S. Joseph ». Cette traduction des noms de villages hurons par le saint patronyme du récollet qui y a vécu s'insère dans une tentative européenne des frères mineurs de s'approprier la Huronie en la rebaptisant comme on l'a déjà vu (voir la section 2.3.3.3).

Par ailleurs, les voyages par mer disparaissent de l'*Histoire du Canada* mais l'auteur ajoute que les rivières

86. Gérard Genette, *op. cit.*, p. 372.

sont fréquentes dans le pays, jusques en des nations fort esloignées, où ils traictent & eschangent de leurs marchandises pour d'autres, qui leur font besoin & desquelles leur pays manque (HC, p. 260).

Comme le commerce est la raison d'être de la petite et fragile colonie de la Nouvelle-France, la colonisation s'est rapidement intégrée aux circuits de traite. Ainsi, les marchandises manquantes au pays, témoignant d'un besoin d'échange, deviennent une qualité plutôt qu'un défaut. Les rivières, ne sont pas des entraves aux déplacements des voyageurs mais des artères commerciales vitales, qui ont par ailleurs été rapidement intégrées au commerce européen.

3.4.6 La chasse (261 : 11 - 262 : 8)

Il y a au début et à la fin de ce paragraphe de nombreuses petites altérations qui visent à rendre plus crédible la description de la chasse autochtone. Dans l'*Histoire du Canada*, l'auteur spécifie que sa description de la chasse concerne les nomades, c'est-à-dire les Canadiens ou les Montagnais. Il détermine par défaut ce « ils » qui devrait s'appliquer aux Hurons mais qui en fait concerne les « Sauvages » en général, rétablissant ainsi la pensée initiale de Lescarbot. L'auteur, en précisant le texte du *Grand Voyage*, fait du même coup la différence entre les peuples nomades et les sédentaires. D'autre part le terme Oki (désignant pour nous le chaman) est remplacé par « Médecin », ce qui banalise un peu le discours. Enfin le narrateur précise à la fin du paragraphe que la chasse qu'il vient de décrire s'est produite à Gaspé, une journée avant son arrivée, de sorte qu'il n'a donc pas pu en être un témoin direct. Ces détails attestent que l'Amérindien décrit dans l'*Histoire du Canada* n'est plus nécessairement le Huron.

Du point de vue stylistique, la technique de réécriture se caractérise ici par une légère expansion avec certaines variations du lexique et de la ponctuation. Il n'y a qu'une seule excision alors que Sagard enlève la précision qualitative au sujet des Amérindiens « agiles et dispos » qui vont prendre leurs canots pour tuer leur proie. Le principal ajout, en situant cette chasse à Gaspé, transforme une description statique en une narration dynamique (puisqu'elle implique un acteur, le

narrateur lui-même, bien qu'il soit arrivé le lendemain des « événements »). Le fait de retrouver cette précision en fin de paragraphe diminue toutefois cet impact narratif en obligeant une relecture. La transposition d'une vague description en une narration incluant des éléments autobiographiques a pour effet d'attester encore une fois la véracité des faits décrits.

Ce n'est pas tout, car la réécriture de cette description de la chasse reconduit les mêmes invraisemblances que nous avons décrites dans le chapitre précédent. Il s'agit d'une description hybride dont le début provient de la chasse hivernale décrite par Lescarbot et la fin de la chasse estivale que l'on retrouve chez Champlain. Grâce aux informations de l'auteur, nous pouvons dater cette hypothétique chasse assez précisément puisqu'elle s'est produite à Gaspé un jour avant le passage de Sagard. Son premier passage se fait au tout début de l'été 1623 et son passage au retour se produit à l'automne 1624. Dans les deux cas il s'agit évidemment d'une chasse « estivale » c'est-à-dire dans une saison où le lecteur ne s'apercevra pas tout de suite qu'il serait assez surprenant de voir les Micmacs chasser des raquettes!

3.4.7 Le déplacement chez les Montagnais (262 : 9 - 266 : 4)

Parlant de raquettes, passons au déplacement. Des trois ajouts massifs de l'*Histoire du Canada*, un fragment de pas moins de neuf paragraphes concerne les déplacements d'hiver et la vie chez les Montagnais. Cette partie comprend une introduction décrivant l'organisation des Montagnais, le départ pour l'hivernement en montagne, l'activité des femmes lors de l'établissement du campement, les inconvénients de la vie chez les nomades montagnais, les abris temporaires, une comparaison avec les habitations huronnes, les voyages puis les tentes d'écorce. De cet ajout une partie importante (31 lignes) est directement puisée de la Relation de 1634 et un paragraphe seulement (12 lignes) est repris du *Grand Voyage*. Le reste, c'est-à-dire huit paragraphes, ne provient plus de cet hypotexte.

Dans une longue entrée en matière, l'auteur commence par louer l'ordre et l'organisation régnant chez les nomades montagnais qui distribuent les ressources humaines équitablement avant le départ en petits groupes, les cabanes (l'ensemble de personnes cohabitant sous un même toit qui fait office d'unité fonctionnelle), pour passer l'hiver en montagne. Seules les femmes de mauvaise vie ont, paraît-il, peine à trouver place dans ces petits groupes. Les deux paragraphes sont truffés de détails sur la vie hivernale d'une société nomade que Sagard n'a jamais connue comme il a pu connaître les Hurons. On y retrouve une vision idyllique des Amérindiens lorsqu'il est question de répartir dans les groupes les femmes, les vieillards et les enfants. Cette vision contredit la relation de 1634 par son caractère positif sur les qualités morales des Amérindiens⁸⁷.

Après la description du départ, Sagard emprunte un long fragment à la Relation de 1634. Cet hypotexte décrit le travail des Montagnaises lorsqu'elles arrivent dans un nouvel emplacement durant le circuit de chasse hivernal. La tâche des femmes consiste alors à monter le campement. Paradoxalement, Sagard insère ce fragment dans le chapitre du travail des hommes. Le procédé de réécriture utilisé dans ce fragment est surtout l'excision suivie de l'extension avec peu de variations lexicales : ainsi le plus important changement qu'il apporte à l'hypotexte se fait sur le plan narratif, où il transforme la narration de Lejeune en un texte essentiellement descriptif. Grammaticalement le « nous » du narrateur de la relation devient « ils ». Sagard qui n'a jamais vécu chez les Montagnais se permet pourtant de corriger et de compléter le texte de Lejeune en précisant le nombre de perches nécessaires (15 ou 20 plutôt que de 20 à 30 qu'il trouve donc erroné) et lorsqu'il implique les vieilles femmes dans la conception des cabanes. De même, les deux ou trois rouleaux d'écorce deviennent quatre ou cinq. Ces corrections sur des détails techniques précis sont étonnantes et nous amèneraient à penser que l'auteur avait un informateur qui connaissait bien la vie chez les Montagnais, s'il n'était

87. Le chapitre de la Relation de 1634 qui sert d'hypotexte s'intitule (chap. 12) « De ce qu'il faut souffrir hyuernant avec les Sauvages ».

plus probable qu'il se fie tout simplement à ses intuitions. On fera bien sur ce point de s'en tenir à la Relation de Paul Lejeune qui a vécu tout un hiver dans la cabane dont il est question.

D'ailleurs, le cinquième paragraphe de cet ajout résume en quelques phrases les difficultés de la vie chez les Montagnais telles que racontées par Paul Lejeune, soit la chaleur, le froid, les chiens et la fumée. Ce seul paragraphe résume plusieurs pages très critiques de l'hypotexte. Le septième paragraphe compare habilement les habitations des Montagnais nomades à celles des Hurons sédentaires. Pour ce faire, l'auteur qui n'est pas un spécialiste des Montagnais utilise implicitement les descriptions de la Relation de 1634.

Sera-t-on surpris de trouver ensuite exactement le contraire ? Une série de trois petits paragraphes qui traitent des déplacements des Montagnais en utilisant une portion du *Grand Voyage* qui avait servi à décrire... le voyage chez les Hurons! Cette réécriture de la taille d'un paragraphe, se caractérise par une extension où beaucoup d'informations sont ajoutées, avec peu d'excision. Le narrateur se transforme en admirateur, donc en un témoin oculaire de ce qu'il raconte. Il ajoute certains détails sur la distance impressionnante de ces voyages, sur la méthode pour entailler les fouteaux, sur la vertu médicinale de la sève ainsi que des détails visuels précis sur les tentes d'écorce. C'est beaucoup pour un missionnaire des Hurons qui tire son information dans la relation d'un missionnaire des Montagnais. Tellement que l'on peut se demander pourquoi il devait en rajouter.

3.4.8 Le canot d'écorce (266 : 5 - 267 : 4)

Sagard connaît mieux le canot d'écorce que les cabanes des Montagnais. Le long paragraphe du *Grand Voyage* sur le canot d'écorce se dédouble en deux plus petits dans l'*Histoire du Canada*. La procédure de réécriture qui suit de très près l'hypotexte se produit par amplification : l'extension d'une introduction et une légère expansion. Ce passage ne contient aucune réduction, mais plusieurs variations du lexique et de la ponctuation. L'introduction est un ajout important, dans

lequel l'auteur explique que les Amérindiens utilisent des chaloupes françaises, ce qui semble amoindrir la valeur des canots de fabrication indigène. Ce « ils » du début de paragraphe correspond aux populations autochtones du Saint-Laurent, car aucune embarcation française n'avait pu encore se rendre en Huronie. En fait les Canadiens et Montagnais, qui utilisent les chaloupes pour la pêche en mer, font preuve d'une grande adaptation en utilisant à leur juste valeur le matériel européen. Ces deux paragraphes sont suivis par deux nouveaux passages traitant du grand commerce et des « concours de bravoures » entre Amérindiens et Européens. Nous reviendrons sur cette importante addition dans la partie suivante.

3.4.9 Le grand commerce et les exercices de bravoure (267 : 5 - 269)

Le chapitre sur le travail des hommes de l'*Histoire du Canada* se termine par l'addition d'un long fragment qui traite du commerce des coquillages, de la réparation des pétunoirs et des compétitions d'automutilation. Ces six paragraphes contiennent beaucoup d'informations sur l'art amérindien, non seulement celui des Hurons mais également des habitants de tout le continent américain. Dans le premier paragraphe l'auteur décrit la fabrication des bijoux puis des pétunoirs avec une porcelaine faite de coquillage. Jacques Cartier, déjà, avait décrit cette pêche où les mollusques étaient appâtés par des corps entaillés, mis à l'eau puis repêchés. Si le passage de Cartier, qui est cité dans l'*Histoire de la Nouvelle-France*, n'est pas directement repris par Sagard, les entailles dans la chair humaine réapparaissent pourtant à partir du troisième paragraphe, le sang servant de colle pour réparer les calumets brisés.

Au premier paragraphe de ce fragment, le « Sauvage » est considéré positivement par son art et son industrie; mais par la suite il est déconsidéré dans l'esprit de l'auteur. À propos de la porcelaine Sagard écrit :

Les Brasiliens, Floridiens & autres peuples & nations Americaines en vsoient anciennement, auant la venuë des Espagnols, & dequoy ils faisoient autant d'estat pour se parer que nous faisons icy des perles fines, mais à present ils portent leur pensée bien plus haut à mesure qu'ils descourent de plus grandes richesses, & qu'ils ont changé de maniere de viure, & embrassé nostre Religion (HC, p. 267-268).

L'art amérindien est nettement dévalué dans ce passage d'autant plus que les « grandes richesses » matérielles maintenant estimées par les habitants du Nouveau Monde font penser à la verroterie échangée avec les Européens. En adoptant la foi chrétienne, l'Amérindien adopte l'attrance pour les décorations corporelles. Soulignons que l'évocation de la religion catholique dans ce paragraphe est trop vague pour nous permettre de croire que l'auteur parle de richesses spirituelles plutôt que matérielles.

L'in vraisemblable solidité de la colle faite de sang humain témoigne d'une admiration pour l'ingéniosité des Amérindiens et le stoïcisme avec laquelle ils s'infligent les lacérations. L'admiration de l'auteur ne va pas toutefois jusqu'à ignorer la « Barbarie » et la futilité du procédé. Le passage sur le mépris amérindien envers la douleur est suivi par une narration où se confrontent dans la douleur un « Sauvage » et un Français. L'auteur s'emporte contre son compatriote qu'il qualifie de « peu sage » mais il ne s'en prend aucunement à l'Amérindien. On ne sait même pas qui a gagné le concours! À la toute fin du chapitre l'auteur écrit :

J'eusse volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu souffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour sa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, aussi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces actions là, si elles ne sont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous lisons qu'ont faits autrefois de nos Saints Freres, fols selon le monde, & sages selon Dieu (HC, p. 269).

Il s'agit ici du second sermon dans ce chapitre. Ce silence envers l'acteur amérindien nous amène à penser que Sagard le considère comme un « Barbare » puisqu'il ne pratique ces actions ni pour l'amour de Dieu ni pour s'exercer au martyre. La présence muette de l'Amérindien dans cette

narration en fait un témoin de second ordre. Ce qui importe dans ce passage c'est de convaincre le lecteur de la futilité des actions d'honneur plutôt que de glorifier les Amérindiens.

3.4.10 Le travail des femmes (270-278)

Dans l'*Histoire du Canada*, le travail féminin occupe un chapitre entier (les 45 lignes du *Grand Voyage* vont plus que quadrupler au cours d'une série d'importantes additions). Le nouveau chapitre (le chapitre 13), après une introduction, comprend des considérations sur les tâches des Huronnes, puis des Montagnaises; ensuite l'auteur revient chez les Hurons avec les descriptions détaillées des procédés de filage de chanvre, de la moulure du maïs, de la poterie, des nattes de joncs, de la tannerie, des paniers et des écuelles. Le chapitre se termine par une conclusion louant les vertus familiales des Amérindiennes.

La longue introduction du chapitre exalte les vertus féminines des Françaises telles que la dévotion, la compassion, le secours et la charité. Aux Huronnes, il reproche une vie « un peu trop débauchée » (HC, p. 272), mais il leur attribue les qualités de ses compatriotes et surtout le fait qu'elles ne se plaignent jamais. Un long fragment (19 lignes) de l'introduction du chapitre 13 exalte les vertus de la reine, Anne d'Autriche, qui est allée jusqu'à parler au rédacteur dans un petit cabinet, fustigeant les protestants qui contribuent à corrompre les âmes de ces « pauvres Canadiens ». Cette introduction de chapitre regorge d'allusions aux Saintes Écritures. Les « Saintes lettres » (HC, p. 270) appelant le sexe féminin sexe dévot; Salomon disant : « où il n'y a point de femmes, le pauvre gémit » (HC, p. 270); une allusion évangélique à Marthe et Marie-Madeleine (HC, p. 271); puis une vague référence aux anciens philosophes (HC, p. 271). Les derniers paragraphes de cette introduction sont de l'ordre du sermon faisant l'apologie des vertus énumérées antérieurement.

Dès l'apparition des Huronnes, Sagard change de discours. Soit le fragment suivant du *Grand Voyage* :

De mesme que les hommes ont leur exercice particulier, & sçauent ce qui est du deuoir de l'homme, les femmes & filles aussi se maintiennent dans leur condition, & font paisiblement leurs petits ourages, & les oeures serviles (GV, p. 130).

Il devient dans l'*Histoire du Canada* :

Nos Huronnes bien que Payennes sont à la verité vn peu trop desbauchées, mais au reste elles ont les mesmes aduantages de celles d'icy; Elles font paisiblement leurs petites ourages, & s'occupent à ce qui est de leur charge & office, sans que iamais on y entende aucune noise ou debat, quelque suiet qui leur en puisse arriuer (HC, p. 272).

La vertu d'humilité des Huronnes est augmentée et l'auteur a fait disparaître les œuvres serviles, ce qui met la femme au même niveau que l'homme. Bien qu'elles travaillent plus que les hommes, les Huronnes ont beaucoup de loisirs. Un autre ajout oppose les Huronnes aux anciennes Égyptiennes qui faisaient tout le travail du mari pendant que celui-ci paressait joyeusement.

Vient ensuite un long passage (33 lignes) ajouté pour décrire la vie des Montagnaises chez qui l'auteur n'a jamais vécu. Les précisions techniques et les détails nous emmènent à penser que ce fragment n'est pas de la main de Sagard. S'il utilise une source, celle-ci est inconnue. Après ce passage, l'auteur retourne chez les Huronnes avec une transition claire : « Je ne sçay si elles [les Montagnaises] sçavent filer, mais nos Huronnes... » (HC, p. 274), pour en venir à la description du filage qui n'a pas changé depuis *le Grand Voyage*.

Il ajoute à la suite une considération sur le commerce et une petite narration.

Lors que ie vis pour la premiere fois de ces hommes assis en guenon contre terre, lasser les rets, le bout attaché à l'vn des bois de leur cabane, ie leur demanday si c'estoit là de l'ourage des hommes (car ie ny voyois point trauailler les femmes) ils me dirent que ouy, sinon que les femmes leur en accommodoient le filet (HC, p. 274-275).

Cette narration, qui n'ajoute rien à l'information sur le travail féminin, a pour fonction d'attester la présence de l'auteur récollet en Huronie. De même, un ajout (17 lignes) explique avec force détails la technique pour moudre le maïs en farine. Or, dans ce fragment le narrateur est encore impliqué directement et il se permet même une petite critique de ses coreligionnaires qui ne vont pas assez

souvent se confesser. Bien évidemment c'est à l'aide de ses souvenirs que Sagard précise le travail culinaire des Amérindiennes.

Voyons maintenant une série de descriptions qui comportent de nombreux détails techniques qui pourraient faire les délices des archéologues. Pour la fabrication de la poterie, Sagard ajoute encore des détails techniques précis à son hypotexte (les 5 lignes du *Grand Voyage* se transformant en 22 lignes), dans un procédé combinant excision et dilatation. Le passage décrivant la fabrication des nattes de jonc subit pour sa part une dilatation développant un texte qui témoigne d'autant plus de l'application des Huronnes envers leur production qu'il y a « de quoi admirer même entre nous » (HC, p. 276). Cette admiration témoigne, comme toujours, de la considération de l'auteur envers les Amérindiennes. La description de la tannerie, elle, comporte des détails descriptifs nouveaux, accentuant encore la valeur des œuvres huronnes. La fabrication des paniers de jonc est un peu moins précisément décrite, perdant des détails sur le contenu de ces provisions; en revanche, à la description des paniers de jonc puis d'écorce, l'auteur ajoute des hottes et des tonneaux, détails invraisemblables peut-être, mais qui accentuent pourtant la valeur des techniques américaines. Le passage sur la fabrication des écuelles d'écorce est précédé d'une considération sur la galanterie des hommes qui se chargent de la longue et difficile fabrication des écuelles de bois et laissent à leurs épouses un travail moins pénible.

La longue conclusion, qui apparaît sans transition apparente après le fragment sur les écuelles, traduit l'admiration de l'auteur envers les vertus familiales des Huronnes. Cette absence de transition témoigne que l'addition est un développement de l'éloge déjà présent dans *le Grand Voyage*. La comparaison avec les Françaises, à propos de l'amour du mari, disparaît et les Amérindiennes deviennent paisibles, patientes envers les enfants, retenues dans leurs émotions et modestes. Le chapitre se termine par une virulente sortie, encore de l'ordre du sermon, contre les chrétiens qui sont incapables de soutenir la comparaison avec les Amérindiens en ce qui a trait aux

vertus familiales. Leur religion leur sera enlevée pour être remise aux peuples barbares qui sont, eux, dignes du paradis. Et s'ils sont dignes du paradis, c'est que sans doute dans l'esprit de l'auteur, ils y sont déjà!

Comme on le voit dans l'*Histoire du Canada*, le chapitre traitant du travail féminin est beaucoup plus explicite sur les techniques de travail des femmes que ne l'était l'ouvrage de 1632 qui cherchait plutôt à dresser un inventaire des activités. Après un intervalle de douze années il serait surprenant que Sagard se soit souvenu de tant de détails qu'il ne mentionne pas dans *le Grand Voyage*. D'autant plus que sa position de subalterne ne lui demandait pas d'observer dans le but d'écrire. Nous pouvons donc soupçonner qu'une autre source d'information est utilisée.

3.4.11 Les quatre sermons

Dans les deux chapitres qui nous intéressent, quatre fragments textuels sont de l'ordre du sermon. Ce type de discours inconnu du *Grand Voyage* se caractérise par la présence de deux fonctions de la communication : les fonctions conatives et phatiques. La fonction conative dans le sermon comporte deux dimensions⁸⁸. Il s'agit de tenter de changer des comportements humains mais avec des arguments moraux. Puisque le sermon dans l'*Histoire du Canada* s'adresse à un destinataire particulier, il y a une prise de contact pour circonscrire ce nouvel auditoire. Cette prise de contact correspond à la fonction phatique du discours. Nous allons étudier les quatre fragments par rapport à ces trois composantes du sermon, c'est-à-dire les fonctions incitatives, moralisatrices et phatiques.

Le premier sermon (HC, p. 257 : 20-30) s'adresse à ceux qui blasphèment et jurent au jeu. Le destinataire du message est clairement identifié par ce « Ah mal-heureux! Qui as pris l'habitude

88. Ce vocabulaire est celui de Jakobson, dans sa célèbre analyse des fonctions du langage, « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963 (réimp. coll. « Point »), 1970, p. 209-248.

de iurer », qui stigmatise une description de ces « mauvais garçons ». À ces joueurs fautifs, le destinataire promet la damnation. Il y a donc une menace pour inciter le destinataire à changer son comportement. Cette menace cache un commandement. Puisque le destinataire s'adresse à un public précis et que le commandement est implicite, ce fragment met en valeur les fonctions phatiques et moralisatrices du sermon.

Le second sermon (HC, p. 269 : 15-26) apparaît à la toute fin du chapitre sur le travail des hommes. Il sert de conclusion au passage sur les compétitions de bravoure entre un Français et un Amérindien. Le prétexte de ce sermon est une hypothétique question posée au Français qui s'est mutilé. Le destinataire s'élève cette fois contre la vanité et rappelle au destinataire qu'il vaut mieux prendre comme modèle les actions des saints que celles des « Barbares ». Ce paragraphe met en valeur la fonction moralisatrice du sermon.

Le troisième sermon (HC, p. 270 : 1 - 270 : 2) est un long fragment de quatre paragraphes louant la vertu des femmes dévotes à la fin de l'introduction du chapitre sur les activités des femmes. Le cœur de ce fragment cherche à inciter par émulation le lecteur à imiter les femmes dans leurs qualités comme la dévotion, la charité et l'humilité. La toute fin du fragment nuance les louages en décrivant les vices des mauvaises femmes. Ces quatre paragraphes mettent en valeur l'émulation, ce qui correspond à la fonction incitatrice du sermon.

Le dernier sermon se retrouve à la toute fin de la portion textuelle étudiée (HC, p. 278 : 8-22). Le destinataire, devant les vertus des Amérindiennes, nous fait part de ses craintes de se voir enlever le Paradis. Cette vision apocalyptique met implicitement l'accent sur la peur pour faire fléchir le comportement du destinataire. C'est donc encore la fonction incitatrice du sermon qui est mise en valeur ici.

Ces quatre sermons seraient assez surprenants pour le lecteur du *Grand Voyage*. En dépit du fait que cet ouvrage soit l'œuvre d'un missionnaire il s'agit de toutes évidences d'un « récit de voyage » bien plus que d'une « relation missionnaire »⁸⁹ comme le seront pourtant les relations des jésuites à partir de cette même année 1632. Ces quatre sermons tranchent tout autant avec le projet littéraire de l'*Histoire du Canada*. Au XVII^e siècle, le but d'un livre d'histoire est déjà beaucoup plus de décrire les événements passés dans un lieu défini par des groupes humains que d'inciter le lecteur à changer ses comportements. Sagard se sert des trois fonctions du sermon pour mettre en garde le lecteur contre les vices de la société française. Lors de la réécriture, l'auteur s'emporte contre ses propres concitoyens qui sont incapables de supporter la comparaison avec les Amérindiens. C'est avec désespoir que le dernier sermon fait miroiter la défaite du christianisme devant les vertus des « Sauvages ».

3.4.12 Synthèse sur l'*Histoire du Canada*

Nous avons décrit en deux temps les procédés de rédaction utilisés par Gabriel Sagard. Le chapitre étudié de l'*Histoire du Canada* nous surprend par sa longueur, par ses *ajouts massifs* nombreux et disséminés tout au long de la réécriture ainsi que par la présence dans ces derniers de textes à fonctions essentiellement et explicitement édifiantes, les sermons. Les huit portions du chapitre du *Grand Voyage* sont devenues onze développements étalés sur deux chapitres distincts. Ces éléments introduits dans le texte visent à faire de l'ouvrage un traité plus exhaustif sur les Amérindiens que ne l'était *le Grand Voyage*. Le sujet de la description, le Huron, devient le « Sauvage américain ». Nous allons maintenant décrire les principes de la rédaction puis leur effet sur le « bon sauvage ».

89. Voir l'analyse de Guy Lafleche dans « Le narrateur des premières relations », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 48, nos 1-2 (janvier et avril 1978).

Les procédés, qui combinaient excision et extension avec une importante sélection des textes importés, se réduisent à l'extension par ajout de nombreux passages et comprennent très peu de réduction du principal hypotexte. La rédaction, qui se faisait à l'échelle de la phrase pour *le Grand Voyage*, s'opère maintenant au niveau de paragraphes entiers. Dans ces chapitres du moins, Sagard n'est pas revenu à ses sources pour la rédaction de l'*Histoire du Canada* mais une source nouvelle apparaît, la Relation de 1634. Nous sommes encore une fois devant un texte ayant deux sources : une source principale (*le Grand Voyage*) et une source secondaire (la Relation de 1634). Si en 1632, l'auteur avait fait preuve d'une grande organisation textuelle, en 1636, nous ne retrouvons pas cette organisation, ou du moins, n'est-elle plus si rigoureuse. Sagard suit pourtant de très près son texte initial en y faisant un seul déplacement. Mais la présence des activités féminines dans le chapitre des activités masculines témoigne de ce manque d'organisation.

Sagard ajoute souvent des commentaires de l'ordre du souvenir à la suite de la lecture du texte de 1632. Si pour *le Grand Voyage* nous comparions le procédé de réécriture à un travail d'écolier qui insère des fragments textuels dans une matrice de sa composition, dans l'*Histoire du Canada*, nous avons un auteur qui copie ses textes en y ajoutant ses propres commentaires et, en certaines occasions, se fait sûrement aider par des membres de sa communauté qui ont une expérience amérindienne autre que la sienne. Cela se déduit de l'écriture plus détaillée de la vie chez les Montagnais que chez les Hurons auprès de qui l'auteur a vécu.

Quelques éléments textuels traduisent une modification du projet entre l'hypotexte et sa réécriture : le sujet qui passe du Huron à l'Amérindien et la présence des admonestations de l'ordre du sermon. Le changement du sujet de l'*Histoire du Canada* traduit une modification du projet d'écriture favorisant les descriptions plus précises des activités autochtones qui ne sont pas habituellement puisées de sources écrites. Ce nouveau souci de Sagard pour les détails pourrait aussi nous amener à croire que l'auteur de l'*Histoire du Canada* était moins pressé par le temps que lors

de la rédaction du *Grand Voyage*, ou plutôt (ce qui n'est pas tout à fait la même chose) qu'il avait plus de temps à lui consacrer. Sans compter qu'il peut prendre du recul par rapport à un texte qui lui sert maintenant de brouillon. L'auteur de l'hypotexte suivait de très près des sources facilement identifiables et, dès qu'elles s'écartaient des sources, les descriptions perdaient de leur précision. Dans l'*Histoire du Canada* l'auteur conserve sa précision même pour les fragments auxquels aucune source n'a été identifiée, un peu comme s'il reprenait confiance en ses souvenirs ou avait plus le temps de s'y attarder, pour les reformuler, les préciser ou les corriger.

La présence du sermon, discours édifiant, moralisateur, incitatif et parfois même s'adressant à un public bien ciblé, est une caractéristique importante de la réécriture. Ces admonestations apparaissent lors de fragments où la société française contemporaine de Sagard ne peut supporter la comparaison avec la société amérindienne. Les vertus amérindiennes, déjà idéalisées dans l'hypotexte, obligent Sagard à mettre en garde les chrétiens contre les vices inhérents à leur culture. Il ne fait aucun doute que lors de ces sermons l'Amérindien est grandement avantage, mais jamais l'auteur ne se rend compte jusqu'à quel point il lui a d'abord fallu idéaliser le « Sauvage » pour en venir là.

Il faut toutefois préciser que, dans l'*Histoire du Canada*, l'« autre » n'est plus aussi universellement glorifié. Si, la plupart du temps, l'Amérindien, allié aux païens de l'Antiquité, est utile pour critiquer la société de l'auteur, et s'il est valorisé, il est parfois également dévalué. Même si la présence du sermon élève les vertus amérindiennes en abaissant la société française, l'Européen est plus présent dans l'*Histoire du Canada*, la comparaison est moins subtile, plus directe, de sorte que cette présence même contribue à diminuer la valeur intrinsèque de l'Amérindien du *Grand Voyage*.

3.5 Le bon sauvage : bon ou meilleur ?

L'« autre » peut apparaître comme vertueux s'il est comparé à sa propre communauté ou grâce à ses qualités intrinsèques. Dans les relations de voyage l'image du « bon sauvage », nous dit Todorov⁹⁰, est avant tout liée à une critique de la société de l'auteur. Il serait plus adéquat de nommer cette image de l'Amérindien le « meilleur sauvage », puisque c'est en référence avec un « nous » que l'« autre » est défini. Pour trouver véritablement un « bon sauvage », on doit pouvoir expliquer cette bonté dans l'absolu. Pour ce faire, l'auteur doit être conscient de l'aspect comparatif de ses qualifications de l'« autre », puis il faut au moins un embryon d'explication amenant à comprendre les raisons de la supériorité de l'« autre » sur le « nous ». Nous pouvons distinguer entre les voyageurs et les théoriciens, les tenants du « meilleur sauvage » et du « bon sauvage ». Voyons maintenant comment cette image du sauvage apparaît dans les chapitres que nous avons étudiés.

Dans *le Grand Voyage*, c'est d'une façon comparative que l'« autre » devient globalement vertueux. Il ne faut pas oublier que certains passages montrent l'Amérindien hautain avec son épouse, joueur inconditionnel et ne possédant point d'art. Ces petits défauts sont par contre compensés par l'accumulation des éloges directs et indirects. D'entrée de jeu, l'alliance des Amérindiens et des Anciens oppose favorablement quoiqu'implicitement l'« autre » au « nous ». La réécriture retranche certaines critiques de l'Amérindien présentes dans les hypotextes. Les vertus huronnes sont mises ainsi en relief là où l'opposition défavorise nettement les chrétiens, à savoir dans le jeu, le sens de l'organisation ou les qualités des femmes. Cette valorisation de l'Amérindien se fait sans insister sur la double opposition avec le « nous », à l'exception de l'amour que les femmes ont pour leur mari « plus que ne font pas celles de deçà » (GV, p. 132). Leurs performances techniques reçoivent également certaines louanges dans les passages sur la fabrication des canots et l'énumération des travaux des femmes. Ces louanges sont habituellement suivies d'une comparaison

90. T. Todorov, *op. cit.*, p. 362-363.

avec la société de l'auteur : canots plus rapides que la poste et couleurs telles « que les nostres ne semblent point en aprocher » (GV, p. 132). Sagard loue l'Amérindien aussi bien pour ses vertus que pour son industrie et cette valorisation de l'« autre » est une comparaison implicite pour les vertus morales et explicite pour les qualités techniques.

Dans l'*Histoire du Canada*, les louanges explicites sur l'ingéniosité technique des Amérindiens sont conservées. Mais s'y ajoutent des éléments expliquant les raisons de la supériorité morale du « sauvage » sur le Français. C'est encore dans l'introduction du chapitre que Sagard unit les païens anciens et modernes pour les opposer au « nous ». Par contre, cette fois, en plus de trouver une confrontation des mœurs amérindiennes et européennes avec une critique implicite, qui était présente dans *le Grand Voyage*, on voit que la critique envers les mœurs de sa propre société devient explicite. Et elle survient trois fois dans cette portion du texte : lorsque Sagard parle du brigandage en France et à Paris, dans le long fragment décrivant les activités des faux mendiants parisiens puis lorsqu'il ajoute que l'Amérindien a plus de repos « qu'on ne iouyst pas icy ». Par la vertu de ses mœurs, l'« autre » est confronté directement et avantageusement au « nous ». C'est également dans l'introduction que l'auteur explique le plus grand avantage des Amérindiens : le fait qu'ils n'aient pas de possessions matérielles. Même en y voyant aussi une allusion aux vertus des pauvres frères mineurs, il s'agit évidemment d'une louange des mœurs amérindiennes qui va au-delà de la valorisation comparative du *Grand Voyage*.

À la suite de l'introduction, la portion sur le jeu permet à l'auteur de transformer le vice – le jeu –, en une critique envers ses compatriotes par « bons sauvages » interposés. C'est lorsqu'il admoneste ses lecteurs français que la confrontation directe est la plus avantageuse pour l'Amérindien. Par contre, la présence de l'« autre » est accessoire dans les deux premiers sermons. Avec le premier, Sagard s'emporte contre les mauvais joueurs qui blasphèment et, dans le second, il critique la vanité. À chaque fois que l'auteur parle de sa propre société, l'effet de miroir particulier

au « bon sauvage » est inversé. Au lieu de se servir de l'« autre » pour critiquer sa propre société, l'auteur se sert du « nous » pour louer implicitement, par comparaison, l'Amérindien. C'est d'autant plus vrai lors des deux premiers sermons où la présence de l'Amérindien est rendue accessoire.

Finalement on pourrait dire que le chapitre étudié du *Grand Voyage* accordait deux types de louanges aux Amérindiens. D'un côté, leurs mœurs sont valorisées à l'aide d'une comparaison implicite avec le « nous » puis de l'autre leur ingéniosité est louée, en comparaison avec l'équivalent français. Pour ses vertus morales nous sommes devant le « meilleur Sauvage », cet « autre » qui est vertueux par comparaison au « nous ». *L'Histoire du Canada* amène les louanges à un autre niveau : celui de l'autocritique. Celle-ci se produit avec l'aide du sermon. L'« autre » est explicitement vertueux, tellement que l'auteur s'emporte contre ses compatriotes, complètement déclassés par la comparaison. Il oublie ainsi les excisions qu'il lui a fallu faire pour en arriver à ce « parfait sauvage ».

4. Conclusion

4.1 Histoire d'une recherche

Plusieurs aspects de notre recherche qui s'est déroulée sur quelques années ne trouvent pas écho dans le présent mémoire. Nous allons en exposer quelques résultats ici. Notre but initial était d'étudier la représentation de l'« autre » dans l'écriture du *Grand Voyage* et sa transformation dans l'*Histoire du Canada*. Mais rapidement il s'est avéré que chez Sagard, l'utilisation de textes sources et la réécriture pouvaient difficilement se limiter à la simple description du « sauvage », tandis que celle-ci ne pouvait pas non plus illustrer tous les aspects de la rédaction et de la réécriture. En revanche, le choix d'un thème, la figure de l'Amérindien, a été très efficace pour encadrer une analyse qui devait se réaliser dans les dimensions d'un travail de maîtrise. C'est pourquoi ce mémoire n'est qu'une étape pour une analyse exhaustive de la réécriture chez cet auteur. Au cours de ces travaux plusieurs hypothèses ont été élaborées mais n'ont pu être vérifiées faute de temps. Il aurait été spectaculaire de pouvoir conclure, par exemple, que l'auteur de l'hypotexte n'est pas le même que celui de sa réécriture, que Gabriel Sagard n'est pas l'auteur de l'*Histoire du Canada* mais il n'y a pas assez d'éléments textuels pour valider cette hypothèse. Il nous semble maintenant qu'on devrait pouvoir faire la preuve du contraire, puisque Sagard est bien placé pour réécrire *le Grand Voyage* comme le fait le rédacteur de l'*Histoire du Canada*, en donnant des précisions sur des détails (comme nommer Du Pont Gravé qu'il connaissait), ou en utilisant la relation de Lejeune sur les Montagnais qu'il ne connaît pas.

Nous aurions voulu également valider l'équation suivante que l'on trouve en germe chez Todorov : un récit de voyage a nécessairement une haute opinion de l'« autre », alors qu'une histoire composée à l'aide de données livresques tend à le noircir. Cette équation peut paraître théoriquement valable mais l'expérience des quelques textes étudiés ne nous permet pas de distinguer un auteur qui s'en tient à son expérience d'un autre qui se sert de sources documentaires. Sagard, qui rédige un récit autobiographique, puise allègrement dans des descriptions littéraires et Lescarbot, censé se

servir de données livresques dans la partie ethnographique de son ouvrage historique, nous fait part d'anecdotes qu'il a lui-même vécues. La dichotomie entre le pur aventurier qui écrit ses récits de voyage et l'intellectuel qui compile dans sa bibliothèque les écrits de ces aventuriers n'est pas une réalité du début du XVII^e siècle : c'est l'image de Montaigne au siècle précédent et celle de l'abbé Prévost au siècle suivant. La vérité c'est que les voyageurs du XVII^e siècle ont aussi leur bibliothèque!

Avant d'étudier les textes en détail, il a fallu procéder à une longue recherche bibliographique des analyses consacrées à l'auteur, sa vie et ses œuvres. Notre approche était alors historique plutôt que littéraire et nous avons commencé par lire les articles biographiques puis critiques sur Sagard avant d'en étudier vraiment l'œuvre de près. Les opinions ainsi forgées provenaient de sources indirectes et il a été très difficile par la suite de se défaire d'une longue série d'idées préconçues. Il faut se souvenir que l'on ne sait à peu près rien de la vie du frère Sagard et que ces connaissances sont trop souvent déduites de ses deux ouvrages.

Un élément important de cette présente recherche consistait à trouver quelle édition de Lescarbot a été utilisée par Sagard. Nous avons d'abord pensé qu'il s'agissait de l'édition de 1609, qui était justement l'édition disponible à la collection spéciale de la Bibliothèque des sciences sociales et des lettres de l'Université de Montréal. Or cette conclusion, déduite de l'étude d'un seul chapitre, le chapitre 11 du *Grand Voyage*, n'est pas assurée, mais elle a pourtant orienté nos recherches vers la première édition de Lescarbot. Une étude plus approfondie, lors de la rédaction du mémoire, avec cette fois plusieurs chapitres à l'appui, tend à prouver le contraire, c'est-à-dire l'emploi par Sagard d'une édition plus tardive de l'*Histoire de la Nouvelle-France*. Cette nuance est de taille. Si les chapitres à vocation ethnographique de Lescarbot ne changent pas beaucoup, la partie historique se complique au fur et à mesure que l'avocat français y inclut les *Voyages* de Champlain et les aventures d'autres commerçants. Connaître avec exactitude l'édition utilisée nous

permettrait de savoir si Sagard, dans certains passages, utilise réellement Champlain ou s'il ne le reprend pas à travers les citations qu'en fait Lescarbot.

4.2 La génétique : sources et palimpsestes

4.2.1 Les deux étapes d'une critique génétique

Notre recherche s'inscrit dans la perspective de la critique génétique sur les écrits de la Nouvelle-France. L'œuvre de Sagard se situe dans une tradition d'hypertextualité omniprésente dans cette portion de la littérature qui se rapporte au récit de voyage. Il ne faut en rien dénigrer l'œuvre de Sagard qui suit de très près ses sources pour les éléments descriptifs, puisqu'au XVII^e siècle, l'imitation, vecteur de la tradition, prime sur l'invention. Il y a encore beaucoup à dire sur cet aspect de l'écriture et de la réécriture chez Sagard.

La génétique textuelle n'est pas en soi une méthode de recherche en littérature mais un ensemble théorique complexe fait de stylistique, d'étude narrative et d'étude thématique. Notre recherche a été conduite sur deux échelles différentes. Ces deux niveaux de réécriture nous ont conduit à des conclusions concordantes. Notre macroanalyse s'est davantage intéressée aux éléments organisationnels de la rédaction alors que la microanalyse analysait la stylistique de chapitres particuliers dont nous avons retenu un exemple. Dans les deux cas, l'étude narrative a été utile. On ne sait pas beaucoup de choses sur la vie de Sagard, ce qui n'empêche pas d'y situer nos conclusions : en effet, le changement de projet d'écriture entre *le Grand Voyage* et *l'Histoire du Canada* nous porte à croire à une évolution ou une révolution du personnage en quelques années seulement, entre 1632 et 1636. C'est d'autant plus probant si l'on se rappelle que les biographes de Sagard ont mis au jour une controverse entre les cordeliers et les récollets qui se battent en justice pour obtenir la garde de Sagard.

4.2.2 La dislocation du chapitre type

Notre analyse macroscopique consistait à rechercher les caractéristiques textuelles et organisationnelles dans l'œuvre de Sagard. Nous y avons étudié dans un premier temps l'organisation des deux ouvrages en les comparant avec leurs hypotextes; nous avons par la suite analysé l'utilisation des noms propres de lieux et de personnes dans les chapitres à vocation ethnographique; puis nous avons élaboré les éléments d'un chapitre ethnographique type dans *le Grand Voyage* pour étudier sa transformation dans *l'Histoire du Canada*.

De l'organisation du *Grand Voyage* et de *l'Histoire du Canada* nous pouvons tirer les conclusions suivantes. Il n'y a pas dans la publication de 1632 d'éléments textuels témoignant de l'aspect polémique de l'ouvrage si ce n'est sa date de parution! De plus, cet ouvrage présente des traits d'une composition élaborée, ce qui invalide la thèse d'une rédaction rapide. Il est donc peu probable que *le Grand Voyage* ait été écrit en trois mois en réaction du fait que les jésuites aient évincé les récollets de leurs missions de Nouvelle-France. Il aurait plutôt été élaboré avant la déception des récollets. Il faut donc réviser l'idée d'une œuvre de propagande visant à défendre les intérêts récollets contre les jésuites dans les missions de Nouvelle-France. Dans les parties ethnographiques du moins, il n'y a absolument aucun élément textuel pouvant témoigner de cette polémique, voire de propagande contre les jésuites. En revanche, *l'Histoire du Canada* contient des traces de cette polémique dans sa construction et dans son organisation. L'œuvre de combat apparaît surtout aux livres premier et quatrième puis avec les lettres justifiant la présence des frères mineurs outre mer. Dans les chapitres à vocation ethnographique du livre second, il n'y a pas beaucoup de traces de polémique. Bien au contraire, Champlain comme les jésuites y sont non seulement nommés, mais ils apparaissent avantageusement comme des personnages d'importance. Sagard conserve assez peu de rancune envers eux. Les allusions polémiques qu'on peut y soupçonner ne sont jamais qu'indirectes

Dans l'analyse des structures du *Grand Voyage* nous avons trouvé beaucoup de traces d'organisation et de soin contrairement à ce qu'en dit l'auteur. La rédaction suit une logique narrative qui n'était pas présente dans ses sources. L'organisation en quatre volets (voyage aller et ethnographie puis histoire naturelle et voyage de retour), comme un retable, est une composition simple et efficace pour une relation de voyage. Tellement qu'elle nous apparaît naturelle. Il y a coexistence de la narration et de la description tant dans l'organisation des chapitres que dans leurs titres ainsi que par les anecdotes. Si les chapitres racontant le trajet entre Paris et la Huronie peuvent être caractérisés par des bribes de description dans un ensemble narratif, les chapitres à vocation ethnographique voient au contraire la description encadrée d'anecdotes narratives. Cette organisation en quatre volets paraît donc aller de soi, mais il faut souligner que l'auteur n'avait pas de tels exemples devant les yeux. *L'Histoire du Canada* a également été construite en quatre volets : le livre 1, en traitant des motifs qui mènent aux missions en Huronie, expose en fait l'expertise des récollets dans ce genre de voyage; les livres second et troisième développent la matière du *Grand Voyage*; et le livre quatrième raconte les aventures des récollets après le départ de Sagard de la Nouvelle-France. Dans ce cas, *le Grand Voyage* occupe la position centrale encadrée par les expériences des récollets avant et après le voyage.

Nous avons finalement décrit un chapitre ethnographique type du *Grand Voyage* (section 2.4). Rappelons que ce modèle contenait les éléments suivants : témoignage des Anciens, descriptions ethnographiques sous la forme d'un inventaire et anecdotes narratives. Ce chapitre débute par un exemple des Anciens pour attester qu'un trait ethnographique présent chez les Hurons a déjà été observé et décrit par un auteur de l'Antiquité. Mais cet auteur n'étant habituellement pas nommé, il s'agit plus d'un témoignage que d'une citation. Par la suite viennent les descriptions sous la forme d'un inventaire des éléments ethnologiques en question. Enfin, à la fin du chapitre, on trouve théoriquement une petite anecdote qui montre comment les missionnaires ont été confrontés avec cet aspect des mœurs huronnes.

Dans l'*Histoire du Canada*, ces éléments sont également présents mais pas nécessairement dans un seul chapitre. Plusieurs chapitres vont se dédoubler. Les introductions des chapitres sont amplifiées démesurément pour faire témoigner à leur pleine mesure les Anciens. À la description ethnographique de la Huronie s'ajoutent les présentations d'autres populations autochtones de la vallée du Saint-Laurent et de l'Acadie qui sont souvent plus précises que ce à quoi nous avait habitué Sagard dans son hypotexte. Enfin l'anecdote narrative est précisée, certains personnages y sont nommés. Le lecteur de l'*Histoire du Canada* apprend que plusieurs anecdotes de l'hypotexte, qui se passaient par défaut en Huronie, se déroulent en fait dans d'autres régions de la Nouvelle-France. Et il y a même des narrations qui se font sur tout un chapitre⁹¹.

Donc le chapitre ethnographique type du *Grand Voyage* est éclaté et n'a plus la même régularité dans l'*Histoire du Canada* où des chapitres à vocation descriptive côtoient des chapitres narratifs. Les anecdotes sont la plupart du temps bien développées sur de longues narrations. Les introductions y sont longues et l'auteur multiplie les exemples tirés de l'Antiquité. Non seulement, il y a une volonté de nommer les personnages historiques mais en plus de les situer géographiquement. Le fait qu'ils ne sont toujours pas cités situe au même niveau un auteur et un personnage historique : tous deux sont invités à témoigner de l'humanité de l'« autre » qu'il soit Ancien ou Amérindien. Mais par leur nombre la présence des Anciens tend à estomper celle des Amérindiens.

La présence du sermon, discours à la fois édifiant, moralisateur et incitatif, est une caractéristique importante de la réécriture. Il surgit habituellement comme l'effet d'une lecture du *Grand Voyage* à la suite d'une comparaison à laquelle le « nous » ne peut supporter son vis-à-vis « sauvage ». L'auteur s'emporte donc contre sa propre société sans se rendre compte que pour en

91. Le chapitre 29 du livre 2 de HC raconte le voyage du frère Gervais sur le fleuve-Saint Laurent et les chapitres 34 à 37 racontent les aventures d'Amérindiens qui seront baptisés.

arriver à un personnage aussi vertueux, il a dû à de nombreuses reprises retrancher ses défauts. Nous sommes donc devant un texte où la vérité, manifestement, plie sous l'objectif du projet d'écriture. C'est à ce titre que l'on peut parler d'œuvre de combat. Or ce combat n'est pas simplement celui engagé contre les jésuites pour que les récollets reviennent dans leurs missions de la Nouvelle-France, mais une tentative militante pour améliorer le lecteur. L'Amérindien n'est plus simplement implicitement bon il l'est très explicitement et devient même un modèle à suivre. Si l'on prend globalement les quatre admonestations on obtient le message suivant : « ô toi lecteur que les péchés mènent à la damnation, tu pêches par orgueil et vanité; prends exemple sur la femme vertueuse et sur les Amérindiens qui sont plus dignes que toi du paradis ».

Voyons quelle est la place de l'« autre » et comment il est décrit dans les deux ouvrages. Le « sauvage par défaut » du *Grand Voyage* est le Huron bien que les descriptions « ethnologiques » et les anecdotes « autobiographiques » ne correspondent pas toujours à cette société de sylviculteurs telle qu'elle peut apparaître, par recoupement, à l'anthropologue moderne. Le fait de mettre côte à côte l'Amérindien et l'Ancien est une façon d'élever l'« autre ». La technique n'est pourtant pas une nouveauté puisqu'elle est abondamment utilisée par Lescarbot. Le texte dénote aussi un certain respect pour les langues autochtones. Dans *le Grand Voyage*, l'appellation des lieux amérindiens est privilégiée. Si dans l'*Histoire du Canada*, les noms des villages hurons paraissent francisés, ils sont davantage « récollettisés » pour témoigner de la présence du frère Gabriel, du père Joseph et du père Nicolas dans la région de la Huronie.

Le rédacteur du *Grand Voyage* confond volontairement les populations sédentaires et les populations nomades pour créer un « autre » idéalisé. À la lecture de l'ouvrage de 1632, le lecteur moderne pardonne volontiers à Sagard ses pertes de mémoire et ses imprécisions pour un voyage fait huit années plus tôt. Ce n'est qu'à la lumière de l'*Histoire du Canada* qui, après encore quatre années, ajoute des précisions aux descriptions de l'hypotexte que la mauvaise volonté de

l'auteur apparaît. C'est volontairement que Sagard attribuit aux Hurons des mœurs et des coutumes qu'il savait appartenir à des sociétés nomades du golfe du Saint-Laurent. Ces erreurs et imprécisions, qui ne sont pas des maladresses, surprennent chez un auteur qui prétend raconter « naïvement » son voyage chez les Hurons. Malgré tout, de façon comparative, l'auteur du *Grand Voyage* nous décrit un sauvage vertueux même s'il est largement imaginaire.

Perdu dans la multitude d'informations et de personnages, l'« autre » semble moins imposant dans la réécriture. Par contre, l'apparition du sermon témoigne du fait qu'il a été hautement idéalisé. Tellement que le pauvre Français contemporain de Sagard ne peut plus soutenir la comparaison. Le « Sauvage » de l'*Histoire du Canada* n'est plus simplement comparativement bon, il est presque parfait et il devient, avec les Anciens, un modèle. Nous sommes loin du récit de voyage de l'hypotexte et encore plus loin du manuel d'histoire.

4.3 Application de nos conclusions à d'autres chapitres

Notre analyse microscopique ne portait que sur un seul chapitre du *Grand Voyage* qui se dédoublait pourtant lors de la réécriture; il serait intéressant maintenant d'appliquer nos conclusions à quelques autres chapitres à vocation ethnographique qui n'ont pourtant pas été étudiés systématiquement. Les chapitres en question traitent des mariages⁹² et de la grande fête des morts⁹³. Le chapitre ethnographique type du *Grand Voyage* s'ouvrait avec un témoignage des Anciens suivi d'un inventaire ethnographique pour se terminer par une anecdote narrative. Dans l'*Histoire du Canada* le témoignage des Anciens est augmenté, l'inventaire ethnographique dépasse les frontières de la Huronie et les anecdotes se multiplient et se précisent. L'utilisation des hypotextes du *Grand*

92. Il s'agit pour GV du chapitre 9 (p. 159-168) de la première partie intitulée « De leur mariage et concubinage » qui devient le chapitre 17 du second livre dans HC (p. 314-323) intitulé « De leur mariage et concubinage et de la différence qu'ils y apportent ».

93. Il s'agit du chapitre 22 de la première partie de GV, « De la grand'feste des morts » qui deviendra le chapitre 46 du second livre de HC intitulé « De la grand'feste des morts, et comme tous les os des deffuncts sont mis ensemble dans une grande fosse avec leurs plus beaux emmeublemens, et des richesses que les parens et amis donnent pour leur servir en l'autre vie ».

Voyage qui comprend deux sources, dont celle de Lescarbot suivie de plus près que Champlain, véhicule une image favorable de l'« autre ». L'*Histoire du Canada* utilisait également deux sources et se caractérise par la présence des sermons qui glorifient l'Amérindien. Voyons si ces caractéristiques se retrouvent dans d'autres chapitres.

Le chapitre sur le mariage du *Grand Voyage* débute par un témoignage des Anciens qui s'apparente à une citation : « Nous lisons que Cesar, Prince accompli et doué d'une honnêteté et pudeur admirable, louoit grandement les Allemans... »⁹⁴. Ce témoignage est suivi de l'inventaire ethnographique qui comprend plusieurs courtes narrations. Ces récits sont censés se passer chez les Hurons bien qu'un d'entre eux reproduise un passage de Lescarbot portant sur l'Acadie. Bien entendu, Sagard retranche consciencieusement les détails qui identifient les personnages et situent le lieu du récit. Lors de la réécriture, l'introduction s'allonge de pas moins de quatre autres témoignages des Anciens, l'ethnographie rajoute des éléments de la vie des Montagnais et Canadiens, et enfin des anecdotes sont ajoutées. Le chapitre ethnographique type est donc reproduit à la lettre.

Par contre, les procédés d'écriture et de réécriture varient quelque peu. Pour le *Grand Voyage*, les deux sources sont encore présentes et Lescarbot est toujours suivi de plus près que Champlain. Sagard n'enlève pas tous les jugements et impressions des auteurs de ses hypotextes, en particulier au sujet des vices des Amérindiens réputés déjà trop impudiques par Lescarbot. Ces quelques vices, la débauche précoce et le harcèlement des religieux par les Huronnes, sont toutefois compensés par plusieurs vertus : l'absence de baisers et de gestes impudiques. La réécriture dans l'*Histoire du Canada* ne suit pas le modèle proposé dans notre recherche. Sagard ne se sert que d'un seul hypotexte qu'il utilise avec beaucoup de sélections textuelles et on n'y trouve aucun sermon.

94. GV p. 159. Soulignons que cette « citation » est reprise de Lescarbot, HNF p. 746-747.

Par contre, les défauts amérindiens sont encore atténués par rapport à l'hypotexte, ce qui rejoint notre conclusion principale, celle du « parfait sauvage ».

La description de la *grand'feste* des mort dans l'œuvre de Sagard a ceci de particulier que, puisque cette cérémonie n'a lieu qu'à tous les dix ans, il est peu probable que beaucoup de voyageurs français aient pu en être témoins. Ce célèbre rituel huron qui consiste à déterrer les os de leurs ancêtres puis de les ensevelir à nouveau les mélangeant avec les restes des ancêtres de leur parents et amis avait comme fonction de proclamer à nouveaux les alliances. Il a aussi été décrit par Champlain et par Brébeuf. D'ailleurs Sagard reprend dans *le Grand Voyage* plusieurs phrases de la courte description de Champlain⁹⁵ en ajoutant, par contre, beaucoup de détails.

Comme on le voit, le modèle du chapitre ethnographique type est absent dans le cas de la *grand'feste* des morts, dans le texte de 1632 aussi bien que dans celui de 1636. On ne trouve ni témoignage des Anciens, ni anecdotes narratives dans cette partie de l'œuvre de Sagard. Il n'y a qu'une seule source, Champlain, qui n'est suivie que partiellement dans *le Grand Voyage*. La réécriture dans *l'Histoire du Canada* reprend presque entièrement l'hypotexte sans modification majeure. Comme il n'y a pas eu de nouveaux témoins de ce rituel depuis la rédaction de sa relation, Sagard n'a rien de neuf à ajouter. Il est intéressant de noter la présence d'un petit passage, présent dans les deux textes, qui loue la ferveur des Hurons pour les âmes de leurs parents. Les chrétiens sont loin de faire autant d'efforts pour sauver l'âme des leurs. Cette comparaison est de toute évidence à l'avantage de l'Amérindien.

Nous avons étudié l'utilisation des sources sur trois chapitre ethnographiques du *Grand Voyage* et de leur réécriture dans *l'Histoire du Canada*. Sur cet échantillon, la description de la

95. La cérémonie décrite par Champlain (*op. cit.*, 1619, p. 585-586) se passe en 1616.

grand'feste des morts n'est pas représentative d'un chapitre ethnographique. Le chapitre type ne s'y retrouve pas alors qu'il cadre parfaitement bien avec le chapitre sur les mariages amérindiens. Sur l'utilisation et la réutilisation des sources, il faut également admettre que notre travail ne permet pas encore de dégager des conclusions définitives, en partie à cause du choix de notre texte de base qui ne représente pas, lui non plus, un échantillon typique. En effet, on se rappellera que le chapitre 7 du *Grand Voyage* a été choisi précisément parce que la réécriture empruntait de longs fragments à un texte qui n'était pas présent dans l'hypotexte. Comme il y a dans l'ouvrage de 1632 pas moins de quatorze chapitres ethnographiques, sans compter leur réécriture dans l'*Histoire du Canada*, l'analyse est loin d'être terminée.

4.4 Chronologie du bon sauvage

Gabriel Sagard semble avoir une place importante dans la genèse et l'évolution du mythe du « bon sauvage ». Souvenons-nous que cette représentation de l'« autre », si importante du XVI^e au XVIII^e siècle, n'est pourtant pas la seule image de l'altérité véhiculée à cette époque. L'image du « bon sauvage » selon Todorov⁹⁶ ajoute la bienveillance du voyageur pour l'« autre » à une critique de sa propre société. Dans la littérature française, les principaux auteurs qui ont perpétué cette image sont Jean de Léry et Michel de Montaigne au XVI^e siècle jusqu'à Lahontan et Rousseau au XVIII^e siècle. Situons l'œuvre de Sagard dans cette tradition de la description de l'« autre ».

Dans *le Grand Voyage*, les principales caractéristiques de l'utilisation de l'Amérindien relèvent du « bon sauvage ». L'« autre » est comparativement valorisé, en même temps qu'il est associé aux Anciens. Cette association a pour principal effet d'humaniser le « sauvage ». Mais Sagard n'est pas le premier à utiliser ensemble ces deux procédés. Son principal modèle, Lescarbot, se sert abondamment de sources historiques et bibliques pour déclarer que le « sauvage » américain

96. Todorov, *op. cit.*, p. 362-376.

n'a pas encore subi les déformations historiques et civilisatrices. L'histoire éloigne l'Homme de l'Éden originel, les « sauvages » sont donc plus proches de Dieu. L'ouvrage de 1632 n'amène ainsi rien de neuf dans l'évolution du mythe. Les critiques modernes ont quelque peu négligés Lescarbot qui, avec les trois éditions successives de son ouvrage, a dû pourtant obtenir une réussite colossale.

L'Histoire du Canada nous révèle une nouvelle image du sauvage. Il n'est plus simplement meilleur, nous l'avons vu, c'est-à-dire comparativement bon; il est bon en valeur absolue. Tellement qu'il devient un exemple pour le lecteur. Sagard se sert ainsi de l'Amérindien pour convaincre les Français de changer leurs propres habitudes. Cet ouvrage écrit seulement quatre années après son hypotexte nous rapproche pourtant considérablement du début du XVIII^e siècle et de l'utilisation que fait Lahontan⁹⁷ de l'« autre ». Les qualités que le baron développe chez l'Amérindien sont déjà présentes dans *L'Histoire du Canada*. C'est à ce titre que Sagard a été retenu par les auteurs du siècle des Lumières.

Ce n'est pas un hasard que ce soit le Huron, parmi toutes les populations autochtones, qui ait été le plus souvent retenu comme le « bon sauvage ». Pensons au dialogue de Lahontan avec Adario ou à *l'Ingénu* de Voltaire. En réalité, dans la première moitié du XVII^e siècle, les Hurons étaient économiquement *bons*. Pour commercer avec la France, via la colonie naissante, les alliés hurons se trouvaient alors dans une position géographique idéale : assez près pour pouvoir s'y rendre, assez loin pour ne pas avoir d'ambitions d'exclusivité commerciale. Ces avantages économiques font étrangement écho à la perception ethnologique (c'est-à-dire morale) des chroniqueurs. Un siècle plus tard, les philosophes des Lumières réutiliseront les écrits des voyageurs en les adaptant à leur philosophie égalitariste.

97. Louis Armand de Lom d'Acre, baron de Lahontan, *Œuvres complètes*, édition critique par Réal Ouellet, Presses de l'Université de Montréal, (coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »), 1990. C'est surtout dans le troisième et dernier tome du recueil de l'auteur, qu'il faut voir décrite l'image avantageuse de

4.5 Nouvelles pistes

Mais avant d'entreprendre de mieux mesurer la place qu'occupe l'œuvre de Gabriel Sagard dans la chronologie de l'image du bon sauvage, il nous paraît essentiel de poursuivre l'analyse textuelle de son œuvre. On nous permettra donc de conclure en indiquant deux pistes concrètes à explorer. Il reste encore beaucoup à dire sur l'utilisation des sources et la réécriture chez Sagard. L'objet de notre étude se limitait à certains éléments ethnographiques, particulièrement la description du « bon sauvage ». Il faut maintenant envisager une étude systématique portant sur l'ensemble de l'œuvre dans cette perspective. Il faut revoir les analyses du *Grand Voyage* en reconsidérant la thèse d'une rédaction rapide. Avec une approche historique, la chronologie nous permet maintenant cette hypothèse, mais pas dans le cadre d'une recherche littéraire, car trop d'éléments textuels la contredisent.

Il faut trouver l'édition de Lescarbot qui a été utilisée lors de la rédaction du *Grand Voyage*. Cette recherche peut sembler simple mais elle n'aboutira probablement pas sans un procédé statistique car les éditions, dans les portions traitant d'ethnographie, se ressemblent beaucoup. Et Lescarbot, encore lui, qui associe les Amérindiens aux Anciens est un vecteur important dans la genèse du mythe du bon sauvage. Il a été beaucoup lu par ses contemporains et son influence sur l'œuvre de Sagard, on le voit désormais, a été considérable. C'est pour la mesurer et l'apprécier qu'il faut tenter de savoir de quelle édition il s'agit. Après tout, si l'*Histoire du Canada* est une réécriture du *Grand Voyage*, celui-ci est au moins une lecture de l'*Histoire de la Nouvelle-France*.

Le Grand Voyage			Histoire du Canada		
Sujet	Longueur	Proportion	Sujet	Longueur	Proportion
1 Introduction	16	5,41%	1 Introduction	122	14,42%
2 Le jeu	67	22,64%	2 Le jeu	86	10,17%
3 Les Beaux-arts	12	4,05%	3 Les Beaux-arts	10	1,18%
4 Les activités matérielles	21	7,09%	4 Les activités matérielles	39	4,61%
5 Les voyages	43	14,53%	5 Les voyages	32	3,78%
6 La chasse	35	11,82%	6 La chasse	31	3,66%
7 Les canots	26	8,78%	7 Le déplacement des nomades	127	15,01%
			8 Les canots	33	3,90%
			9 Le grand commerce	30	3,55%
8 Le travail des femmes	76	25,68%	10 Les exercices de bravoure	60	7,09%
			11 Le travail des femmes	276	32,62%
Total	296	100,00%		846	100,00%

Tableau 3.1 - Étendues (en nombre de lignes) et proportions des sujets des chapitres sur les activités des Amérindiens.

Ouvrages	Grand Voyage		Histoire du Canada	
<i>Voyages de Champlain</i>	41	13,85%	48	5,67%
<i>Histoire de la Nouvelle-France</i>	101	34,12%	93	10,99%
<i>Grand Voyage</i>			288	34,04%
<i>Relation de 1634</i>			31	3,66%
Total	296		846	

Tableau 3.2- Nombre de lignes et proportion des fragments de ces chapitres inspirés d'un autre ouvrage.

Histoire de la Nouvelle-France	Grand Voyage	Histoire du Canada
	Travaux	Travaux
Guerre (chap. 25)	Pêche (chap. 19)	Chasse
Chasse (chap. 21,22 et 23)	Chasse	Pêche (chap. 40)
Fabrication d'outil	Guerre (chap. 17)	Guerre (chap. 26 à 29)
Danse (chap. 15)	Traite	Traite
Jeu	Cabanes et canots	Cabanes et canots
	Outils	Outils
	Oisivetés	Oisivetés
	Jeu	Jeu
	Dormir	Dormir
	Chanter (chap. 10)	Chanter (chap. 16)
	Danser (chap. 10)	Danser (chap. 16)
	Fumer	Fumer
	Festin (chap. 9)	Festin (chap. 15)

Tableau 3.3- Liste des activités amérindiennes dans l'introduction de chacun des textes.

Gagriel Sagard, *le Grand Voyage du pays des Hurons*, Paris, Denis Moreav, 1632, livre 1, chapitre 7, p. 122-132.

[122] Exercice ordinaire des hommes & des femmes.

CHAPITRE VII.

Ce bon Legislatateur des Atheniens, Solon, fit vne Loy, dont Amasis, Roy d'Egypte, auoit esté jadis Auteur: Que chacun monstre tous les ans d'où il vit, par deuant le Magistrat, autrement à faute de ce faire qu'il soit puny de mort.

Gabriel Sagard, *Histoire du Canada*, Paris, Claude Sonniv, 1636, livre 2, chapitre 12 et 13, p. 252-278.

Des exercices ordinaires des Hurons, & des pauvres mendiants & vagabons, & comme les Canadiens cabanent & courent les bois.

CHAPITRE XII.

[*Du trauail.]

Ce bon Legislatateur des Atheniens Solon, fist vne Loy, d'ont Amasis Roy d'Egypte auoit esté iadis Auteur, laquelle obligeoit vn chacun de monstre tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magistrat, autrement à faute de ce faire il estoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faisant mention de l'ancienne diligence des Romains, escrit qu'ils s'employeroient tous avec telle ardeur aux labeurs & trauaux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome vn homme oisif, pour porter vne lettre à deux ou trois iournées.

C'estoit vne occupation sans exemple & qui tesmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans lesquelles on ne doit iamais souffrir ceux qui pouuans gagner leur vie par vn honneste trauail, ne font mestier que de volleries & brigandages, comme cela n'est que trop ordinaire par toute la France & particulièrement à Paris, [253] où souuent ils passent pour honnestes gens, mais le pis est que comme ils ne se contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicatesse, ils mettent souuent vostre vie en hazard, pour l'auoir avec la bource.

[*Loix des Chinois contres les faineants.]

Les Chinois desquels nous deurions imiter les Loix (quoy que Payens) ont aussi trouué l'inuention de bannir d'entr'eux les faineants & paresseux, par vne ordonnance inuiolablement obseruée, à tous les pauvres, sous tres-grieues peines, de mandier par les ruës, & à qui que ce soit de leur donner, n'y ayant que les seuls Religieux Chinois à qui il est permis de quester, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deça les FF. Mineurs.

Mais pour ce qu'il sembleroit que ce seroit tout à fait bannir la charité & l'humanité du

milieu d'eux, ils ont des Hospitaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir, & entretenir les vrays pauvres, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de trauailler & gagner leur vie, & non les autres qui peuuent faire quelque chose, lesquels sont contraincts de seruir pour leurs despens, ce qui est plus que raisonnable, car qu'elle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauvres, ceux qui ont de la santé assez pour n'estre point pauvres & viure honnestement accommodé.

[*Les Aueugles sont employez.]

C'est pour la mesme raison que les Aueugles n'y sont point exempts de trauailler, ny admis dans les Hospitaux, s'ils ne sont vieux & cassez, & ne leur est non plus permis de tracasser & [254] mandier par les rues, ny par les Temples, comme ils font à Paris, au grand destourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'estain, pour tourner les rouës, & faire plusieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons mesmes nos vieilles Huronnes, qui pour auoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela tousiours oyseuses; elles s'employent d'elle mesmes à esgrener le Maiz hors des épics, à filer, pleurer les morts, & à plusieurs autres petites occupations compatibles à leurs infirmités.

[*Estropiez employez]

On employe les manchots & estropiez en d'autres choses selon leurs incommoditez, & les culs de iattes à faire des espingles & esguilles, à coudre des habits & faire plusieurs autres petits exercices des mains. Mais pour les playez & vlceres, il est croyable qu'ils y sont moins frequens que par deça, puis que la mendicité leur est interdite, & que s'ils entrent dans les Hospitaux, leurs playes sont visitées & eux oeilladez de prés, pour euitier aux tromperies & artifices, desquels plusieurs gredins & caymans vzent, pour entretenir leurs playes & tirer la quinte-essence des bources. Que si on y prenoit garde de prés, on feroit souuent icy des miracles sans miracles, en des personnes que l'oeil gueroit sans medicament, & m'estonne comme à Paris, & aux autres bonnes villes de la France, il n'y a des Chirurgiens gagez pour y donner ordre, puis que les abus y sont si frequens que personne n'en peut douter,

L'occupation de nos Sauvages est la pesche, la chasse, & la guerre; aller à la traicte, faire des Cabanes & Canots, où les outils propres à cela. Le reste du temps ils le passent en oysiueté, à joïer, dormir, chanter, dancier¹, petuner, ou aller en festins, & ne veulent s'entremettre d'aucun autre ourage qui soit du deuoir de la femme, sans grande nécessité.

[*Vn Sauvage perdit sa femme & ses enfans.]

L'exercice du jeu est tellement frequent & costumier entr'eux, qu'ils y employent beaucoup de temps, & par fois tant les hommes que les femmes, ioïent tout ce qu'elles ont², & perdent aussi gayement & [123] patiemment, quand la chance ne leur en dict point, que s'ils n'auoient rien perdu, & en ay veu s'en retourner en leur village tous nuds, & chantans, apres auoir tout laissé au nostre, & est arriué vne fois entre les autres, qu'un Canadien perdit & sa femme & ses enfans au jeu contre vn François, qui luy furent neantmoins rendus

du moins les vrais pauvres & malades seroient [255] secourus & les trompeurs chastiez ou banis.

Nos Sauvages ne sont point en peine de dresser des Hospitaux pour les malades, ny de deffendre la mandicité aux vagabonds, car chacun a soin de ces malades, & aucun n'est tellement vagabond qu'il doïue viure aux despens d'autrui. Ils ne sont point neantmoins si exacts observateurs, que d'employer le temps avec vn soin si particulier des anciens Romains, mais encores ont ils quelques occupations & exercices particuliers, ausquels ils s'adonnent & employent aucunement le temps. Les hommes vont à la chasse, à la pesche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes & canots ou les outils propres à cela; le reste du temps à la verité ils le passent en oysiueté, à ioïer, dormir, chanter, dancier, petuner, ou aller en festin, & ne veulent s'entremettre d'aucun ourage qui soit du deuoir de la femme sans grande nécessité¹, & par ainsi iouïssent de beaucoup de repos qu'on ne iouÿt pas icy.

Ce n'est pas neantmoins en cela que consiste leur bon-heur, principalement, mais c'est en ce qu'ils n'ont aucune passion pour les biens & richesses de la terre, qu'ils possèdent comme ne les possedans point, ainsi que dit l'Apostre³⁰. N'ont aucun procès, noises ou debats, pour les deffendre, & ne sçauent que c'est de condamnation, de luges, de tailles, subsidies, ny de prison, que pleust à Dieu qu'ils fussent conuertis, mais à mesme temps qu'ils seront faicts Chrestiens, ie crains bien fort qu'ils perdront leur simplicité & repos, non que la Loy de Dieu [256] porte ceste nécessité, mais la corruption glissée entre les Chrestiens se communique facilement entre les barbares conuertis, qui fuccent avec la doctrine des Saints, le mauuais esprit de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable & costumier, qu'ils y employent vne bonne partie du temps qui leur reste des autres occupations plus serieuses, ausquelles ils s'adonnent assez peu souuent, & que la nécessité ne les y contraigne. Ils sont fort beaux ioueurs & patiens, car encores que la chance ne leur en die point, ils ne s'en faschent pas, & perdent aussi gayement du moins exterieurement, que s'ils estoit en chance, dont i'en ay veu quelqu'vns s'en retourner en leur village tout nuds, chantans alaiement après auoir tout perdu au nostre, & est vne fois arriué qu'un

par apres volontairement.

[*Ieu des
Sauuages.]

Les hommes ne s'adonnent pas seulement au jeu de paille, nommé AESCARA, qui sont trois ou quatre cens de petits joncs blancs également coupez, de la grandeur d'un pied ou enuiron; mais aussi à plusieurs autres sortes de jeu; comme de prendre vne grande escuelle de bois, & dans icelle auoir cinq ou six noyaux ou petites boulettes vn peu plattes, de la grosseur du bout du petit doigt, & peintes de noir d'un costé, & blanche & jaune de l'autre: & estans tous assis à terre en rond, à leur accoustumée, prennent tour à tour, selon qu'il eschet, cette escuelle, avec les deux mains, qu'ils esleuent vn peu de terre, & à mesme temps l'y reposent, & frappent vn peu rudement, de sorte que ces boulettes sont contraintes de se remuer & sauter, & voyent comme au jeu [124] des dez, de quel costé elles se reposent, & si elles sont pour eux, pendant que celui qui tient l'escuelle la frappe, & regarde à son jeu, il dit continuellement & sans intermission, TET, TET, TET, TET; pensant que cela excite & fait bon jeu pour luy.

Mais le jeu des femmes & filles, auquel s'entretiennent aussi par-fois des hommes & garçons avec elles, est particulièrement avec cinq ou six noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un costé, lesquels elles prennent avec la main, comme on fait les

Canadien perdit (après toutes ses hardes) & sa femme & ses enfans contre le sieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit apres volontairement, & de fort bonne volonté, car il n'eust pas voulu se charger d'un tel attirail, qui luy eut apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il estoit en luy de les retenir sans que le Sauuage l'eut pû trouuer mauuais.

Les hommes ne s'adonnent pas seulement au ieu de ioncs nommé AESCARA, qui sont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également coupez de la grandeur d'un pied ou enuiron mais aussi à plusieurs autres sortes de ieu, comme de prendre vne grande escuelle de bois, & dans [257] icelle auoir cinq ou six noyaux ou petites boulettes vn peu plattes de la grosseur du bout du petit doigt & peintes de noir d'un costé & blanche ou iaune de l'autre, & estans tous assis à terre en rond, à leur accoustumée, prennent tour à tour selon qu'il eschet, ceste escuelle avec les deux mains qu'ils esleuent vn peu de terre, & à mesme temps l'y reposent & frappent vn peu rudement, de sorte que ces boulettes se remuans, ils voyent comme au ieu des dez de quel costé elles se reposent & si elles sont pour eux ou non, & pendant que celui qui tient l'escuelle la frappe & regarde à son ieu, il dit continuellement & sans intermission, Tet, Tet, Tet, Tet, pensant que cela excite & fait bon ieu pour luy; encor que cela ne sert que d'un amusement, plus tolerable que les choleres de nos ioüeurs de cartes & de dez, qui s'emporent à leurs premieres passions.

O bon Iesus, il n'y a pas iusqu'à vn tas de mauuais garçons, qui ne cessent de blasphemer au ieu, comme si offencer vn Dieu nous deuoit faire profiter ou plustost perir dans ses disgraces. Ah mal-heureux! qui as pris l'habitude de iurer, tout les vices doiuent estre abhorrez, mais celui du blaspheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puisse causer quelque delectation & non iamais le blaspheme, & par consequent moins excusable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation.
[*Ieu des
femmes.]

Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, auquel s'entretiennent aussi par fois des hommes [258] & garçons avec elles, est particulièrement avec cinq ou six noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un costé & iaunes de l'autre, lesquels elles prennent avec la main comme on

dez, puis les iettent vn peu en haut, & estans tombez sur vn cuir, ou peau estendue contre terre exprez, elles voyent ce qui fait pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles qu'elles ont, & non iamais aucune monnoye: car ils n'en ont nulle cognoissance ny vsage: ains mettent, donnent & eschangent vne chose pour vne autre, en tout le pays de nos Sauuages³.

Le ne puis obmettre aussi qu'ils pratiquent en quelques-vns de leurs villages, ce que nous appellons en France porter les momons: car ils deffient & inuitent les autres villes & villages de les venir voir, iouer avec eux, & gaigner leurs [125] vstencilles, s'il eschet, & cependant les festins ne manquent point⁴ : car pour la moindre occasion la chaudiere est tousiours preste, & particulièrement en hyuer, qui est le temps auquel principalement ils se festinent les vns les autres.

Ils ayment la peinture, & y reüssent assez industrieusement, pour des personnes qui n'y ont point d'art ny d'instrumens propres, & font neantmoins des representations d'hommes, d'animaux, d'oyseaux & autres grotesques: tant en relief de pierres, bois & autres semblables matieres, qu'en platte peinture sur leurs corps, qu'ils font non pour idolatrer; mais pour se contenter la veuë, embellir leurs Calumets & Petunoirs, & pour orner le deuant de leurs Cabanes.

Pendant l'hyuer, du filet que les femmes & filles ont filé, ils font les rets & fillets à pescher & prendre le poisson en esté, & mesme en hyuer sous la glace à la ligne, ou à la seine, par le moyen des trous qu'ils y font en plusieurs endroits.⁵

fait les dez, puis les iettent vn peu en haut, & estans tombez sur vne peau qui leur sert de tapis, elles voyent ce qui fait pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont iamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoissance ny vsage, de maniere que quand il est mesme question de traficque ou achapt de marchandise, ils ne font qu'eschanger vne chose pour vne autre³.

[*Portent les momons]

Le ne puis obmettre aussi qu'ils pratiquent en quelqu'vns de leurs villages, ce que nous appellons en France porter les momons: car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir iouer avec eux & gaigner leurs vstencilles s'ils peuuent, & cependant les festins ne manquent point,⁴ car pour la moindre occasion la chaudiere est sur le feu, particulièrement en Hyuer, qui est le temps auquel principalement ils festinent & se resiouissent ensemblement pour passer plus doucement la rigueur de la saison.

[*Ayment la peinture.]

Ils ayment la peinture, & y reüssent assez industrieusement pour des personnes qui n'y ont point d'art, ny d'instrumens propres & font des representations d'hommes, d'aminaux, d'oyseaux & autres grotesques, tant [259] en relief, de pierres, bois, & autres semblables matieres, qu'en platte peinture sur leur coprs, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour contenter leur veuë, embellir leurs callumets & orner le deuant de leurs cabanes.

[*Font des filets à pescher.]

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles ont disposé, les hommes en font des rets & seines pour pescher & prendre le poisson iusques sous la glace, par le moyen des trous qu'ils y font en plusieurs endroits⁵, dont

en voicy la methode.

Ils font à grands coups de hache vn trou assez grandelet dans la glace d'vn lac ou de la riuere; ils en font d'autres plus petits, d'espaces en espaces, & avec des perches ils passent vne fiscelle de trous en trous

par-dessous la glace: ceste fiscelle aussi longue que les rets qu'on veut tendre, se va arrester au dernier trou, par lequel on tire, & on estend dedans l'eau toute la rets qui luy est attaché. Quand on les veut visiter, on les retire par la plus grande ouuerture, pour en recueillir le poisson, puis il ne faut que retirer la fiscelle pour les retendre, les perches ne seruans qu'à passer la premiere fois la fiscelle³¹.
[*Font des flesches.]

Ils font aussi des flesches avec le cousteau, fort droictes & longues, & n'ayans point de cousteaux, ils se seruent de pierres trenchantes, & les empenent de plumes [126] de queuës & d'aisles d'Aigles, par ce qu'elles sont fermes & se portent bien en l'air; la poincte avec vne colle forte de poisson, ils y accommodent vne pierre aceree, ou vn os, ou des fers, que les François leur traictent⁶. Ils font aussi des masses de bois pour la guerre, & des pauois qui couurent presque tout le corps,⁷ & avec des boyaux ils font des cordes d'arcs & des raquettes, pour aller sur la neige, au bois & à la chasse.⁸

Ils font aussi des voyages par terre, aussi bien que par mer, & les riuieres.

& entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers ny Cabanes, & sans porter aucuns viures sinon du petun & vn fuzil, avec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressez de la soif, & qu'ils n'ayent point d'eau, ils ont l'industrie de succer les arbres, particulièrement les Fouteaux⁹, d'où distile vne douce & fort agreable liqueur, comme nous faisons aussi, au temps que les arbres estoient en seue.¹⁰ Mais lors qu'ils entreprennent des voyages en pays loingtain, ils ne les font point pour l'ordinaire

Ils font aussi des fleches avec le cousteau fort droictes & longues & n'ayans point de cousteaux, ils se seruoient anciennement des pierres trenchantes, & les empenent de plumes, de queuës & d'aisles d'Aigle, par ce qu'elles sont fermes & se portent bien en l'air. Ils accommodent la pointe avec de nos fers [260] qu'on leur traicte⁶ à Kebec, ou bien avec vne pierre aceree qu'ils collent dans le bout de la fleche fenduë avec vne colle de poisson tres-forte. Ils font les cordes de leurs arcs, avec des boyaux ou nerfs d'animaux, de mesme celles des raquettes⁸, qui leur seruent pour aller sur la neige au bois & à la chasse, puis des massues de bois pour la guerre, assez bien faictes, & des pauois de cedre, qui leur couurent presque tout le corps⁷, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly³².

Ils font aussi des voyages par les lacs & riuieres, qui sont frequentes dans le païs, iusques en des nations fort esloignées, où ils traictent & eschangent de leurs marchandises pour d'autres, qui leur font besoin & desquelles leur païs manque,

mais ils n'entreprennent pas ordinairement ces voyages de longs cours, inconsiderement & sans en auoir premierement eu

inconsiderément, & sans en auoir eu la [127] permission des Chefs, lesquels en vn conseil particulier ont accoustumé d'ordonner tous les ans, la quantité des hommes qui doivent partir de chaque ville ou village, pour ne les laisser desgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement, le pourroit faire à toute rigueur, mais il seroit blasmé, & estimé fol & imprudent.¹¹

J'ay veu plusieurs Sauuages des villages circonuoysins, venir à QUTEUNONASCARAN, demander congé à ONOROTANDI, frere du grand Capitaine AUOINDAON, pour auoir la permission d'aller au Saguenay: car il se disoit Maistre & Superieur des chemins & riuieres qui y conduisent, s'entend iusques hors le pays des Hurons. De mesme il falloit auoir la permission d'AUOINDAON pour aller à Kebec, & comme chacun entend d'estre maistre en son pays, aussi ne laissent-ils passer aucun d'une autre Nation Sauuage par leur pays, pour aller à la traicte, sans estre recogneus & gratifiez de quelque present: ce qui se fait sans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeschement, & faire du desplaisir.

Sur l'hyuer, lors que le poisson se retire [128] sentant le froid, les Sauuages errans, comme sont les Canadiens, Algoumequins & autres, quittent les riuies de la mer & des riuieres, & se cabanent dans les bois, là où ils sçauent qu'il y a de la proye.¹² Pour nos Hurons, Honquerons & peuples Sedentaires, ils ne quittent point leurs Cabanes, & ne transportent point leurs villes & villages, que (pour les raisons & causes que j'ay deduites cy-dessus au Chapitre sixiesme.)

Lors qu'ils ont faim ils consultent l'Oracle, & apres ils s'en vont l'arc en main, & le carquois sur le dos, la part que leur Oki leur a indiqué, ou ailleurs où ils pensent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les suyent, & nonobstant qu'ils ne jappent point; toutesfois ils sçauent fort bien descourir le giste de la beste qu'ils cherchent, laquelle estant

la permission des Chefs, lesquels en vn conseil particulier, ont accoustumé d'ordonner tous les ans, la quantité d'hommes qui doivent partir de chaque ville ou village, pour ne les laisser desgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement le pourroit faire à toute rigueur, mais il en seroit blasmé & estimé mal aduisé & inciuil¹¹.

J'ay veu plusieurs Sauuages des villages circonuoysins venir au bourg S. Ioseph, demander congé au Capitaine Onorotandi, frere du grand Capitaine Auoindaon, pour auoir la permission d'aller au Saguenay: car il se disoit Maistre superieur des chemins & riuieres qui y conduisent, [261] s'entend iusques hors le país des Huron. De mesme il falloit auoir la permission & congé d'Auoindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entend d'estre le maistre en son país, aussi ne laissent ils passer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traicte, sans estre recognus & gratifiez de quelque present: ce qui se fait sans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empeschement & faire du desplaisir, si on vouloit.

[*L'ordre qu'ils obseruent pour cabaner & courir les bois.]

Sur l'Hyuer que le poisson se retire sentant le froid, comme au mois de Iuillet & d'Aoust sentant le chaud, les Sauuages errans comme sont les Canadiens, Algomquins, Etéchemins & autre, quittent les riuies de la mer & des riuieres & se cabanent dans les bois, là où ils sçauent qu'il y a de la venaison¹². Pour nos Hurons, Honquerons & autres peuples sedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raisons que j'ay deduites cy-dessus, au chapitre precedent.

Lors que ces peuples errans ont faim, ils consultent l'Oracle, & après s'en vont l'arc en la main & le carquois sur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils pensent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens, qui les suyent, & nonobstant qu'ils n'abayent point, toutesfois ils sçauent fort bien descourir le giste de la beste qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la poursuient courageusement

trouee ils la poursuyuent courageusement.
& ne l'abandonnent iamais qu'ils ne
l'ayent terrassée¹³. & enfin l'ayant naurée à
mort ils la font tant harceler par leurs
chiens, qu'il faut qu'elle tombe. Lors ils
luy ouurent le ventre, baillent la curee¹⁴
aux chiens, festinent, & emportent le reste.
 Que si la beste, pressee de trop près,
 [129] rencontre vne riuere, la mer ou vn lac, elle
 s'eslance librement dedans: mais nos
 Sauvages agiles & dispos sont aussi tost
 apres avec leurs Canots, s'il s'y en trouue,
 & puis luy donnent le coup de la
 mort.¹⁵

& ne l'abandonnent iamais qu'ils
ne l'ayent terrassée¹³, & en fin l'ayant naurée à
mort, ils la font tant harceler par leurs chiens,
 [262] qu'il faut qu'elle tombe, lors ils luy ouurent le
ventre, baillent la curée aux chiens¹⁴, festinent &
emportent le reste. Que si la beste pressée de trop
 près rencontre vne riuere, la mer, ou vn lac,
 elle s'eslance librement dedans, & nos Sauvages
 après où ils luy donnent le coup de la mort
 s'ils ont des canots prest¹⁵, comme ils firent à
 Gaspey, vn iour auant mon arriuee.

Or pour ce que plusieurs pourroient penser
 qu'estans les Montagnais errants, ils vivent en
 bestes en leur hiuernement, ie vous ay icy mis
 l'ordre qu'ils y tiennent, qui est vne coustume
 louable, car voulans se departir & courir les
 montagnes & les bois, ils font vne reueuë de la
 quantité de femmes vefues, petits enfans & de
 personnes qui ne peuuent auoir leur vie par le
 moyen de la chasse, & les departent par les familles
 également, ostans des enfans où il y en a
 beaucoup, pour les mettre où il y en a moins, &
 ainsi des autres personnes inutiles. Et pour ce
 qui est des hommes & garçons capables de la
 chasse, s'il y a quelque famille qui en manque,
 on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder
 de moins accommodées. Il n'y a
 que les filles de mauuaise vie, à qui on a peine
 de trouuer place, pour autant qu'elles sont en
 opprobre parmy ceux de leur nation, comme
 les filles desbauchées icy.

Tout cest accommodement estant fait, si
 les neiges sont assez hautes, ils donnent ordre
 qu'en chaque famille il se fasse des traïnes de
 bois, d'environ vn pied de large, & huict
 ou dix de long, vn peu courbées par le bout de
 [263] deuant, sur lesquelles, ils chargent tous leurs
 paquets viures & emmeublement avec les petits
 enfans, qui ne peuuent marcher, si les meres
 n'ayment mieux les porter sur leur dos emmaillottés
 sur vne petite planchette, à la façon
 de nos Huronnes, & en ceste maniere
 courent les bois s'ils ne prennent les riuieres.

Estans arriuez au lieu où ils doiuent camper.
 Les ieunes femmes & filles ayans la hache
 en main vont par ces grandes forests, couper
 quinze ou vingt perches, plus ou moins, selon
 la grandeur de la cabane qu'ils ont à faire. Cependant
 les vieilles femmes & aucunesfois les

hommes, en ayans designé le plan, voident la neige avec leurs pelles, qu'ils font & portent expres pour ce suiect. La place se fait ronde ou en quarré à la volonté du maistre Architecte, profonde selon la hauteur des neiges de deux, trois, iusques à quatre pieds, de maniere, que la neige leur sert comme d'une muraille qui les environne de tous costez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire la porte que l'on tient fort basse.

Les perches estans apportées on les plante sur le haut de la neige, puis on iette sur ces perches qui s'approchent vn peu par en haut, quatre ou cinq rouleaux décorces cousues ensemble commençant par le bas, comme font les recoueurs des maisons, la neige que l'on a à dos, est après couuerte de petites branches de cedre ou de pin, dequoy [264] la maison est aussi pauée, haute ou basse selon qu'il eschet, car en aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres non. L'huis du logis n'est autre qu'une meschante peau d'Eslan attachée à deux perches,³³ qui seruent de porte, dont les iambages du palais, sont la neige mesme, soustenue de quelque bois.

Je ne sçay si l'on pourroit assez exagerer la peine & les incommoditez que l'on souffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremitez, vn extreme chaud tel que l'on est à demy rosty, ou vn extreme froid, tel que l'on est à demy glacé, & puis les chiens vous importunent sans cesse pour auoir place aupres de vous, mais la fumée selon les vents en est insupportable, comme la faim quand la chasse n'est pas bonne, vn autre puissant diuertissement d'esprit.³⁴

S'ils n'ont dessein que demeurer vne seule nuit en vn mesme lieu, ou deux, ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuention, particulierement lors qu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & si ce sont chasseurs, ils se contentent de coucher sur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font vn trou dans la neige, auquel ils font du feu & se couchent aupres, dormans là aussi gaillardement, que nous sçaurions faire icy sur vn bon licit.

Ils se cabanent ordinairement plusieurs mesnages

[Ils font aussi des voyages par terre, aussi bien que par mer, & les riuieres.

& entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers ny Cabanes, & sans porter aucuns viures sinon du petun & vn fuzil, avec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressez de la soif, & qu'ils n'ayent point d'eau, ils ont l'industrie de succer les arbres, particulièrement les Fouteaux, d'où distile vne douce & fort agreable liqueur, comme nous faisons aussi, au temps que les arbres estoient en seue⁹

[*De leurs Canots.]

Leurs Canots sont de 8. à 9. pas de long, & environ vn pas, ou pas & demy de large par le milieu, & vont en diminuant par les deux bouts, comme la nauette d'vn Tessier, & ceux là sont des plus grands qu'ils fassent; car ils en ont encores d'autres

ensemble, & ne se seruent que d'vn feu à deux, à la maniere de nos Hurons, mais il y a cela [265] de difference que nos cabanes Huronnes sont bonnes & solides, grandes & spacieuses, & pour ce ordinairement froides si on n'en bouchoit les aduenuës, là où les Montagnaites sont petites, basses, reserrées, & facilement eschauffées, si on y apporte tant soit peu de soin.

J'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais, & Canadiens font quelquesfois, tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont euës des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habituez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles et dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & vn fuzil, avec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressez de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire vne fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en seue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous soulions faire pour semblable necessité, & les affadissemens & debilité du coeur⁹.

Les escorces de bouleau avec quoy ils cabanent sont enuiron de 8. à 9. pieds de longueur, & enuiron trois pied de largeur qu'ils portent roulées comme vne peau de [266] parchemin, ayant aux deux bouts à chacun vne baguette platte cousuë qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

[*Des canots]

Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lors qu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chaloupes Françaises, avec lesquelles ils vont librement sur les riuages de la mer, comme ils font encores avec leurs petits canots, mais avec moins d'assurance, ceux de nos Hurons sont de huit & neuf pas de long, & environ vn pas, ou vn pas & demy de large par le milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'vn Tessier, & ceux là sont des plus grands qu'ils fassent, car ils en ont encores d'autres

plus petits, desquels ils se seruent selon l'occasion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire. **Ils sont fort suiets à tourner, si on ne les sçait bien gouverner, comme estans faits d'escorce de Bouleau, renforcés par le dedans de petits cercles de Cedre blanc, bien proprement arrangez, & sont si legers qu'vn homme en porte aysement vn sur sa teste. ou sur son espaule. chacun peut porter la pesanteur d'vne pippe.**¹⁶ & plus ou moins, selon qu'il est grand. On fait aussi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on est pressé, 25. ou 30. lieuës dans lesdicts Canots, pourueu qu'il n'y ait point de saut à passer, & qu'on aille au gré du vent & de l'eau: car ils vont d'vne vitesse & legereté [130] si grande, que ie m'en estonnois, & ne pense pas que la poste peust aller plus viste, quand ils sont conduits par de bons Nageurs.

plus petits desquels ils se seruent selon l'occasion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils sont fort suiets à tourner si on ne les fçait bien gouverner, car ils ne sont faits que d'escorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & sont si legeres qu'vn homme seul en porte aysement vn sur sa teste, ou sur son espaule, comme ils font ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la pesanteur d'vne pippe¹⁶ plus ou moins, selon qu'il est grand ou petit, & si l'on fait aussi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on est pressé 25 ou 30 lieuës dedans pourueu qu'il ny ait point de saut à passer, qu'on aille au gré du vent & de l'eau, [267] car ils vont d'vne vitesse & legereté si grande que ie m'en estonnois, & ne pense pas que la poste pût guere aller plus viste, quand ils sont conduits par de bons nageurs. [*Des vignols]

Ils vont à la traicte en de certaines Nations, d'où ils rapportent de grosses coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les polissent sur vn gris ou autre pierre dure, fort industrieusement les vnes en quarré gros comme vne noix, & les autres vn peu en rondeur gros comme vn pois chiche & plus, qu'ils percent avec ie ne sçay quel instrument avec grand peine & travail pour la dreté de ces os desquels ils font des chaines & brasselets. Les Capitaines & quelques particuliers en sçauent si bien accommoder leur petunoirs, que vous diriez que ce soit l'oeuvre d'vn excellent graueur, tant ces petits grains de pourceleine y sont gentiment enchassez.

On auoit tasché de leur faire passer de l'yuoire pour de la pourceleine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la pourceleine est tout autrement dure, blanche & luisante que l'yuoire, & par ainsi aysée à discerner. Les Brasiliens, Floridiens & autres peuples & nations Américaines en vsoient anciennement, auant la venue des Espagnols, & dequoy ils faisoient autant d'estat pour se parer que nous faisons icy des perles fines, mais à present ils portent leur pensée bien plus haut à mesure qu'ils descouurent de plus grandes richesses, & qu'ils ont changé de maniere de [268] viure, & embrassé nostre Religion.

Quand nos Hurons ont leur petunoir ou calumets de terre rompus, ils prennent vne pierre trenchante, & d'icelle se font tant de taillades sur le bras qu'ils en tirent du sang suffisamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu; puis les presentent vn peu au feu, & apres les reioignent & laissent seicher à loisir. C'est vn secret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce sang, sont apres plus fortes que les autres qui n'ont point receu de fraction. Il me semble qu'on en dit de mesme d'vne iambe rompuë bien remise.

L'admirois egallement ce secret avec leur patience, car vous eussiez dit qu'ils decouppoient la chair d'vn autre, ou qu'ils fussent sans sentiment, car ils ne faisoient pas vne petite mine, mais c'estoit encor bien d'auantage de les voir eux-mesmes consommer vn morceau de tondre ou de moelle de sureau allumé sur leur bras nus comme si rien ne les eut touché, & apres nous monstroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur restoient pour tousiours sur les bras. Ce sont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour estre estimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience, & se mocquent de quelque douleur que ce soit pourueu qu'elle ne les oblige au lict.

[*Experience
d'vn François
& d'vn Sauuage.]

Pendant que ie demourois aux Hurons, l'on me fit recit d'vn François, aussi peu sage [269] qu'il vouloit estre estimé patient, lequel estant deffié par vn Sauuage à qui pourroit mieux endurer le feu, se firent attacher leur deux bras nus par les coudes & par les poignets avec des ligatures, puis mirent vn gros charbon de feu allumé entre deux, & le soufflerent tant (chacun de son costé) qu'ils le consommerent, car qui eut retiré son bras ou secoüé le feu, eut esté estimé moins courageux, tant y a que tous deux en sortirent à leur honneur, mais au despens de leur propre chair qui commençoit à se griller.

T'eusse volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu souffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour sa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de

credit chez luy, aussi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces actions là, si elles ne sont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous lisons qu'ont faits autrefois de nos Saints Freres, fols selon le monde, & sages selon Dieu.

[270] Des femmes, & en quoy s'occupent ordinairement les Huronnes.

CHAPITRE XIII.

[*Vertus des femmes.]

[*Pieté de la Reyne.]

C'Est vn tres-excellent honneur à la femme d'estre appellée le Sexe deuot dans les Saintes lettres; mais la plus rauissante loüange que luy puisse attribuer le Sage, est de l'appeller le support des pauvres, la consolation des affligez, & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauvre gemit, dit Salomon: nous voulant donner à entendre, que les pauvres n'ont que faire où n'y a point de femmes, & de fait nous les voyons plus secourables que les hommes, ont plus de compassion, sont plus charitables, & frequentent d'auantage des Sacremens, les Hospitaux, & les prisons, personne n'en peut douter, puis que leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des saintes femmes, en sont des tesmoignages plus que suffisans. Je ne parle pas seulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, n'y la puanteur des Hospitaux, mais des Dames les plus releuées de condition iusques à la Reyne³⁵ mesme la plus excellente & vertueuse Princesse de la terre, laquelle abaissant la hautesse de sa dignité [271] Royale, fait quelquefois l'office des plus vertueux & deuots Religieux, enuers les pauvres agonisans, aux Hospitaux, & en lieux où elle se rencontre, les encourage à la mort, les exhorte à la patience, & au resouenir des douleurs qu'vn Dieu a souffert pour nous en Croix. C'est cette tres-admirable Princesse qui d'vn profond ressentiment de son ame, nous dit vn iour dans son petit cabinet; O mon Dieu, falloit il que les Religionnaires³⁶ passassent la mer pour ayder à

perdre les ames des Canadiens, que ces bons Religieux taschent de conuertir à Dieu, par leurs prieres & bons exemples.

Il est vray qu'il ne se voit rien de comparable à vne femme vraiment deuote & spirituelle, elle entreprend tout pour l'amour de son espoux Iesus Christ, elle souffre tout pour le mesme amour, puis vous la voyez tantost faire l'office de Marte, puis celui de Magdelene. Elle sçait mesnager ses heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car soit qu'elle vaque à l'Eglise, à son mesnage, en compagnie, ou rendre ses visites, comme son intention est sainte, tous ses pas & ses actions sont contées deuant Dieu; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont bonne volonté, puis que la nature vitiée des son origine peut mesme par frequens actes, changer nos mauuaises inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philosophes nous ont fait voir en l'honesteté de leur vie, & en la patience [272] aux iniures & au mespris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleust à Dieu que le nombre des bonnes femmes fust le plus grand nombre, les pauvres ne seroient plus pauvres, & les affligez desolez, car chacun trouueroit support en sa pauureté, & consolation dans ses detresses, le Ciel nous seroit ouuert, & verrions à la fin vn Dieu, qui fait plus d'estat de l'humilité d'une pauvre femmelette, que de la science d'un Docteur indeuot.

Je ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au dessus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaises, mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaison des bonnes à mon aduis
[*Exercices des femmes Huronnes]

[*Exercice des femmes.]

De mesme que les hommes ont leur exercice Particulier, & sçauent ce qui est du Deuoir de l'homme, les femmes & filles aussi se maintiennent dans leur condition,

& font paisiblement leurs petits ouurages, & les oeuvres seruiles:

Nos Huronnes bien que Payennes sont à la verité vn peu trop desbauchées, mais au reste elles ont les mesmes aduantages de celles d'icy; Elles font paisiblement leurs petites ouurages, & s'occupent à ce qui est de leur

elles travaillent
 ordinairement *plus que les hommes,*
encore qu'elles n'y soient point forcees ny
*contraintes.*¹⁷ **Elles ont le soin de la cuisine**
& du mesnage, de semer & cueillir les
bleds, faire les farines, accommoder le
chanvre & les escorces, & de faire la prouision
de bois necessaire¹⁸. Et pour ce qu'il
 leur reste encore beaucoup de temps à
 perdre, elles l'employent à iouer, aller
 aux dances & festins, à deuiser & passer le
 temps, & faire tout ainsi comme il leur
 plaist du temps qu'elles ont de bon, qui
 n'est pas petit, puis que tout leur mesnage
 consiste à peu,

veu mesmes *qu'elles ne sont*
admises en plusieurs de leurs festins, ny en
*aucun de leurs conseils.*¹⁹ ny à faire leurs
Cabanes & Canots, entre nos Hurons.

charge & office, sans que iamais on y entende
 aucune noise ou debat, quelque suiet qui
 leur en puisse arriuer.

Elles travaillent ordinairement plus que
les hommes, encores qu'elles ny soient point
*forcees ny contraintes.*¹⁷ **Elles ont le soin de la**
cuisine & du mesnage, de semer & cultiuer
les bleds, faire les farines, accommoder le
chanvre, & les escorces, & de faire la prouision
de bois necessaire¹⁸. Et pour ce qu'il reste
 [273] encor beaucoup de temps à perdre, elles
 l'employent à iouer, aller aux dances, & festins,
 à deuiser & se recreer. & faire tout ainsi
 comme il leur plaist du temps qu'elles ont
 de reste, qui n'est pas petit, puis que tout leur
 mesnage ne consiste qu'à mettre le pot au

feu; & à quelque, petit fatras, n'estans obligées
 à tout ce qui est du trauil exterior,
 comme estoient iadis les femmes d'Egypte,
 lesquelles exerçoient la marchandise, tenoient
 tauerne, & faisoient tout ce qui est de
 l'office des hommes, au lieu que leurs marys
 viuoient en faineants & dormoient en paresseux.

Elles n'assistoient non plus en aucun de
leurs conseils, ne sont admises en plusieurs
*de leurs festins.*¹⁹ & n'ont la peine de faire les
cabanes & canots, n'y plusieurs autres choses
 qui sont du debuoir de l'homme, ou les
 Canadiennes & Montagnaites au contraire,
 ont vne particuliere obligation de coudre les
 canots avec de l'escorce apres que les hommes
 en ont fait le corps, tistres les raquettes
 apres qu'ils en ont fait le bois, ce sont elles
 qui vont querir les animaux, apres que les
 chasseurs les ont tuez, les escorchent & passent
 les peaux, bref ce sont elles qui vont
 querir le bois qu'ils bruslent, font la cuisine,
 & ont le soint de tout le mesnage. Ce sont
 elles aussi qui mettent la chaudiere à bas, distribuent
 les portions & seruent le mary le
 premier, puis elles & ses enfans selon leur
 aage.

[274] J'ay appris cette autre petite particularité
 des Montagnais, que les ieunes filles à
 marier, & les femmes, qui n'ont point encore
 eu d'enfans n'ont rien en maniemment,
 & ne mangent point dans les plats de leurs
 marys, c'est à dire qu'on leur fait leur part
 comme aux enfans. S'il arriue qu'ils s'y rencontre
 quelque François du commun, il est seruy

[*Sauuagesses
filent,
& font des
nattes de
ionc.]

Elles ont l'inuention de **filer le chanvre**
[131] sur leur cuisse. n'ayans pas l'vsage de la
quenouille & et du fuseau, & **de ce filet les**
hommes en lassent leurs rets & filets,²⁰ comme
l'ay dit.

Elles pillent aussi le bled pour
la cuisine, & en font rostir dans les cendres
chaudes, puis en tirent la farine pour
leurs marys, qui vont l'esté trafiquer en
d'autres Nations esloignees.²¹

le dernier. Si des Religieux les seconds
apres le mary, où aux Hurons i'estois
seruy le premier en la cabane de mon
Sauuage.

Mais les Montagnaises à ce que l'ay pû apprendre
sont vn peu friandes, car s'il y a vn
bon morceau c'est ordinairement pour elles,
particulierement le py des ieunes eslans femelles,
desquels elles ne font point de part à
leurs marys, & leur sont comme maistresses
en plusieurs choses.

Ie ne fçay si elles fçauent filer, mais nos
Huronnes ont trouué **l'inuention de filer**
le chanure sur leur cuisse. n'ayant pas l'vsage
de la quenouille ny du fuseau, & **de**
ce filet les hommes en font leurs rets, &
seines pour la pesche²⁰, mais en telle quantité
qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais,
& en plusieurs Nations estrangeres
pour d'autres marchandises. Lors que ie
vis pour la premiere fois de ces hommes
assis en guenon contre terre, lasser les rets,
le bout attaché à l'vn des bois de leur cabane,
ie leur demanday si c'estoit là de l'ouurage
des hommes (car ie ny voyois point
[275] trauailler les femmes) ils me dirent que ouy,
sinon que les femmes leur en accommodoient
le filet. **Elles pillent aussi le maiz**
pour la cuisine, & en font de rostis, duquel
elles tirent la fine fleur pour leurs marys,
qui vont l'Esté trafiquer en des Nations esloignées.²¹

Le mortier dans quoy elles pillent le
bled, est fait d'vn gros tronc d'arbre d'herable
ou d'autre bois dur, couppé de mesute,
haut de deux pieds, qu'elles creussent petit
à petit avec des charbons, ou du tondre ardent,
qu'elles entretiennent dessus, & le renouellent
tant qu'il soit assez large & profond,
puis ont des bastons longs de six à
sept pieds, & gros comme le bras, qui leur
seruent de pillons plus facilles que s'ils estoient
plus courts, ainsi que l'ay experimenté,
car c'estoit assez souuent qu'il nous falloit
batre nous mesme nostre bled d'Inde
pour viure, & pour traiter nos François
qui nous venoient voir, aux festes pour la
sainte Messe, & peu souuent pour se confesser,
sinon quelqu'vns.

Elles ont l'industrie de faire de fort bons
pots de terre, qu'elles cuisent dans leur foyer
fort proprement, & sont si forts qu'ils ne se
cassent point au feu sans eau comme les nostres,

Elles font de la poterie, particulièrement des pots tous ronds, sans ances & sans pieds, dans quoy elles font cuire leurs viandes, chair ou poisson.

Quand l'huyver vient, elles font des nattes de joncs, dont elles garnissent les portes de leurs Cabanes, & en font d'autres pour s'asseoir dessus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux Releuez mesmes, baillent des couleurs aux joncs, & font des compartimens d'ourages avec telle mesure qu'il n'y a que redire.²²

Elles couroyent & addoucissent les peaux des Castors & d'Eslans, & autres, aussi bien que nous scaurions faire icy, dequoy elles font leurs manteaux ou couuertes, & y peignent des passemens & bigarures, qui ont fort bonne grace.²³

Elles font semblablement des paniers de jonc, & d'autres avec des escorces de [132] Bouleaux pour mettre des fezoles, du bled & des pois, qu'ils appellent Acointa, de la chair, du poisson, & autres petites prouisions²⁴ : elles font aussi comme vne espece de gibesiere de cuir, ou sac à petun, sur

mais ils ne peuuent aussi souffrir longtemps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendrissent & ne se cassent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup. Les Sauuagesses les font [276] prenans de la terre propre, laquelle elles nettoient & petrissent tres bien entre leurs mains, & y meslent, ie ne fçay par quelle science, vn peu de graiz pillé parmy, puis la masse estant reduite comme vne boulle, elles y font vn trou au milieu avec le poing, qu'elles agrandissent tousiours en frappant par dehors avec vne petite palette de bois, tant & si long-temps qu'il est necessaire pour les parfaire: ces pots sont de diuerses grandeurs, sans pieds & sans ances, & tous ronds comme vne boulle, excepté la gueulle qui sort vn peu dehors.

[*Font des nattes de ioncs.]

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garnissent les portes de leurs cabanes pour se garantir du froid, & d'autres pour s'asseoir dessus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre chose de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, si viues, & font des compartimens d'ourages avec telle mesure, qu'il ny a que redire²², & dequoy admirer, mesme entre nous.

Elles corroyent & adoucissent les peaux des castors, d'eslans, de cerfs, de loutres & autres, avec la mesme perfection qu'on fçauoit faire icy, desquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des passemens & bigarures de diuerses couleurs, qui leur donnent fort bonne grace²³, & trompent souuent l'oeil & la pensée des nouveaux [277] venus, tant ils semblent naturels, egaux & bien faits.

[*Font des paniers.]

Elles font semblablement des paniers de ioncs, & d'autres avec des escorces de bouleaux, puis des hottes & tonneaux, dans quoy elles serrent leurs prouisions²⁴. Elles font aussi comme vne espece de gibesiere de cuir ou sac à petun, sur lesquels elles font des ourages digne d'admiration, avec du

lesquels elles font des ourages dignes d'admiration, avec du poil de porc-épic, coloré de rouge, noir, blanc & bleu, qui sont les couleurs qu'elles font si viues, que les nostres ne semblent point en aprocher.²⁵

Elles s'exercent aussi à faire des escuelles d'escorces pour boire & manger, & mettre leurs viandes & menestres²⁶. De plus, les escharpes, carquans & brasselets qu'elles & les hommes portent, sont de leurs ourages²⁷ : & nonobstant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, lesquels tranchent du Gentil-homme entr'eux, & ne pensent qu'à la chasse, à la pesche, ou à la guerre, encore ayment-elles communément leurs marys plus que ne font pas celles de deçà²⁸ :

& s'ils estoient Chrestiens ce seroient des familles avec lesquelles Dieu se plairoit & demeureroit²⁹.

poil de porc espic coloré & teint en rouge, noir, blanc, & bleu, cramoisy, qui sont les couleurs qu'elles font si viues, que les nostres ne semblent point en approcher²⁵.

[*Font des escuelles.]
[*Paix au mesnages des Sauuages.]

Les Hurons & Canadiens font bien les escuelles de noeuds de bois, pour ce que cela est de longue haleine, mais les femmes s'exercent à faire celles d'escorces, pour boire & manger, & dresser leurs viandes & potages²⁶. De plus, les escharpes, carquans & brasselets qu'elles & les hommes portent, sont de leurs ourages²⁷ : & nonobstant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, lesquels trenchent du Gentilhomme entr'eux, encores ayment elles grandement leurs marys²⁸, vivent par ensemble fort doucement, ne s'ympatientent iamais contre leurs enfans, ne querellent point leurs voisins, & ne fçauent que c'est de iurer, de maniere que dans vne cabane où il y aura peut-estre dix ou douze mesnages, à peine y entendroit on vn seul petit bruit, & s'ils rient ou se recreent, c'est tousiours avec de la retenuë, & non point à gorge desployée, car [278] toutes leurs ioyes, leurs ieux, de mesmes que les pleurs & lamentations des femmes Canadiennes, qui se barbouillent de noir au temps des funerailles, se font & tiennent tousiours dans vn modeste & honneste comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils estoient Chrestiens, il n'y a point de doute, que Dieu se plairoit avec eux²⁹, mieux qu'avec nous miserables qui le chassons de nos maisons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouuent iamais de fin parmy la pluspart des familles Chrestiennes. C'est pourquoy i'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chastiment des Iuifs, desquels les pechez ont esté la gloire des Gentils, disoit l'Apostre, car perseuerans dans nos malices & impietez, le Soleil de Dieu nous sera osté, la vraye Religion sera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout sera pour les peuples barbares qui se rendront dignes du Paradis à nostre exclusion.

LÉGENDE ET NOTES

Légende

<u>Souligné</u> :	Si le passage se retrouve dans l'autre oeuvre de Sagard.
<i>Italique</i> :	Si le passage est puisé dans Lescarbot.
Gras :	Si le passage est puisé dans Champlain.
<i>Architecture</i> :	Si le passage est puisé dans les <i>Relations des Jésuites</i> .
PETITES CAPITALES :	Si le passage est inscrit en italique dans le texte original.

Afin de faciliter la comparaison entre GV et HC, des espaces blancs séparent les fragments de textes. Un fragment important de GV (cf. la note 9) est utilisé dans HC en dehors de l'ordre initial. Nous l'avons recopié entre crochets vis-à-vis son équivalent de HC.

Rappel bibliographique

Dans les chapitres en question ici trois sources apparaissent. Comme ces textes sources ont connu des rééditions, il faut choisir l'édition adéquate. Nos références renvoient donc aux ouvrages suivants :

Pour l'oeuvre de Lescarbot (HNF), nous renvoyons à l'édition de 1609. L'hypothèse d'une acquisition rapide de l'*Histoire de la Nouvelle-France* par les récollets de Paris s'est imposée au tout début de notre recherche. Notre conclusion, par contre, nous porte à croire qu'il ne s'agit peut-être pas du texte utilisé par Sagard.

De Champlain (VC) nous avons utilisé les *Œuvres* parues aux Éditions du jour. Cette édition accessible reprend le travail de Laverdière. Notre pagination renvoie aux inscriptions en bas de page.

Les références aux *relations des jésuites* renvoient à la relation de 1634 de l'édition de Thwaites (RJ 1634). Cette relation de Paul Lejeune se trouve aux volumes 6 et 7.

1. HNF, p. 780. «Noz Sauvages n'ont aucun exercice sordide, tout leur deduit estant ou la Guerre, ou la Chasse (desquelz nous parlerons à part) ou faire les outiliz propres à cela (ainsi que Cesar témoigne des anciens Allemans) ou danser (& de ce nous avons desja parlé) ou passer le temps au jcu.»

2. HNF, p. 788. «I'ajouteray ici pour exercice de noz Sauvages le jeu de hazard, à quoy ilz s'affectionnent de telle façon, que quelquefois ilz jouent tout ce qu'ils ont : & Jacques Quartier écrit le même de ceux de Canada au temps qu'il y fut.»

3. Sagard ne puise pas directement chez Lescarbot sa description du jeu de hasard. Voici ce que l'on retrouve à ce propos dans HNF, p. 788. «I'ay veu vne sorte de jeu qu'ils ont, mais ne pensant point alors à écrire ceci, ie n'y ay pas pris garde. Ils mettent quelque nombre de fèves colorées & peintes d'un coté dans un plat : & ayans étendu une peau contre terre, iouënt là dessus, frappans du plat sur certe peau, & par ce moyen lesdites fèves sautent en l'air, & ne tombent pas toutes de la part qu'elles sont colorées, & en cela git le hazard : & selon la rencontre ils ont certain nombre de tuyaux de jones qu'ilz distribuent au gaigneur pour faire le compte.»

4. VC, *Voyages et decouvertes entre 1615-1618*, p. 588-589. «Il se troue aucuns de leurs villages qui tiennent, & reçoient les momons, ou fallots, comme nous faisons le soir du Mardy gras, & deffient les autres villages à venir les voir & gagner leurs vstancilles, s'ils peuuent, & cependant les festins ne manquent point, voila comme ils passent le temps en hyuer...»

5. VC, p. 589. «Les hommes font les rets pour pescher, & prendre le poisson en esté comme en hyuer, qu'ils peschent ordinairement, & prennent le poisson iusque sous la glace à la ligne, ou à la seine.» La suite du texte de

Champlain décrit la pêche sous la glace.

6. HNF, p. 780-781. «Ilz font donc des arcs & fleches, arcs qui sont forts, & sans mignardise. Quant aux fleches c'est chose digne d'étonnement comme ilz les peuvent faire si longues & si droites avec vn couteau, voire avec vne pierre tant seulement là où ilz n'ont point de couteaux. Ils les empenent de plumes de queuë d'Aigle, par ce qu'elles sont fermes, & se portent bien en l'air : & lors qu'ils en ont faute ilz bailleront vne peau de Castor, voire deux pour recouvrir vne de ces queuës. Pour la pointe, les Sauvages qui ont le trafic avec les Français y mettent des fers au bout qu'on leur porte.»

7. HNF, p. 781. «Ils font aussi des masses de bois en forme de Crosse, pour la guerre, & des pavois qui couvrent tout le corps, ainsi...»

8. HNF, p. 781. «... seulement ilz font avec les boyaux, des cordes d'arcs, & des Raquettes qu'ilz s'attachent aux piez pour aller sur la nege à la chasse.»

9. Le fouteaux est un régionalisme pour nommer le hêtre.

10. HNF, p. 784-785. «Or font-ils aussi des voyages par terre aussi bien que par mer, & entreprendront (chose incroyable) d'aller vingt, trente, & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ni sentier, ni hôtellerie, & sans porter aucuns vivres, fors du Petun, & vn fusil, avec l'arc au poin, le carquois sur le dos. Et nous en France sommes bien empechez quand nous sommes tant soit peu egarez dans quelque grande forêt. S'ilz sont pressez de soif ils ont l'industrie de succer les arbres, d'où distille vne douce & fort agreable liqueur, comme ie l'ay experimenté quelquefois.»

11. VC, p. 589. «...aussi que les femmes filent, & pilent des farines pour voyager en esté pour leurs maris qui vont en trafic à d'autres nations, comme ils ont deliberé ausdits conseils, sçauoir la quantité des hommes qui doibuent partir de chaque village pour ne les laisser desgarny d'hommes de guerres, pour se conseruer, & nul ne sort du pais sans le commun consentement des chefs, bien qu'ils le pourroient faire, mais ils seroient tenus comme mal appris.»

12. HNF, p. 810. «Mais sur l'hiver lors que le poisson se retire, sentant le froid, ilz quittent les riuës de mer, & se cabannent dans les bois là où ilz sçavent qu'il y a de la proye.»

13. HNF, p. 812, lors d'un long paragraphe Lescarbot décrit la chasse hivernale. «... ilz s'en vont l'arc au poin, & le carquois sur le dos la part que leur *Aoutmoin* leur aura indiqué (car nous avons dit ci-dessus qu'ilz consultent l'Oracle lors qu'ils ont faim) ou ailleurs où ils penseront ne devoir point perdre temps. Ils ont des chiens préque semblables à des renars en forme & grandeur, & de tous poils, qui les suivent, & nonobstant qu'ils ne jappent point, toutefois ilz sçavent fort bien découvrir le gite de la bête qu'ilz cherchent, laquelle trouvée, ilz la poursuivent courageusement, & ne l'abandonnent iamais qu'ilz ne l'ayent terrassée.»

14. HNF, p. 812. «En fin l'ayans navrée à mort ilz la font tant harceler par leurs chiens, qu'il faut qu'elle tombe. Lors ilz lui ouvrent le ventre, baillent la curée aux chasseurs, & en prennent leur part.»

15. VC, p. 525. «Or tous les animaux qui se trouuent entre la pointe & les chasseurs sont contraints de se ietter à l'eau, sinon qu'ils passent à la mercy des fleches qui leur sont tirées par les chasseurs, & cependant les Sauvages qui sont dans les canaux posez & mis exprez sur le bord du riuage, s'appochant facilement des Cerfs, & autres animaux chassez & harassez & fort estonnez : lors les chasseurs les tiënt facilement avec des lames d'espées, emmanchées au bout d'un bois, en façon de demis picque...»

16. VC, p. 73-74. «Leurs canots ont quelques huict ou neuf pas de long, & large comme d'un pas ou pas & demy par le milieu, & vont tousiours en amoindrissant par les deux bouts. Ils sont fort subiects à tourner si on ne les sçait bien gouverner, car ils sont faicts d'escorce d'arbres appellée *bouille*, renforcez par le dedans de petits cercles de bois bien & proprement faicts, & sont si legers qu'un homme en porte vn aisément, & chaqu'un canot peut porter la pesanteur d'une pipe.» Marc Lescarbot copie Champlain en 1609 dans HNF p. 316 : «Leurs Canots ont quelques huit ou neuf pas de long, & large comme d'un pas, ou pas & demi par le milieu, & vont tousiours en amoindrissant par les deux bouts. Ilz sont fort sujet à tourner si on ne sçait bien gouverner, car ilz sont faicts d'écorce d'arbres appellé Boule, renforcez par le dedans de petits cercles de bois bien & proprement faits : & sont si legers, qu'un homme en porte vn aisément : & chacun Canot peut porter la pesanteur d'une pipe : Quand ils veulent traverser la terre pour aller à quelque rivièrè où ils ont affaire, ilz les portent avec eux.» Dans son chapitre intitulé « Exercices des hommes », Lescarbot nous donne une description du

canot assez précise dont ne se sert Sagard que marginalement. HNF, p. 782. « Ces chevaux sont des Canots & petites nasselles d'écorses, qui vont legerement au possible sans voile. Là dedans changeans de lieu ilz mettent tout ce qu'ils ont, femmes, enfans, chiens, chauderons, haches, matachiaz, arcs, fleches, carquois, peaux, & couvertures de maisons. Ilz sont faits en telle sorte qu'il ne faut point vaciller, ni se tenir droit, quand on est dedans, ains accroupi, ou assis au fond : autrement la marchandise renverseroit. Ilz sont larges de quatre piés ou environ, par le milieu, & vont en appointissant par les extremitez : & la pointe relevée pour commodement passer sur les vagues. J'ay dit qu'ilz les font d'écorses d'arbres, pour lesquelles tenir en mesure, ils les garnissent par dedans de demi cercles de bois de Cedre, bois fort souple & obeissant, dequoy fut faite l'Arche de Noé. ». Ce long fragment, dont Sagard n'a utilisé que la précision du bois de cèdre pour faire les arceaux du canot, témoigne pourtant du choix textuel qu'il a dû faire.

17. HNF, p. 791. «... elles travaillent plus que les hommes, dit-il [Jacques Cartier], soit en la pecherie, soit au labour, ou autre chose.»

18. VC, p. 569-570. «... car ce sont elles qui ont presque tout le soing de la maison, & du trauail, car elles labourent la terre, sement le bles d'Inde, font la prouision de bois pour l'hyuer, tillent la chanure, & la fillent, dont du fillet ils font les rets à pescher, & prendre le poisson, & autres choses necessaires, dont ils ont affaire, comme aussi ils ont le soing de faire la cueillette de leurs bleds, les serrer, accommoder à manger, & dresser leur mesnage.» Puis VC, p. 582. «Ces femmes ont le soing de semer, & cueillir, comme j'ay dict cy-deuant, & de faire prouision de bois, pour l'hyuer toutes les femmes s'aydent à faire leur prouision de bois, qui font dés le mois de Mars, & Aupil, & est avec cet ordre en deux iours.»

19. HNF, p. 791. «Et neantmoins elles ne sont point forcées, ni tourmentées, mais elles ne sont ni en leurs Tabagies, ni en leurs conseils, & font les oeuvres serviles, à faute de serviteurs.»

20. VC, p. 569. «... [elles] tillent la chanure, & la fillent, dont du fillet ils font les rets à pescher, & prendre le poisson...»

21. VC, p. 589. «...aussi que les femmes filent, & pilent des farines pour voyager en esté pour leurs maris qui vont en traffic à d'autres nations...»

22. HNF, p. 791-792. «Pour ce qui est de leurs menus exercices, quand l'hiver vient elles preparent ce qui est necessaire pour s'opposer à ce rigoureux adversaire, & font des Nattes de jonc dont elles garnissent leurs cabannes, & d'autres pour s'asseoir dessus, le tout fort proprement, même baillans des couleurs à leurs joncs elles y font des compartimens d'ouvrages semblables à ceux de noz jardiniers, avec telle mesure, qu'il n'y a que redire.»

23. HNF, p. 792. «Et d'autant qu'il faut aussi vetir le corps, elles coroyent & adoucissent des peaux de Castors, d'Ellans, & autres, aussi bien qu'on sçauroit faire ici. Si elles sont petites, elles en coudent plusieurs ensemble, & font des manteaux, manches, de chausses, & souliers, sur toutes lesquelles choses elles font des ouvrages qui ont fort bonne grace.»

24. HNF, p. 792. «Item elles font des Panniers de joncs, et de racines, pour mettre leur necessitez, du blé, des fèves, des pois, de la chair, du poisson, & autres.»

25. HNF, p. 792. «Des Bourses aussi de cuir, sur lesquelles elles font des ouvrages dignes d'admiration avec du poil de Porc-epic coloré de rouge, noir, blanc, & bleu, qui sont les couleurs qu'elles font, si vives, que les nôtres ne semblent point en approcher.»

26. HNF, p. 792. «Elles s'exercent aussi à faire des écuelles d'écorses pour boire, et mettre leurs viandes, lesquelles sont fort belles selon la matiere.»

27. HNF, p. 792. «Item les écharpes, carquans, & brassellets qu'elles & les hommes porent (lesquels ils appellent *Matachia*) sont de leurs ouvrages.»

28. HNF, p. 793. «...en quoy elles prennent plus de peine que les hommes, lesquels trenchent du Gentil-homme, & ne pensent qu'à la chasse, ou à la guerre. Et nonobstant leurs travaux encore aiment elles communement leurs maris plus que deça.»

-
29. HNF, p. 793. «Et s'ils estoient Chrétiens ce seroient des familles entre lesquelles Dieu se plairoit & demeroit, comme il est bien-seant qu'il soit pour avoir vn parfait repos. »
30. La référence exacte reste à trouver.
31. Dans son édition de 1619 puis dans celle de 1632, p. 962-963, Champlain décrit la pêche sous la glace. L'HC ne reprend pas textuellement ces descriptions mais l'insère à la suite du passage sur la fabrication des filets, soit au même endroit que dans l'édition de Champlain de 1619. VC, p. 589-590. «Et la façon de ceste pesche est telle, qu'ils font plusieurs trous en rond sur la glace & celui par où ils doibuent tirer la seine a quelque cinq pieds de long, & trois pieds de large, puis commencent par ceste ouerture à mettre leur filet, lesquels ils attachent à vne perche de bois, de six à sept pieds de long, & la mettent dessous la glace, & font courir ceste perche de trou en trou, où vn homme, ou deux, mettent les mains par les trous, prenant la perche où est attaché vn bout du filet, iusques à ce qu'ils viennent ioinde l'ouerture de cinq à six pieds. Ce faict, ils laissent couller le rets au fonds de l'eau, qui va bas, par le moyen de certaines petites pierres qu'ils attachent au bout, & estans au fonds de l'eau, ils le retirent à force de bras par ses deux bouts, & ainsi amènent le poisson qui se trouue prins dedans. Voila la façon en bref comme ils en vsent pour leur pesche en hyuer.»
32. Dans ce paragraphe, Sagard ajoute de l'information à celle du GV. Cette information pourrait provenir en partie de VC 1619, p. 513 : «Ils n'ont pour armes que l'arc, & la flesche, mais elle est faite en la façon que voyez dépeinte, qu'ils portent ordinairement, & vne rondache de cuir boullu, qui est d'un animal comme le bufle.» L'édition de VC de 1632, p. 904 : «Ils n'ont pour armes que l'arc & la flesche, fait en la façon que voyez dépeintes, qu'ils portent ordinairement, & vne rondache de cuir bouilly, qui est d'un animal comme le bufle. Quand ils sortent de leurs maisons ils portent la massué.»
33. RJ 1634, vol. VII, p. 34-36. «Estans donc arriuez au lieu où nous deuions camper, les femmes armées de haches s'en alloient çà & là dans ces grandes forests couper du bois pour la charpente de l'hostellerie où nous voulions loger, ce pendant les hommes en ayans designé le plan, vuidoient la neige avec leurs raquilles, ou avec des pelles qu'ils font & portent exprez pour ce sujet : figurez vous donc vn grand rond, ou vn carré dans la neige, haute de deux, de trois, ou de quatre pieds, selon les temps, ou les lieux où on cabane ; ceste profondeur nous faisoit vne muraille blanche, qui nous enuironnoit de tous costez, excepté par l'endroit où on la fendoit pour faire la porte : la charpente apportée, qui consiste en quelque vingt ou trente perches, plus ou moins, selon la grandeur de la cabane, on la plante, non sur la terre, mais sur le haut de la neige, puis on iette sur ces perches qui s'approchent vn petit par en haut, deux ou trois rouleaux d'écorces cousués ensemble, commençant par le bas, & voila la maison faite, on couure la terre, comme aussi ceste muraille de neige qui regne tout à l'entour de la cabane, de petites branches de pin, & pour derniere perfection, on attache vne méchante peau à deux perches pour seruir de porte, dont les iambages sont la neige mesme. Voyons maintenant en détail toutes les commoditez de ce beau Loure.»
34. RJ 1634, vol. VII, p. 34-64. Un chapitre de la Relation de 1634 concerne «De ce qu'il faut souffrir hyuermant avec les Sauvages». Il y est décrit les incommoditez de vivre dans les petites cabanes avec le froid, la chaleur, les chiens et la fumée. Si l'idée de décrire ces tourments vient de Lejeune, ce n'est pas à proprement parler une source.
35. La reine de France en 1636 est Anne d'Autriche épouse de Louis XIII. Par contre la reine-mère, Marie de Médicis, était encore vivante bien que disgraciée une seconde fois à partir de 1630.
36. Ce sont les protestants huguenots. Ils seront omniprésents dans les voyages et le commerce en Nouvelle-France au début de XVII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus à l'étude

a. Éditions originales

SAGARD, Gabriel Théodat, *le Grand Voyage du pays des Hurons, situé en l'Amérique vers la Mer douce dans les derniers confins de la Nouvelle France, dite Canada*, Paris, Denis Moreau, 1632.

———, *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs récollets y ont faits pour la conversion des infidèles*, Paris, Claude Somnius, 1636.

b. Les rééditions

———, *le Grand Voyage du pays des Hurons*, édition établie par Émile Chevalier, Paris, Librairie Tross, 1865, 2 vol.

———, *Histoire du Canada*, édition établie par Edwin Tross, Paris, Librairie Tross, 1866, 4 vol.

———, *the Long Journey to the country of the Hurons*, édition établie par G. M. Wrong comprenant une traduction en anglais en plus du texte original, Toronto, The Champlain Society, 1939.

———, *Grande Viaggio nel paese degli Uroni (1623-1624)*, édition commentée identifiant les principales sources de l'œuvre, établie par Ugo Piscopo, Milano, Langanesi, 1972.

———, *le Grand Voyage du pays des Hurons*, édition qui reprend celle de 1865, établie et annotée par Marcel Trudel, Montréal, HMH, 1976.

———, *le Grand Voyage du pays des Hurons*, édition établie par Réal Ouellet avec une importante introduction de Réal Ouellet et Jack Warwick, Montréal, Leméac, 1990.

———, *le Grand Voyage du pays des Hurons, suivi du Dictionnaire de la langue huronne*, édition critique par Jack Warwick, les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »), 1998.

2. Les sources

CHAMPLAIN, Samuel, *Ceuvres de Champlain*, éd. de C.-H. Laverdière, Montréal, Éditions du Jour, 1973.

LEJEUNE, Paul, « Relation de 1634 » dans *the Jesuit Relations and allied documents, travels and explorations of the jesuit missionaries in New France, 1610-1791*, edited by Reuben Gold Thwaites, Cleveland, Burrows Brothers Company, 1898, vol. 4-7.

LESCARBOT, Marc, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, Jean Milot, 1609, l'ouvrage a été réédité en 1611 et en 1617 dans une forme très remaniée, mais il serait surprenant que Sagard se soit servi de cette dernière édition.

LÉRY, Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil autrement dite Amérique*, texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant, Paris, Livre de Poche (coll. « Bibliothèque Classique »), 1994.

THÉVET, André, *les Singularitez de la France antarctique autrement nommée Amérique*, Paris, M. De La Porte, 1558.

———, *la Cosmographie universelle d'André Thévet, cosmographe du Roy*, Paris, Pierre l'Huillier, 1575.

3. Autres vecteurs du « bon sauvage »

LAHONTAN, Louis Armand de Lom d'Acre baron de, *Œuvres complètes*, édition critique par Réal Ouellet, avec la collaboration d'Alain Beaulieu, Presses de l'Université de Montréal (coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »), 1990, 2 vol.

MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, livre 1, Paris, Flammarion, 1969.

3. Les outils bibliographiques

BEAULIEU, André, Jean Hamelin et Benoît Bernier, *Guide d'histoire du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969.

CIORANESCU, A., *Bibliographie de la littérature française du XVII^e siècle*, Paris, C.N.R.S., 1967.

LAFLÈCHE, Guy, *Bibliographie littéraire de la Nouvelle-France*, Montréal, Les Éditions du Singulier, 2000.

TOOKER, Élisabeth, *the Indians of the Northeast : a critical bibliography*, Indianapolis, Indiana University Press, 1978.

4. L'histoire de la Nouvelle-France et de la Huronie

BEAUDE, Joseph, « les Religions des Indiens d'Amérique du Nord d'après Gabriel Sagard, missionnaire Récollet au Canada », dans André Robinet dir., *Recherches sur le XVIII^e siècle*, vol. 2. Paris, Éditions du C.N.R.S., 1978, p. 81-90.

BOUCHER, Ghislaine, *le Premier Visage de l'Église du Canada : profil d'une Église naissante, la Nouvelle-France (1608-1688)*, Montréal, Bellarmin, 1986.

BROWN, G.W., et TRUDEL, Marcel, dir., *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966.

HEIDENREICH, Conrad, *Huronian, a history and geography of the Huron Indians (1600-1650)*, Toronto, McClelland and Stewart Ltd, 1971.

LANCTOT, Gustave, *Histoire du Canada*, tome I, *Des origines au Régime Royal*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1976.

LIPPY, Charles H., et al., *Christianity comes to the Americas (1492-1776)*, New York, Paragon, 1992.

- THÉRIEN, Gilles, « Les rites funéraires chez les Hurons », dans P. A. Jannini, G. Dotolie et P. Carile, dir., *Scritti sulla Nouvelle-France nel Seicento, Quaderni del seicento francese*, no 6, Università di Bari et Nizet, Paris, 1984, p. 129-140.
- THÉRY, Chantal, « Un jésuite et un récollet parmi les femmes : Paul Le Jeune et Gabriel Sagard chez les sauvages du Canada », dans *les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 115-124.
- TRIGGER, Bruce G., *the Children of Aataentsic : a History of the Huron People to 1660*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1976, 2 vol.
- , *les Indiens, la fourrure et les Blancs*, trad. Georges Khal, Montréal, Boréal, 1992.
- TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France, tome 2, le Comptoir*, Montréal, Fides, 1966.
- VAULT, Bernard de, *Histoire des missions catholiques françaises*, Paris, Librairie A. Fayard, 1951.
- WARWICK, Jack, « La vertu des païens selon les missionnaires », dans *les Jésuites parmi les hommes aux XVI^e et XVII^e siècles*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 105-113.
- 5. Les études littéraires sur Sagard**
- BERTHIAUME, Pierre, « Les Rééditions : Gabriel Sagard, *le Grand Voyage du pays des Hurons* », *Lettres québécoises*, no 8, novembre 1977, p. 39-41.
- BLANCHET, Jean, *la Découverte de la nature américaine dans Sagard*, mémoire de licence, Québec, Université Laval, Faculté des Lettres, 1970.
- COTÉ, Louise, *l'Alimentation et la rencontre des cultures : discours alimentaire dans « le Grand Voyage du pays des Hurons » de Gabriel Sagard (1623-1632)*, mémoire de maîtrise, Université Laval, Québec, 1992.
- DE VAUCHER GRAVILI, Anne, « De la langue et de la société des Hurons d'après Gabriel Sagard », Cecilia Rizza, dir., *la Découverte de nouveaux mondes : aventure et voyages imaginaires au XVII^e siècle, actes du XXII^e colloque du Centre méridional de rencontres sur le XVII^e siècle*, Fasano, Schena editore, 1993, p. 59-72.
- FERLAND, Rachel, *le Voyage de Québec à Qieuindahian : étude littéraire du « Grand Voyage » de Gabriel Sagard*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1999, vii-157 p.
- GRESEM [Groupe de recherche en sémiotique de l'Université du Québec à Montréal], « Pour une segmentation transphrastique du discours littéraire, Sagard en Huronie », *Degrés* (Bruxelles), vol. 6, no 14, été 1978.
- LEONI, Sylviane, « De l'aventure à l'inventaire : le *Grand Voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard », dans P. A. Jannini, G. Dotolie et P. Carile, dir., *Scritti sulla Nouvelle-France nel Seicento, Quaderni del seicento francese*, no 6, Università di Bari et Nizet, Paris, 1984, p. 113-127.

- NOVELLI, Novella, « la Perception de l'Indien chez Champlain et Sagard », dans G. Bellini, C. Gordier et S. Zoppi, dir., *Saggi e ricerche sulla culture extraeuropee*, vol. 1, Roma, Bulzoni, 1985, p. 129-140.
- OUELLET, Réal, « Héroïsation du protagoniste et orientation descriptive dans *le Grand Voyage du pays des Hurons* », dans Bernard Begnot dir., *Voyages : récits et imaginaire*, Paris, Seattle et Tubigen (Biblio 17), 1984, p. 219-239.
- , « Voyage en Nouvelle-France et rhétorique : comment se fabriquent les héros », dans Liano Petroni, Franco Marcato Falzoni et Carla Fratta, dir., *Litteratura francofona del Canada*, seconde serie, atti del V convergio internazionale dell'Associazione italiana di studi canadesi America-Caltagione, 23-27 febraro 1983, Fireze, Olschiki, 1985, p. 99-106.
- WARWICK, Jack, « Humanisme chrétien et bons sauvages », *XVII^e siècle*, no 97, 1972, p. 25-49.
- , « Observation, polemics and poetic vision in Gabriel Sagard narration », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 48, no 1-2, 1978, p. 84-92.
- , « Histoire du Canada et voyage que les frères mineurs récollets y ont faits pour la conversion des infidèles, du frère Gabriel (Théodat) Sagard », dans Maurice Lemire dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome 1, seconde édition, Montréal, Fides, 1980, p. 357-360.
- , « le Grand Voyage du pays des Hurons[...], par le frère Gabriel (Théodat) Sagard », dans Maurice Lemire dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome 1, seconde édition, Montréal, Fides, 1980, p. 296-299.
- , « Sous le signe de la faim : reportage et langage de l'alimentation dans l'œuvre de Gabriel Sagard », dans C. Cloutier-Wojciechowska et R. Robidoux, dir., *Solitude rompue*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 405-414.

6. Sur les récits de voyages et la rencontre avec l'« autre »

- BIDEAUX, Michel, « le Voyage littéraire : genèse d'un genre », dans Marie-Christine Gomez-Géraud dir., *les Modèles du récit de voyage*, Paris, Centre de recherche du département de français de Paris X-Nanterre, 1990, p. 179-199.
- CARILE, Paolo, « Nature et culture dans les premières descriptions de la Nouvelle France », dans Yves Giraud dir., *le Paysage à la Renaissance*, Fribourg, Éditions universitaires, 1988.
- DEISSER, André, « Mythification, imitation et plagiat chez les voyageurs », dans Loukia Droulia et Vasso Mentzou, dir., *la Grèce, avec Nerval et d'autres voyageurs*, Paris, Fondation Nationale de la Recherche Scientifique, 1993, p. 121-129.
- DICKASON, Olive Patricia, *the Myth of the savage and the beginning of French Colonialism in the Americas*, Edmonton, University of Alberta, 1984.
- DOIRON, Normand, « l'Art de voyager : pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », *Poétique*, vol. 19, février 1988, p. 83-108.

- , *l'Art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995.
- DUCHET, Michèle, *l'Inscription des langues dans les Relations de voyages (XVI^e et XVII^e siècles)*, actes du colloque de décembre 1988 à Fontenay-aux-Roses, Fontenay-aux-Roses, E.N.S. Fontenay et Saint-Cloud (coll. « Cahiers de Fontenay », nos 65-66), 1992.
- FUMAROLLI, Marc, « Définition et description : scolastique et rhétorique chez les jésuites des XVI^e et XVII^e siècles », *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. 18, no 2, 1980, p. 48-62.
- JAENEN, Cornelius, « Perceptions françaises de la Nouvelle-France et de ses peuples indigènes aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 13, no 2, 1983.
- LAFLÈCHE, Guy, « le Narrateur des premières relations », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 48, nos 1-2 (hiver 1978), p. 46-61.
- LAFRENIÈRE, Denis, « l'Éloge de l'Indien dans les relations des jésuites », *Canadian Literature*, no 131, hiver 1991, p. 26-35.
- LE HUENEN, Roland, « Qu'est ce qu'un récit de voyage ? » *Littérale*, no 7, 1990, p. 7-23.
- MARION, Séraphin, *Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVI^e siècle*, Paris, PUF, 1923.
- OUELLET, Réal, « le Statut du réel dans la relation de voyage », *Littérature classique*, vol. 11, 1989, p. 259-272.
- , « le Paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, no 42, mai 1990, p. 177-192.
- , « Qu'est-ce qu'une relation de voyage ? », dans Claude Duchet et al., dir., *la Recherche littéraire : objets et méthodes*, Montréal, XYZ, 1993, p. 235-246.
- TODOROV, Tzvetan, *la Conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- , *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- WARWICK, Jack, « Récits de voyages en Nouvelle-France au XVII^e siècle : bibliographie d'introduction », dans P. A. Jannini, G. Dotolie et P. Carile, dir., *Scritti sulla Nouvelle-France nel Seicento, Quaderni del seicento francese*, no 6, Università di Bari et Nizet, Paris, 1984, p. 283-305.

7. L'hypertextualité, la critique génétique et la théorie littéraire

- BELLEMIN-NOËL, Jean, *le Texte et l'avant-texte*, Paris, Larousse, 1972.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes, la Littérature au second degré*, Paris, Édition du seuil, 1982.
- GRÉSILLON, Almuth, *De la Genèse du texte littéraire*, Tusson, Du Lérot éditeur, 1988.
- , « Mise au net : une critique génétique sans brouillon ? », *Paragraphe*, no 9, 1993, p. 227-232.

- , *Éléments de critique génétique : lire les manuscrits modernes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.
- HAY, Louis, *la Naissance du texte*, Paris, José Corti, 1989.
- JAKOBSON, Roman, « Linguistique et poétique », dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963 (réimp. coll. « Point »), 1970, p. 209-248.
- MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « la Semence du texte : portrait de l'artiste en jardinier », *Paragraphe*, no 9, 1993, p. 115-126.
- PIERROT, Roger, « les Sources biographiques et psychologiques », dans *Problèmes et méthodes de l'histoire littéraires : colloque du 18 novembre 1972*, Paris, Librairie Armand Colin, 1974, p. 6-11.
- ZUBER, Roger, *les « Belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Albin Michel, 1995.